

Blablas

t. VI

Propos à tire d'aile...

Ce fascicule réunit des notes, déjà présentes et disséminées ailleurs, répondant à deux thèmes : mon passé « civil-militaire », mes « grandes vacances » naguère en Algérie au frais du gouvernement.

Les redondances pullulent...

Je cite le plus souvent possible la date, éventuellement les circonstances, des précédentes communications.

Durant ma vie active, on nommait cela : documentation grise, rédigée sans soin mais conservée car pouvant toujours servir

m.à.j. : vendredi 21 juin
2024

AVANT-PROPOS

Tout humain éprouve éventuellement le besoin, instinctif ou volontaire, de signaler des faits suscitant son intérêt. Les marques qu'il en donne peuvent disparaître rapidement ou durer indéfiniment selon le mode d'expression. En ce qui me concerne ce sont toujours de courtes notes agrémentées parfois de croquis.

Jeune je fus encouragé en cela par mon grand-père maternel, Louis Victor, instituteur inaltérable :

« Écris, Serge, tu seras content de te relire plus tard ! »

Longtemps ce ne furent que des gribouillis sur des bouts de papiers, laissés par-ci par-là, n'importe où, de la cave au grenier, vite oubliés . . .

Advint subitement le moment où je fus doté par mon Administration d'un ordinateur personnel. Je découvris alors l'énorme et nouvel avantage de pouvoir écrire, voire dessiner, et de conserver de plus en plus commodément ce qui me passait par la tête ! Au fil de la progression fulgurante des moyens de traitement de l'information, tout ce que je produisais et ce que je récupérais du passé évolua ainsi, en avatars successifs s'accumulant, d'abord feuillés d'enregistrements dans un amas de disques souples, actuellement sans être mieux organisés seulement dans quelques « *SSD* » de grande capacité.

Mais enfin, qu'est-ce qui me motive d'agir ainsi ?

Je n'en sais rien . . . Excepté néanmoins une obsession particulière.

Le sort m'a placé dans la situation d'avoir à reconstituer la généalogie de ma famille et celle de ma défunte épouse, mises à mal par l'histoire récente. Petit à petit je reconstitue les arbres malmenés par les conflits. Nonobstant leurs feuilles me paraissent sèches, des noms et des dates mais sans vie. Quelles furent les existences de ces étiquettes, êtres humains toutefois ? Recherches extrêmement difficiles et j'en ressens le devoir de laisser à mes descendants un maximum d'information sur nos aïeux parmi lesquels je me rangerai dans peu d'années ; alors le temps me restant s'amointrissant inéluctablement, je privilégie la quantité devant toute autre qualité littéraire.

Enfin, étonné, je constate depuis peu que d'autres personnes s'intéressent à ces fatras, mus par d'autres raisons. Réponse évidente, tout chercheur passionné par son travail m'étant sympathique, mes fatras sont à leur disposition.

Bonne lecture.

PREMIERS SAUVETAGES DE VIEUX SOUVENIRS PEUPLES D'AVIONS

Le soir, après le dîner, j'ai l'habitude d'écouter les informations ; je devrais dire : regarder ; à cette heure, dite de « grande écoute », je suppose cette habitude commune à des millions de citoyens. Et de m'interroger sur la sincérité de ce qui nous est livré.

Comme toujours la vision des scènes lamentables qui nous viennent d'Ukraine me ramène à mes souvenirs personnels ; je finirai peut-être d'en extraire une opinion raisonnable sur la sincérité de ce que je reçois.

J'ai commencé, il y a quelques jours à vous dire ce que j'en pense, pensées désordonnées. Néanmoins, je continue à vous raconter en vrac ce qui me vient en tête ; ce besoin d'écrire correspond à la nécessité que je ressens d'enregistrer immédiatement ce qui me revient à l'esprit ou ce qui resurgit de vieux portefeuilles, dénué de toute fioriture...

Ainsi les cadavres le long d'une chaussée que les reportages nous montrent désormais assez souvent, provoquent toujours une résurgence inévidente d'une vision vieille de plus de quatre-vingts ans¹.

AOUT 40

Mes parents avaient décidé de fuir devant l'avance allemande. Les Allemands avaient une très mauvaise réputation, bien ancrée dans la population. La nationalité de mon père et les opinions politiques de mon grand-père faisaient craindre à mes parents toutes sortes de mésaventures ; cette décision, avérée stupide ensuite, nous avait jetés sur les routes de France, bien encombrées par une population paniquée comme ma famille.

Et nous nous sommes fait mitrailler... J'ai déjà raconté. L'image qui m'en reste est inaltérable. Rien, bien évidemment d'une photographie instantanée prise par un « mobile » quelconque. Non, il s'agit d'une vision qui s'altère avec l'âge, mais que je suis toujours capable pour le moment de schématiser en quelques coups de crayons. Ce que je fais à l'instant.

Il y avait un talus sur le côté de la route, surmonté d'un boqueteau ; au loin des champs et des arbres. De nombreux corps s'étaient étendus sur le talus ; je me souviens particulièrement des deux derniers, allongés tête-bêche. Voilà, mon dessin est loin d'être précis, néanmoins il est sincère, toujours dans ma tête ; il résume une réalité vécue.

« Ils dorment »

Répondit ma mère à ma question. J'en parlai ensuite souvent aux copains.

« Ils étaient morts tes bonhommes »



1 : Août 40.

me précisa l'un...

Militaires ? Civils ? Rien ne me permet de préciser.

Sauvetage du 18 mai 2022

Spectacle venant d'Ukraine aujourd'hui. Spectacle banal en 40 sur les routes d'Europe. À qui la faute ? J'en reparlerai. Les allégations sur ces faits d'autrefois me semblent toujours imprécises et confuses ; celles d'aujourd'hui sur les faits d'aujourd'hui, tout autant...

...

Schürfeld dont je vous parlai récemment démontra² par de savants calculs de probabilité comment optimiser l'attaque d'un objectif au sol avec un seul avion. En fait, le plus souvent, une patrouille de deux avions.

En 1940, je ne connaissais pas ce mathématicien mais, ainsi que je le rapportai il y a deux ou trois jours, spectateur involontaire, j'expérimentai une telle attaque en étant au sol. J'ignore si le ou les pilotes avaient effectué de savants calculs avant leur mission, je témoigne toutefois que le spectacle attestait leur réussite.

Étaient-ce effectivement des militaires étendus sur le talus que je vous ai dessinés approximativement ? Impossible de savoir...

Un peu moins de vingt ans après, avec mon pilote, ils nous arrivaient de sauter par-dessus une crête et de dévaler à toute allure la pente juste après, à quelques

indéfectiblement.

2 En 1934. Je possède une copie de son rapport ; mais où ?

1 Petit aparté : selon une tradition orale, seule disponible depuis la disparition de nos vieux papiers restés chez les soviets, je suis le rejeton d'une ligne de boyards, Ukrainiens et Russes,



1 : Gare et Chantaine.

mètres du sol. J'affirme que, dans de telles conditions, les savants calculs ne servent à rien et qu'il est préférable d'avoir l'habitude de savoir distinguer rapidement ce qui importe au sol pour effectuer le travail.

En Europe, durant cette seconde guerre mondiale dont ma génération conserve de pénibles souvenirs, les dirigeants d'alors préférèrent les attaques en escadrille, en bon français les « mapping » ; cette technique éminemment efficace garantit généralement depuis son invention la destruction de la cible et de tout ce qu'il y a autour, le tri étant impossible.

Or, triste à dire, à l'époque parfois la cible était inexistante... semer la terreur était le seul but.

Les Allemands détruisirent ainsi Coventry en Angleterre, Ce bombardement frappa les esprits à un point tel que j'entendis souvent cette sorte de néologisme : « coventryser », pour parler de ces attaques de destruction et de génocide ; les Alliés usèrent également de cette méthode pour semer la terreur ; néanmoins, en juste retour de bons procédés, la ville de Dresde subit avec sa population un tel sort mais ne laissa aucun verbe nouveau dans notre langue. Il y eut bien d'autres cas malheureusement.

Quels furent les criminels ? Les media de l'époque, bien moins nombreux et efficaces que ceux d'aujourd'hui, firent néanmoins toujours grand tapage sur ces affaires pour accuser l'adversaire. Aujourd'hui des experts en discutent encore doctement et

calmement, les dizaines de milliers de morts n'étant plus que des statistiques du passé, arguments de thèse.

Quant aux personnes qui vécurent cette époque, je me demande finalement quels sont ceux capables de juger, de manière définitive et irréfutable, et de désigner les responsables, plus exactement les criminels. Personnellement j'en serais incapable et j'avoue y penser toujours de manière différente selon l'état d'esprit du moment. Ainsi par exemple, lorsque ma petite-fille séjourna à Dresde pour sa formation d'organiste, je lui rappelai que son arrière-grand-mère de³ fut inhumée en périphérie, sans savoir où exactement, dans une fosse commune. Je lui en parlai sur le moment sans émotion particulière alors que dans d'autres circonstances la tristesse m'étreint. Tout cela ne fait donc qu'attiser ma méfiance vis-vis des discours actuels ; comment les apprécier en toute sérénité ?

Passons... Ensuite les techniques de destruction par voie aérienne se perfectionnèrent. On en reparlera.

20 mai 2022

BOMBARDEMENT

Descendre dans l'abri...ⁱ

11 mai 1944. Ciel bleu et grand soleil avec une douce chaleur de printemps.

Alerte ! Bof ! Du banal ; ce n'est pas la peine de descendre dans la cave... Beaucoup agirent ainsi en 1944. La lassitude, l'habitude, et puis les avions qui passaient, c'était évident, ils allaient chez les Boches !

3 Emprisonnée à Bayonne par la police qui se disait française, livrée aux allemands et expédiée en Allemagne ; faits attestés par le registre d'écrous conservé aux Archives Départementales des

P.A. ; présente à Dresde le jour du bombardement selon la Croix Rouge, tuée et enterrée on ne sait où...

Ce jour-là, ils n'allèrent pas si loin. Lorsque les premières bombes tombèrent bien après le début d'alerte, j'étais en compagnie de ma mère dans l'appartement, tous deux quasiment insouciant, deux étages au-dessus de la cave.

Un long sifflement fit réagir maman ; nous étions seulement sur le palier lorsque le souffle de la première explosion, à moins que ce fut celui de la suivante, ouvrit brutalement la fenêtre de la cage d'escalier et nous étreignit la poitrine ; le bruit je le connaissais déjà, ayant eu en 40 une première expérience en pleine nature. Quand j'y pense, je me dis que maman fut très rapide.

La cave fut vite atteinte, une vraie dégringolade.

Je parle de cave. Or c'était l'abri du quartier, il s'agissait donc d'une cave transformée, soigneusement étayée comme une galerie de mine, tout le sous-sol de l'aile de l'école abritant deux étages de classes ; de gros poteaux en sapin et des planches renforçaient sa voûte ; l'espace était aménagé comme des compartiments de chemin de fer, avec une allée centrale et, de chaque côté, une rangée de bancs en vis-à-vis, deux par deux. Les habitants de l'école pouvaient y accéder par un accès intérieur desservant



2 : Coup de crayon, Abri.

leurs caves personnelles. Un court escalier, en tête de l'abri débouchait sur ce qui était autrefois l'une des deux cours de l'école, celle devant sa façade externe, rendue à l'état de rue, de nos jours. Le haut de l'escalier était garni d'une épaisse protection en bois, des caissons en gros madriers remplis de sable encadrant et couvrant une entrée en forme de « T » destinée en principe à éviter des projections d'éclats dans l'abri ; un espace, en bas de l'escalier, à droite en descendant était réservé au poste de secours.

Les spinaliens habitués de la rue Lormont connaissent l'école de ce nom, cette grande bâtisse, autrefois école de garçons, aujourd'hui école de droit. La base de ses murs est toujours enveloppée d'un renfort bétonné, lequel renfort date du début des hostilités en 1939. Lamentable cet abri ? Certes ! Mais on espérait surtout qu'il tienne...

11 mai 1944. Objectif ? La gare.

Ce jour-là, le quartier de la gare, objet de l'attaque et aussi Chantraîne furent atteints.

Maman, prévoyante conservait une petite valise, en cuir de porc de couleur ocre. Vrai ce détail ? Je n'en sais rien et je me demande, presque trois quarts de siècles plus tard, pourquoi je m'en souviens ! Elle y

conservait les quelques papiers de famille, les indispensables cartes d'alimentation sans lesquelles on ne pouvait que crever de faim et surtout quelques victuailles élémentaires, biscuits, sucre, etc., sans oublier un flacon de mirabelle ! Vous riez ? On est Vosgien, oui ou non ? Et puis quelques médicaments ou produits pharmaceutique ; l'aspirine voisinait avec le coton, la teinture d'iode, l'alcool, l'eau oxygénée, mais pas d'éther, réputé trop volatil... Maman n'oubliait jamais cette valise, toujours

à portée de main

Il pleuvait dehors mais il s'agissait de bombes, un vacarme continu jusque dans la cave ! Nonobstant, dans le bruit des explosions et dans les secousses, sous terre, enfin presque en raison de la faible profondeur de la cave, personne n'était capable de dire où tombait l'averse.

La peur... La peur de chaque instant qui va suivre, instant porteur d'un inconnu effrayant.



3 : Éclat récupéré dans le grenier.





4 : 11 mai 1941, Gare d'Épinal

Néanmoins malgré la peur, un petit rien amusant...

Madame P..., épouse du directeur de l'école que toutes les enseignantes nommaient madame la directrice, allez savoir pourquoi, nous avait vivement dépassés alors que nous dégringolions dans l'escalier. Elle se pâma sur le banc où nous l'avions rejointe avec plusieurs longueurs de retard. Maman, bonne âme lui proposa un sucre, bien évidemment arrosé de mirabelle, pour lui remonter le moral. Un hochement de tête de quasi mourante acquiesça. Dont acte et maman ouvrit la petite valise, prit un sucre et...

« Maman tu verses de l'eau oxygénée sur le sucre ! »

Je vous certifie la véracité de ce souvenir tenace ; cela dérida nos voisins immédiats, lesquels n'en menaient pourtant pas large.

Quelques minutes plus tard, plus rien. Le calme de nouveau : c'était terminé mais on refusait d'admettre cette évidence, on ne bougeait pas, tétanisés. Ensuite des blessés, j'ignore combien, arrivèrent. Pour d'autres, il n'y eut plus d'ensuite, hélas, ils avaient négligé de s'abriter. Enfin des pompiers, accompagnant des blessés, nous assurèrent que nous pouvions sortir. Notre quartier était intact ; ce n'est que bien plus tard, deux ou trois jours après, que je pris conscience du désastre, en allant prendre le train pour Thaon, depuis notre gare complètement écrasée, au centre d'un quartier en ruine ; un employé près du train en partance distribuait de

petits papiers attestant que nous venions d'Épinal, pour ne payer que le juste prix arrivés à destination. Car la vie continuait...

Pitoyable bilan : plus de trois cents tués en dix minutes à peine, seulement des civils car les allemands on ne le sut jamais. Leur armée possédait un hôpital, juste en face de la gare, avec une passerelle entre les quais et le premier étage de l'établissement, construite pour faciliter le passage de blessés ; l'hôpital fut volatilisé, vraisemblablement avec ses occupants. La croix rouge peinte sur le toit ne préserva pas l'établissement et surtout ses occupants. Quand on y pense : étonnant un hôpital séparé d'un objectif possible pour l'ennemi par une simple rue !

Notre ami F..., pompier de son état, participa aux premiers secours. Il nous raconta qu'un soldat allemand gisait sous le pont, ouvrage d'art curieusement rescapé de ce désastre ; il ne présentait aucune blessure apparente, mais il était bel et bien mort.

Un Boche... Peut-être un brave homme, surpris par le déluge soudain.

5 avril 2016

MORALITE

L'avion ?

Mieux vaut être dedans, au-dessus, que dehors en-dessous !

sd.

PREMIERS PAS MILITAIRES



5 : La Rochelle, 9 mai 1955.

IV^e RÉGION Mod. S. P. 22

Brevet n° 14.767

SERVICE DE L'ENTRAÎNEMENT PRÉPARATOIRE ET DES RÉSERVES

PARACHUTISME

**CERTIFICAT
DE PARACHUTISTE-PRÉMILITAIRE**

GROUPEMENT RÉGIONAL N° 54 du S.E.P.R.

RELEVÉ des SERVICES AÉRIENS de :

NOM SAVOYSKI

Prénoms Serge

Né le 19.9.1933 à Saux/Seine (S et Oise)

Adresse : E.N.S.M.A Poitiers (Vienne)

BORDEAUX, le 1 JUL 1955

R. O. Le Capitaine **MENVIELLE**
Officier Parachutiste Régional

Menvielle

Dimitrad Freres - BX



6 : Brevet prémilitaire de parachutisme.

DATE	FONCTION à bord	GRADE ET NOM du pilote de l'équipage	TYPE ET NUMÉRO de l'avion	ALTITUDE (m)	DISTANCE ET NOMBRE de sautages	DURÉE	NATURE du Service aérien	OBSERVATIONS
18-5-55	Para	Clt Joutier	C47 255	1000	1 0000	1'20	SOA.	La Rochelle
19-5-55	"	"	"	1000	1 0000	1'20	SOA.	"
20-5-55	"	"	"	1000	1 0000	1'20	SOA.	"
21-5-55	"	"	"	1000	1 0000	1'20	SOA.	"
Arrêté le présent carnet au total				de <u>quatre sautages</u>		d: vol (5'20)		
24-4-56		L' Dufau	C47 255	1000	1 0000	1'20		Mort
22-4-56		A.C. Sarthou	C47 255	1000	1 0000	1'20		
1-6-57		Au Vives	N 2563	1000	1 0000	0'30		Genies
7-7-57		"	"	1000	1 0000	1'10		Coignes Royan
Arrêté le présent carnet au total				de vol (9) saut		général (10')		

Dimitrad Freres - BX

PREPARATION

Années poitevines

Poitiers : deux cinémas, ou trois, je ne me souviens plus, pas de piscine, seulement le « Fleuve Léthé » un restaurant-dancing, en bordure du Clain, là

où était placée une retenue d'eau permettant le canotage et les plongeurs, une « surboum » de temps en temps et puis, pour ceux qui avaient des relations, « Lions » ou autres clubs bien fréquentés par leur famille ou le plus souvent par la famille du copain mieux placée que les leurs dans la « bonne » société, enfin et

surtout après un sérieux examen de « pedigree » par un comité secret de mères cherchant des gendres potables dans les salles de cours, enfin, bref, après tout ce tintouin, un ou deux dîners chez le « bourgeois » quelque fois plus, pour ceux qui s'étaient laissés accrocher un fil à la patte.

Dans le jargon étudiant, on s'« encroûtait » à Poitiers ! Rassurez-vous, on travaillait également, certainement moins qu'avant les concours, mais tout de même à un rythme suffisant pour faire blêmir Madame 35 Heures. Et puis en outre, nous avions l'éducation militaire, obligatoire et renforcée pour de futurs cadres, avec pour tous, un séjour garanti de l'autre côté de l'Oued méditerranée dès réception de notre diplôme civil.

Ce dernier aspect de mon éducation me plaisait,

7 : Parachutisme.

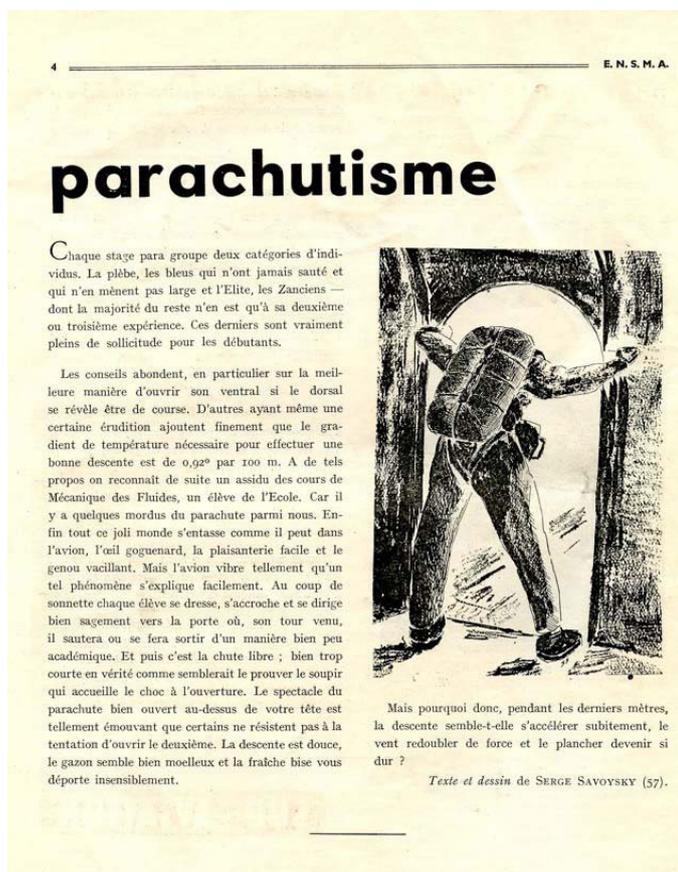
je l'avoue. Bien que destiné à une carrière civile, toute ma famille possédait la fibre militaire, y compris Louis Victor, l'œil sur la Ligne Bleue et la moustache gauloisement frémissante des deux côtés, pour qui la défense du pays passait toujours avant celle de l'orthographe ! Quand à Papa, qui me raconta des douzaines et des douzaines de fois l'histoire du canon embourbé laissé sur place, les chevaux ayant été tués – Vous souvenez-vous, braves gens ? Moi je ne vous l'ai racontée qu'une fois... , il me voyait déjà recevant la croix de Saint André...

Pensez-donc, la croix de Saint André, en France ! Mais, avec cette hérédité, à côté des spécialités

tranquilles entre lesquelles l'Armée me permettait de choisir, je choisis les « Paras ». Ma pauvre mère en eut une pâmoison ; mais Louis Victor, Papa et moi en avions l'habitude car je commettais parfois des

frasques provoquant inévitablement un tel résultat... Et puis, c'est une façon de parler. J'ai aimé ce type d'éducation, la discipline, le sérieux mais aussi la camaraderie chez les Paras chargés de notre éducation, et surtout l'entraînement le plus souvent, on s'en doute, au grand air.

L'image vous montre donc comment, certains dimanches de la belle saison, je commençais ma journée, le matin, effectivement quand le gradient de température était bon pour rendre plus confortables les sauts des bizuths. J'aimerais y être encore... Je produisis ce dessin



de mémoire. Il représente, non pas votre serviteur bien que j'eus plus d'une fois cette posture, mais un parachutiste d'essai prêt à se lancer pour son travail au-dessus des pistes de Brétigny sur Orge. Je me souviendrai toujours de son nom ; il se tua peu de temps par la suite en service aérien commandé. Contrairement à ce qui prévaut ailleurs, dans les rangs syndicaux, se « tuer au travail » a dans les métiers des essais en vols une valeur concrète.

En conclusion de mes loisirs poitevins, j'épousai une alsacienne et je fus affecté à une unité de « ma-theux » ! ce seront d'autres souvenirs.

sd.

PREPARATION SUPERIEURE

Années 55 à 57.

L'expérience du parachutisme fut exaltante. J'eu l'impression, sitôt atterri, d'avoir accompli un acte extraordinaire. Réellement à l'époque nous étions peu nombreux et, en outre, notre adhésion à l'armée ajoutait une connotation politique à cet acte. Nous étions secrètement admirés, mais honnis de communistes ou autres gauchistes ; comme nous étions de solides gaillards, la dissimulation, difficilement assurée, des sentiments de ces malfaisants faisait notre joie. J'aimerais revoir certains d'entre eux pour les entendre de nouveau s'exprimer, par exemple sur la déconfiture du socialisme dans l'Europe de l'Est et en France.

1993

Au jus, là-dedans !

J'aurais dû commencer par-là. Il y a parfois, comme cela, des remontées d'habitudes détestables de jeunesse non pas studieuse mais martiale. Oh ! Un souvenir...

De « para » novice...

C'était à la Rochelle, j'étais encore étudiant, sursitaire, et parfois une période de quelques jours nous conduisait dans une caserne de la région, instruction militaire obligatoire oblige ! Novices, on nous faisait sauter entre 9h et 10h d'un vieux DC3. L'heure est importante : c'est à ce moment-là, en mai ou juin, que le gradient de température au voisinage du sol s'inverse et que les mouvements verticaux d'air s'amenuisent ; juste en théorie, pas toujours vrai en pratique mais réglementaire ; alors il fallait être là à l'heure dite ! Moralité : réveil à la quatrième heure pour un jus immédiat et supposé rénovateur par l'Intendance.

Tous les matins deux élèves devaient donc se rendre à la cuisine en se levant un peu avant les autres et revenir avec les bouteillons de jus. Corvée facile sauf que l'horaire n'était pas du goût du cuistot et de ses aides.

Un matin donc j'étais de corvée et avec mon copain François F...

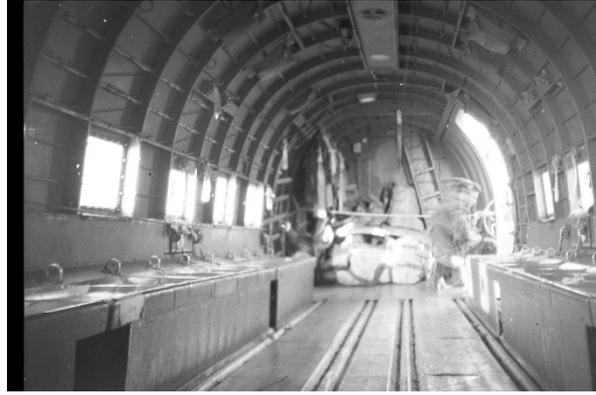
Nous nous présentons à la cuisine et réveillons l'homme de l'art. Pas heureux, mais pas heureux du tout le camarade mais en dépit de sa bedaine de planqué aux cuisines il ne fait pas le poids devant deux galopins en pleine forme. Alors maugréant, d'un percolateur, il nous tire dans un bouteillon quelques litres d'une lavasse tiède, noirâtre et infâme, puis récupère deux ou trois boules de pain et nous demande gentiment et très poliment la permission de retourner à son dodo.

Nous :

« Ben : et le sucre ? »

Le cuistot :

« Ah ! M... j'oublie... »



8 : DC3.



9 : Copains.

Il ouvre un gros cornet de sucre, le verse dans le bouteillon et ...

Le cuistot :

« M... de M... où est la louche ? »

Pas de louche pour touiller !

Nous :

« Allez, dépêchez !⁴ »

Alors notre cuistot retrousse sa manche d'un semblant de chemise sur un bras velu, gris, enduit de l'épaisse couche de crasse accumulée des travaux de la veille et d'autres activités annexes, terminé par une main aux ongles endeuillés et se met à touiller consciencieusement l'ineffable breuvage matinal.

On a tout avoué aux copains après l'assèchement complet du bouteillon : il y avait des délicats qui n'auraient pas supporté !.

Et à la cinquième heure, en route pour la Palice. Mais j'ai déjà raconté. Non ?

Mais vous comprenez, "Au jus là-dedans" c'est un souvenir.

Souvenir de blagueur, donc excellent !
Bonne journée.

8/2/2010

4 En fait : « Démerde ! »

Ascension 1955

Bonjour.

Il y a 57 ans, la veille de l'Ascension, j'atterrissais en conclusion de mon premier saut. C'était à la Pallice, près de La Rochelle. Étudiant à Poitiers, avec quelques camarades nous nous entraînions tous les dimanches matins ; la procédure de largage avait été tellement répétée que, le moment venu, dans la carlingue du vieux DC3 sonnait la ferraille à chaque trou d'air,



11 : Largage.

les ordres et les mouvements commandés se succédaient avec cette discipline qu'affectionne les militaires.

Tout de même, serré contre le copain qui me précédait et serré par celui derrière moi, la main gauche levée et tenant le mousqueton de la sangle d'extraction du parachute, pour le pousser sur le câble dans ma progression vers la porte grande ouverte, la droite réglementairement sur la poignée du ventral, je pensais intensément :

« Mais qu'est-ce que je « fous » ici ? »

Mais je n'eus guère le temps de prolonger ma pensée... La petite lumière verte s'alluma, le klaxon retentit et quelques secondes plus tard les copains et moi étions tous largués, dehors. Un bon choc à l'ouverture puis le calme de la descente, enfin le choc au sol. Eh oui ! les corolles militaires de l'époque n'offraient pas le même confort que les voiles dont disposent les parachutistes d'aujourd'hui. Force est de constater dans ces circonstances les vertus de la discipline : tout se passa bien.

Sauf que le lendemain je pris, en descendant, cette photographie que j'ai publiée ici et qui me valut quarante « pompes » après l'arrivée. Vous voyez, mon quart d'heure de déraison a de « la bouteille » !

Mais quel bon souvenir !

Amis vosgiens, 16 mai 2012

Loisir dominical.

Que j'aurais pu intituler, de manière moderne : « Parachute et Goupillon ». 1955, La Rochelle. Huguenot, j'assistai néanmoins à cette célébration, comme photographe ; un peu étonné tout de même : nous étions à La Rochelle, alors, pourquoi un prêtre et non pas un pasteur ?



10 : Messe de l'Ascension 1955.

Allez, je blague, mais, vous constatez, l'Armée prenait soin de ses « Brav' p'tits gars » ! Je conserve pieusement cette image.

Deux jours auparavant je sortis pour la première fois de l'engin abritant l'autel ; un tas de ferraille, brinqueballant, même en l'air ; une relique de la seconde guerre mondiale. La dernière guerre, l'Indochine, l'Algérie, et d'autres brouilles, par-ci par-là, alors notre cher et vieux pays (je cite Qui vous savez) n'avait plus de sous ; il fallait donc user jusqu'à la corde ce qui pouvait l'être encore pour la formation des jeunes. Remarquez que, dans ce cas précis, on pouvait monter dans le vieux coucou sans crainte puisqu'on avait déjà les parachutes sur le dos ; on ne bénéficie pas des mêmes soins attentifs dans les modernes bêtaillères !

Enfin, le *nec plus ultra* : les camarades de mon fils en bavassent de jalousie quand je leur raconte mes sorties de DC3, certains ignorant même ce qu'est un « Nord » ; pas mon fils :

« Papa, tu m'as déjà raconté... »

Eh ! Ben ! Et le respect filial...

Perdu ?

Cela étant, l'année précédente, j'aurais pu sauter d'une « Julie », prise de guerre sur les Allemands, encore en service dix ans après la fin des hostilités, puis mise hors service du jour au lendemain, sans crier gare car, en l'air, elle ne brinqueballait plus, elle se désagrégait... C'est ce que mon moniteur affirma aux « P'tits jeun' » dont j'étais, cette année là.

L'année suivante, devenu « ancien » j'avais acquis la prérogative enviée de pouvoir raconter n'importe quoi, comme le moniteur. Il est même bien possible que ce soit en raison de ces circonstances que j'ai acquis cette fâcheuse habitude des blablas à répétition, qui continue toujours, jusqu'à encombrer ce forum.

Amis vosgiens, 12 mai 2012

CAEN-CARPIQUET

PHOBIE

Un « petit quart d'heure » de sérieux ce matin.

Ce que je vous racontai, hier matin, au sujet de ma phobie des piqûres, étant jeune homme, est véridique ; j'eus effectivement quelques ennuis, à la suite d'une injection d'un vaccin de l'époque dit « TABDT » ; ils nécessitèrent, la nuit suivante, mon transport presque inconscient à l'infirmerie de la base 720 de Caen-Carpiquet, Base Aérienne où je me trouvais comme Aspirant, élève officier de réserve. Pourquoi une telle réaction qui ne dura finalement qu'une paire de jours ? Je n'en sais toujours fichtre rien et c'est devenu le cadet de mes soucis.

Pour la suite, également, je ne vous ai pas menti, je préférerais poser mes fesses dans un « taxi » plutôt que de les poser sur une chaise de l'infirmerie à seule fin de me faire trouser le derme et l'épiderme.

Cette phobie disparut par la suite...

3 octobre 2011

Six mois d'instruction...

Pour commencer, trois mois de classes du fantassin à Caen. J'étais Aspirant, formé comme fantassin aéroporté. Je dus parfaire une formation que j'étais capable de dispenser. Parfaire ? Certes on peut toujours faire mieux ! Nous disposâmes à cet effet d'un merveilleux outil, le Manuel d'instruction territoriale de l'Armée de l'Air, le sacro-saint « MITA » ; on nous demanda d'en apprendre par cœur des pages entières !

« La discipline étant la force principale des Armées, il importe etc... ».

Suivaient les manières d'effectuer un demi-tour, un quart de tour et d'autres mouvements que nous pratiquions couramment mes camarades et moi, néanmoins sans en connaître jusqu'alors les belles descriptions littéraires inscrites dans le règlement de l'Armée. Graves lacunes...

La citation posthume du Capitaine Guynemer devait également être connue par cœur ! Je suis persuadé que notre compagnie d'élèves, formée en quasi-totalité d'universitaires diplômés, aurait étudié avec

intérêt l'histoire de notre jeune arme, en dépit d'une restriction aux faits essentiels ; la pile de bouquins que je possédais à ce sujet à cette époque corrobore cette affirmation. Alors, la déclamation par des élèves transformés en magnétophones d'un seul texte, aussi prestigieux soit-il, substitué à l'histoire : consternant !

S'ajoutèrent des manœuvres dans la campagne normande en plein hiver, vraisemblablement conçues en vue d'un futur débarquement ; j'insiste, ma ficelle d'Aspirant et mon badge de « para » je ne les avais pas reçus en remerciement de travaux de broderie ! Alors ces galipettes, musette et bidon réglementairement suspendus en bandoulière, quelle mascarade ! Heureusement quelques séances de tirs ponctuèrent utilement ces exercices sans grand intérêt.

B.A. 725, BOURGET DU LAC

Suivirent deux mois d'instruction de mécanicien au Bourget du Lac. Enseignement dispensé par des ingénieurs issus d'Écoles diverses, nous précédant dans le service militaire, à des ingénieurs issus des mêmes Écoles et moins anciens dans ledit service. Commentaire caustique et certainement critiquable mais résumant une situation unanimement ressentie comme une perte de temps.

sd.

B.A. 721, ROCHEFORT

Tchakhotine

Mécanicien affecté à l'armement je découvris la pratique de sujets que j'avais étudiés théoriquement en école. Je me souviens en particulier des manières de régler avec une précision d'horloger, l'explosion d'une bombe, d'une mine, etc., ou pas drôle du tout, de les désamorcer.

Le mois d'instruction dans cette base école spécialisée me sembla parfaitement adéquat, néanmoins tardif à la suite de la regrettable perte de temps des mois précédents et bien trop court pour assimiler son enseignement.

Dans cet itinéraire, mon ignorance des travaux du Professeur Tchakhotine restait toujours totale. Et puis, un lundi matin, le tableau de service averti l'aspirant que j'étais alors d'assister avec deux copains à une suite d'heures de cours... de psychologie !

Ah ! C'était nouveau !



12 : Rochefort, avril 1958. Canon de 30. Mine.

Le jeune professeur, un appelé maintenu, ancien élève de l'E.N.S, était Agrégé de Philosophie, perpétuellement simple soldat à ma connaissance car un tantinet objecteur. Nos cours prirent vite le ton de discussions entre camarades universitaires. Dès la première discussion, le camarade Agrégé nous précisa sa mission : nous inculquer des rudiments d'action psychologique avant notre départ éventuel en Algérie...

De manière inattendue le programme comportait une formation à l'« action psychologique » ; tout d'abord la chose parut surprenante au futur Officier Mécaniciens que j'étais ; ensuite, toutes réflexions faites, pour ceux destinés à plonger dans l'affaire algérienne, l'idée me sembla judicieuse ; elle présentait en outre l'attrait de la nouveauté.

Personnellement la qualité de cet enseignement reçu d'un jeune appelé - Normalien, Agrégé de Philosophie et « deuxième pompe » semble-t-il -, me convainquit que l'Armée possédait de bonnes ressources intellectuelles et savait les utiliser... trop peu souvent !

Ce jeune professeur parla beaucoup de Tchakotine ! Soixante ans passés et je m'en souviens encore. Preuve que l'action psychologique, cela existe !

Tchakhotine, Professeur d'Université acquit la notoriété en étudiant les comportements collectifs des espèces animales ainsi que les techniques pour les contrôler. Lorsqu'il publia l'ouvrage auquel je me réfère aujourd'hui : « Le viol des foules », en 1952, j'étudiais la mathématique et son usage particulièrement en thermodynamique et mécanique des fluides, disciplines bien distinctes des sciences de l'homme, domaine du Professeur ; j'en ignorais pratiquement tout.

Je découvris ainsi les travaux de Tchakhotine dont notre nouvel ami était certainement un admirateur ; je fus impressionné. Les années passèrent et au fil du temps, les événements sociaux plus ou moins agités qui secouèrent notre pays me donnèrent l'envie de me replonger dans cette œuvre ; ce que je fis et continue de faire, mais par petites doses...

C'est en effet une œuvre difficile nécessitant à mon avis, avant de l'aborder, une bonne culture en psychologie que je ne possède pas. J'ai donc bien du mal à suivre l'auteur dans ses raisonnements. Petit à petit j'en retire toutefois l'impression que tous les gouvernements, quels qu'ils soient pratiquent une opacité plus ou moins forte dans leurs actes. Ce n'est qu'une opinion mais j'imagine que nos dirigeants sont plus avertis que ce qu'il semble dans leurs affirmations, surtout en ce qui concerne la durée du confinement et ensuite la relance de notre économie

Commentaires illustrés par les événements sanitaires nous affectant en 2020, dictés en conclusion par les comportements pagailleux de nos politiciens de tous poils !

1^{er} avril 2020

Revenant à ma spécialité, Rochefort conclut mon instruction. J'y manipulai un armement appartenant à mon quotidien au CEV et quelques autres moins familiers : enfin de l'utile. Cependant, je m'interroge encore sur l'opportunité de m'avoir appris à poser des mines, activité peu courante dans l'Armée de l'Air, également à les déposer si nécessaire. Bien moins dangereuse mais bien plus surprenante me semble l'idée de m'entraîner à tirer au fusil de chasse avec différents calibres de chevrotines... Sait-on jamais... Un ennemi rusé pourrait déguiser ses avions en canards !

sd.



13 : La Rochelle, avril 1958. Bazooka. Mortier.

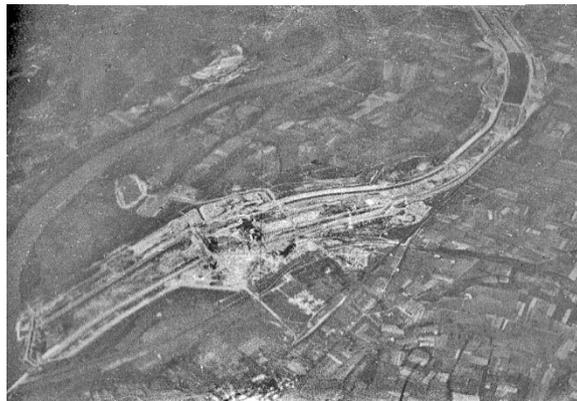
C.E.V.

Mes débuts au Centre d'Essai en Vol (CEV) de Brétigny sur Orge constituèrent un sérieux entraînement aux méthodes et techniques d'acquisition de données de la recherche ; si les moyens ont considérablement évolué, les lois physiques qui les régissent sont toujours les mêmes ainsi que certaines règles dans l'art de les appliquer. Je les assimilai par la pratique quotidienne ; affecté initialement, lors d'un premier stage scolaire, à la Section d'Aéro-dynamique du Service des Méthodes, mon activité fut essentiellement consacrée à des préparations de mesurages en vol : étalonnage avant l'essai, installation des capteurs dans la cellule, étalonnage après l'essai pour l'évaluation des dérives



14 : CEV, Bobec († sac).

inévitables, dépouillement et interprétation des résultats. Les méthodes et moyens étaient strictement normalisés ; en particulier les signaux captés, systématiquement continus, électriques ou pneumatiques, étaient transformés et continuellement enregistrés sur des supports photographiques ; ce rappel souligne l'importance du temps consacré par les expérimentateurs aux fonctions précédant et



15 : C.E.V., Survol chantier Donzère.

suitivant chaque essai : plusieurs heures, parfois plusieurs jours avant et après le vol dont la durée restait toujours limitée à quelques dizaines de minutes ! Il souligne également l'importance des réflexions méthodologiques entreprises dans ce Centre pour les améliorer. Un second stage à la Section des Équipements me permit de compléter ces premières expériences par la connaissance des instruments et commandes de vol.

Ainsi muni du minimum de formation indispensable à l'expérimentation en vol, je fus muté toujours comme stagiaire au Service des Armements et affecté à l'équipage d'essai d'un système de visée pour le bombardement à haute altitude en régime supersonique. Le principe d'une visée est simple : le maintien du réticule de visée sur la cible permet de connaître à tout instant la position relative de l'avion et

de sa cible ; tenant compte de la cinématique du vol et de la trajectoire la plus probable de la bombe indiquée par des tables spéciales de tir⁶, le calculateur embarqué établit les valeurs de correction de trajectoire de l'avion et décide de l'instant optimum de largage⁷. La nature de l'engin devant être largué était secrète bien que notoirement connue ; par contre les incertitudes sur les caractéristiques aérodynamiques de l'engin nucléaire obligeaient de considérer de larges plages de valeurs possibles pour les nombreux paramètres de tir. A cette époque le calculateur de bord était un calculateur analogique et l'essentiel de mon travail consistait à rechercher comment utiliser au mieux pour

des calculs de trajectoires, l'une des toutes premières machines électroniques numériques disponible au CEV, mais installée au sol. L'analyse numérique était en voie de développement et son enseignement peu diffusé. Il me fallut donc imaginer des méthodes de calcul pour les appliquer immédiatement au cas pratique posé.

C'est lors de ce court début que je découvris divers caractères

relatifs aux systèmes et les problèmes qu'ils impliquent : le temps réel, l'hétérogénéité et la modularité des équipements, la pluridisciplinarité du personnel. Le temps réel est une grandeur physique irréversible, imposée comme variable par les fonctions logiques régissant le comportement du système ; la maîtrise de ces fonctions, nécessaires à la maîtrise du système dépasse vite l'entendement humain et constitue un problème omniprésent de l'informatique intégrée. L'hétérogénéité introduit les problèmes de communication et de cohérence entre modules, renouvelés lors de chaque introduction, retrait ou modification d'un module quelconque. Enfin la

diversité des disciplines, dans ce cas particulier : le pilotage, la navigation, l'analyse numérique, l'électronique, la mécanique, fait nécessairement rechercher l'usage d'un langage multidisciplinaire supportant le système d'information associé au système réel. Ces difficultés progressèrent avec les techniques disponibles ; elles expliquent l'obligation pour tout



16 : Gloster Meteor, "servitude-risque".

responsable de système intégrant des fonctions informatisées de se tourner vers la recherche. En raison de ces difficultés, les essais en vols imposaient une discipline intransigeante de qualité : la validation du système après chaque modification de configuration était par exemple une affaire importante engageant la sécurité de l'équipement et de l'équipage et la qualité des résultats attendus. Toutes ces notions et exigences étaient si importantes et fortement présentes dans tout le Centre qu'elles ont marqué tous mes travaux ultérieurs.

Aucune rédaction, autre que des notes manuscrites surveillées, absolument impubliables et

perdues depuis en ce qui me concerne, ne me restent de



17 : Caravelle 01, Vautour 06, essais d'équipements.

cette brève période. Ces notes furent cependant soumises à une évaluation bien plus subtile que celle que je dus subir personnellement au Centre d'Expertise Médicale du Personnel Navigant. La conclusion fut un recrutement et je fus affecté au Service où je me trouvais déjà, avec la même tâche. Toutefois l'Ingénieur en Chef du CEV m'informa de ma mutation imminente à un service de calcul en création, mais au sol. Sa logique était incontournable et la discipline de l'Armée applicable aux civils : l'Armée de l'Air disposait suffisamment de navigants tandis que ses numériciens étaient rares.

Je découvris donc que j'étais numéricien, L'Ingénieur en Chef m'en ayant convaincu... C'était le Chef !

Récupérationen 2024



18 : "Es".

ÉTRANGES CAMPAGNES ...

CONFINEMENTS...

J'appartiens à une catégorie particulière-ment surveillée durant le COVID ; je fus confiné avec une efficacité qui, je dois le reconnaître, m'évita certainement bien des tourments. Nonobstant, cette sorte d'emprisonnement attisa plus encore ma fringale habituelle d'écrire.

Je me souvins alors d'entorses passées à ma liberté que je n'avais jamais qualifiées de confinement, qualité à laquelle je ne pensais guère. Des souvenirs remontèrent des tréfonds de ma mémoire en flots désordonnés. Je vous les livre, tels quels. Parfois, je retrouve de vieilles notes antérieurement écrites sur ce sujet ; je ne jette rien, je place simplement ces vieilles notes en annexe.

Comparera qui voudra, ne serait-ce que pour constater comment ma mémoire évolue...

Confinés à terre...

Sans trop savoir par qui, pour quoi, et comment !!

Veille du 13 mai 1958...

Qui s'en souvient ?



20 : Club Sainte Marthe.



20 : Carpe Diem !

saupoudrèrent alors de fantaisies l'existence de quelques jeunes de ce peuple souverain ballottés de droite et de gauche...

Jeunes, membres d'un club de vacances offertes par le gouvernement, invités à profiter de cette largesse de l'autre côté de la Méditerranée, retenus soudain côté France, vêtus, logés, nourris et tout et tout... De la vraie et bonne organisation.

Paf ! Coup de gueule de chefs militaire ! Paf ! Coup de gueule de pantins élus confinant les militaires déjà en Algérie là où ils étaient, ceux qui n'y étaient pas là où ils étaient...

Vous y comprenez quelques choses ? Non ! Soyez rassurés, les jeunes gens dont j'étais : pas plus !

Donc pour rester simple, je me trouvai confiné à Marseille avec les copains. Crise qu'il est permis de considérer comme cocasse, avec l'éloignement du temps... Elle vaut « son pesant de cacahuètes » que je vous livrerai au jour le jour en petits cornets.

Pour l'instant, on ne se doutait de rien, cantonnés dans une sorte de lazaret minable nommé « Camp Sainte Marthe » par notre Armée de l'Air. Un service

<p><i>Plis à la disposition de la S.R.A. et de l'Idi en Algérie via B.T.A. 247 Marseille. Affilié B.E. 307 Plis en route de Rayé des contrôles de la B.E. 307 de Arrivée à la B.T.A. 247 Marseille en transit le Embarké sur St Montbaur à destination Casablanca</i></p>	<p>6 Mai 1958 7 Mai 1958 7 Mai 1958 20 Mai 1958</p>	<p>0M 2028/SPAA/IN du 27-4-58 NE 9875/VRN/1 du 27-4-58</p>
---	--	---

21 : État des services, extrait..

Nonobstant ce fut le point de départ d'une pantomime durant laquelle le peuple souverain eut le loisir d'admirer ses élus se chamailler à qui mieux mieux pour conserver leurs précieux droits acquis en dépit du coup de semonce du commandement militaire en Algérie, las d'être chapeauté par cette gens inconséquente. La nécessité d'un coup de balais en haut lieux nécessita la poigne d'un sacré bonhomme... Néanmoins ce n'est pas de cette histoire dont je veux parler : je me contenterai de relater au jour le jour les bricoles qui

minimum consistant à attendre les appelés débarquant à la gare Saint Charles, à les amener dans le lazaret, à produire la paperasse ad hoc et c'était tout, le reste étant l'affaire des permanents du lazaret.

À suivre donc...

12 mai 2020

AU SOLEIL...

La journée du 13 mai débuta comme à l'accoutumée. Nous étions une vingtaine d'aspirants, issus de

la Base École 720 pour notre formation générale et de quelques autres selon les spécialités. C'est ainsi qu'au sortir de la Base de Caen j'étais devenu mécanicien au Bourget du Lac, spécialisé en armement à Rochefort. En dépit de mon classement me permettant de choisir une affectation en Métropole, je choisis l'Algérie française sans connaître ma destination exacte. Ce matin-là j'attendais donc à Marseille avec mes camarades notre embarquement vers Alger, chacun avec une section de jeunes appelés.

L'Armée de l'air effectuait deux incorporations d'appelés chaque année ; ces jeunes gens devaient subir durant un mois, une première formation destinée à leur inculquer les bases de la vie militaire. Chaque Aspirant, frais émoulu, recevait ainsi la mission d'encadrer et d'éduquer une section du nouveau contingent avant son affectation selon sa spécialité.

Le Camp Sainte Marthe était organisé pour accueillir les militaires de notre Armée de l'Air en transit à Marseille,



22 : Service astreignant.

venant ou allant vers une destination outre-mer, à cette époque essentiellement l'Algérie. Deux fois par an cette base devait faire face à un pic d'activité : recevoir des libérés du service actif et assurer leurs acheminements de retour, recevoir les appelés, les équiper et les expédier de l'autre côté de la Méditerranée. Un colonel et une poignée de cadres géraient tout cela ; tous proches de la retraite, c'est l'impression que j'en conservai après mon passage dans cette base. Les méchantes langues assuraient qu'en dehors de la pêche à la rascasse, ils n'avaient pas grand-chose à faire... En toute honnêteté lors de l'arrivée de jeunes appelés du contingent semestriel ils n'avaient guère le temps de préparer leurs bouillabaisse, surtout le coiffeur...

Les Aspirants, eux n'avaient véritablement que peu d'activité : on se partageait le travail pour accueillir les arrivants à la gare Saint Charles et effectuer la paperasse d'incorporation. Tous issus de l'Université ou d'une Grande École on savait s'organiser pour effectuer efficacement et surtout rapidement ce que nous considérions comme une corvée sans intérêt.

Rapidement car il y avait les calanques pas loin, la mer, le soleil, etc.

Image de notre confinement provisoire, en dehors de la corvée quotidienne...

On savait que cela ne durerait guère plus d'une semaine ! Le temps de remplir un bateau avec de jeunes recrues et des bateaux pour Alger, il y en avait pratiquement un chaque jour.

Carpe diem !

À suivre.

13 mai 2020

13 mai 1958

Il existe toujours des différences dans un groupe d'individus, réunis par le sort pour n'importe quelle raison ; il en était ainsi pour notre groupuscule d'Aspirants.

Un Aspirant, à cette époque devait être totalement pris en charge par l'Armée. La solde ? Six mille francs anciens permettant de faire face à quelques impédiments... Ce n'était pas grand-chose, la solde d'un sous-lieutenant

était dix fois plus élevée avec évidemment la nécessité de subvenir de manière autonome à tous les frais de l'existence ; soixante mille francs mensuels, par la suite je constatai vite à Alger que ce n'était pas l'abondance, il en restait peu après déductions du logement et du mess. Revenons à Marseille.

Nous avions un camarade, héritier d'une entreprise au Maroc, sans fin de mois problématique. Marié, son épouse le suivait avec la voiture dans ses différentes affectations, toujours logée dans un bon hôtel. Bien évidemment, à Marseille, on s'entassait dans sa voiture pour aller faire trempette dans les calanques. Autre avantage insoupçonné jusqu'alors, le copain ayant une existence ordinaire hors du camp Sainte Marthe, était toujours au courant de tout.

Le 13 mai, arrivant pour son service dans le camp, il nous informa des événements d'Alger ; on savait depuis quelques temps que cela chauffait sous la marmite mais ce jour-là, le couvercle basculait. Quoi exactement ? Nous étions encore dans le flou.

Le « Colon » nous réunit. « Pépère », c'était son style tint à peu près ce discours :

« Jeunes gens, ça chauffe ! Il y a embargo pour Alger, je ne peux pas vous embarquer, vous êtes bloqués à Marseille. Les recrues restent également, mais d'autres continuent d'arriver, je ne sais pas où les mettre... etc. Débrouillez-vous pour vous loger... »

Fichtre ! Le copain, nanti d'une épouse et d'une voiture avait déjà sa solution, ce qui nous permit d'en connaître immédiatement le prix. Bon, l'Armée, c'est ainsi, il faut savoir s'adapter.

Heureusement, il n'y avait pas que des mécaniciens ne connaissant que la mécanique dans le lot. Soit ! Nous étions en majorité et il y en avait même un qui savait -en principe - amorcer et désamorcer le cas échéant les pétards les plus usuels, votre serviteur. Cependant il y avait en plus, parmi nous, un gaillard sortant d'une école de commerce. Il fut vite expédié en reconnaissance du marché immobilier Marseillais ; Il en revint avec une solution !

Marseille a ses bas-fonds ; ces bas-fonds ont leurs hôtels spécialisés, éventuellement pour les passes... Une vingtaine d'Aspirants cherchant à se loger durant plusieurs jours : une aubaine pour le tenancier ; on dit : « tôlier », je crois. J'ignore comment cela fut négocié mais nous pûmes nous offrir ce luxe avec nos six mille « balles » et quelques bricoles venues du fond de nos poches ! Quelques recrues en sur-nombre purent ainsi occuper nos « pieux » dans le camp, les autres sur des paillasses, au sol... Les presque officiers se logeaient chez l'habitant.

Semaines payables d'avance, évidemment. Les chambres non moins évidemment n'étaient pas garnies mais ce détail n'était pas le but de la manœuvre...

Nonobstant derechef, carpe diem ! Grands événements à Alger, petit train-train comique à Marseille...

14 mai 2020

Lettre 14 mai 1958

La confusion en France et en Algérie est extrême. J'ai dû écrire la lettre suivante du Camp Sainte Marthe, mais après ces années je n'en suis plus bien sûr.

Le 14 Mai 1958.

Chers papa et Maman.

Juste un petit mot avant de partir. Enfin je pense que nous allons partir car après ce qui vient de se passer à Alger je me demande si le bateau va seulement bouger. Enfin ce coup d'état va peut-être finir l'histoire d'Algérie et ce ne sera pas un mal. Je vous écrirai plus longuement dès que je pourrai.

Bons baisers.

Serge.

Récupération sd.

Va pour le Maroc !

Dans notre armée, une instruction de base suivait l'incorporation. Durant ce laps de temps les recrues restaient strictement confinées dans leur caserne et terrains de manœuvre. Le confinement cessait dès lors que les « bleus » n'étaient plus des bleus, autrement dit dès lors que la hiérarchie militaire les considérait comme sortables.

Or le camp Saint Marthe était saturé par près de

huit cents nouveaux pas du tout sortables ! J'ajoute les Aspirants affectés en Algérie, quelques Sous-Officiers de retour de permission obligés de patienter là, enfin un Capitaine également en transit lequel avait saisi une occasion de relancer notre acheminement.

L'occasion était facile à comprendre. Un bâtiment de la Compagnie Paquet, la « Koutoubia », venant de Casablanca, se préparait à y retourner, les liaisons avec le Maroc n'étant pas proscrites. Le Capitaine, parfaitement en harmonie avec l'état d'esprit dissident agitant notre hiérarchie militaire à Alger, était allé visiter le Commandant du SS Koutoubia ; il rencontra, heureuse surprise, un Officier empreint de la même harmonie. Les deux compères scellèrent vite leur accord : embarquons toute la troupe confinée à Saint Marthe, on

verra bien ensuite quoi en faire à Casablanca ! Je pense que les liaisons avec le Maroc, tout en restant libres souffraient néanmoins brutalement d'une désaffection de leur clientèle, inquiète des turbulences agitant l'Algérie voisine. Bonne affaire donc pour la Compagnie Paquet de remplir ses cales en plus de ses cabines subitement boudées. Le profit rejoignant l'idéologie, le devoir devenait évident : voguons de concert vers « Casa » !



23 : La Koutoubia

Rien d'évident cependant pour les « Aspis » face à leur responsabilité réapparue en quelques minutes : encadrer une troupe, un troupeau plus objectivement, d'hommes sans éducation militaire, totalement hétéroclite, géographiquement, intellectuellement, socialement, professionnellement, etc., toutes ces choses en « - ment- « que vous souhaiteriez ajouter.

Mon incorporation avec le grade d'Aspirant me valut le privilège d'être après le Capitaine, le plus ancien dans le grade le plus élevé. Je fus donc « C2 » de la troupe ; en conséquence le « C1 » refila les jours suivants à son subalterne toutes les petites corvées l'ennuyant, quelques joyeusetés que je vous conterai au fil du voyage en vue.

Dans l'immédiat, il fallait prendre en main cette roupe absolument invraisemblable. Presque huit cents garçons extraits de leurs milieux familiers, voire de leurs familles, certaines avec femme et enfants, pour un service républicain dont on savait tous qu'il serait long. Imaginez maintenant un autre garçon à peine plus âgé, correctement habillé ce qui n'était pas leur cas, venant leur donner des ordres dont ils ignoraient la finalité. Les grades ? Peu savaient les reconnaître. Fallait donc expliquer, comme ça, au pied levé !

Leur premier contact avec l'armée les déconcertait. Le camp sainte Marthe était propre mais vétuste et mal équipé ; donc mauvaise impression à l'arrivée pour n'importe lequel de ces jeunes.

La distribution des tenues était choquante : des uniformes rarement neufs, généralement usés, rapiécés plus ou moins nettoyés ; ils revêtaient les

jeunes pour leur traversée pour être échangés de l'autre côté contre des vêtements de meilleure qualité et revenir plus tard sur le dos des libérés et ainsi de suite. Je reçus ainsi moi-même une tenue d'été dont les jambes du pantalon n'avaient pas la même teinte sur toute leur

longueur car rapiécées... Cela ne m'émut guère car j'étais au courant de cet usage de magasiniers d'une armée budgétairement pauvre. Les bleus l'ignoraient, alors troquer leurs habits civils contre ces oripeaux fut totalement déconcertante. Le passage chez le coiffeur n'améliora pas le moral de ceux dont la coiffure nécessitait d'être rectifiée réglementairement.

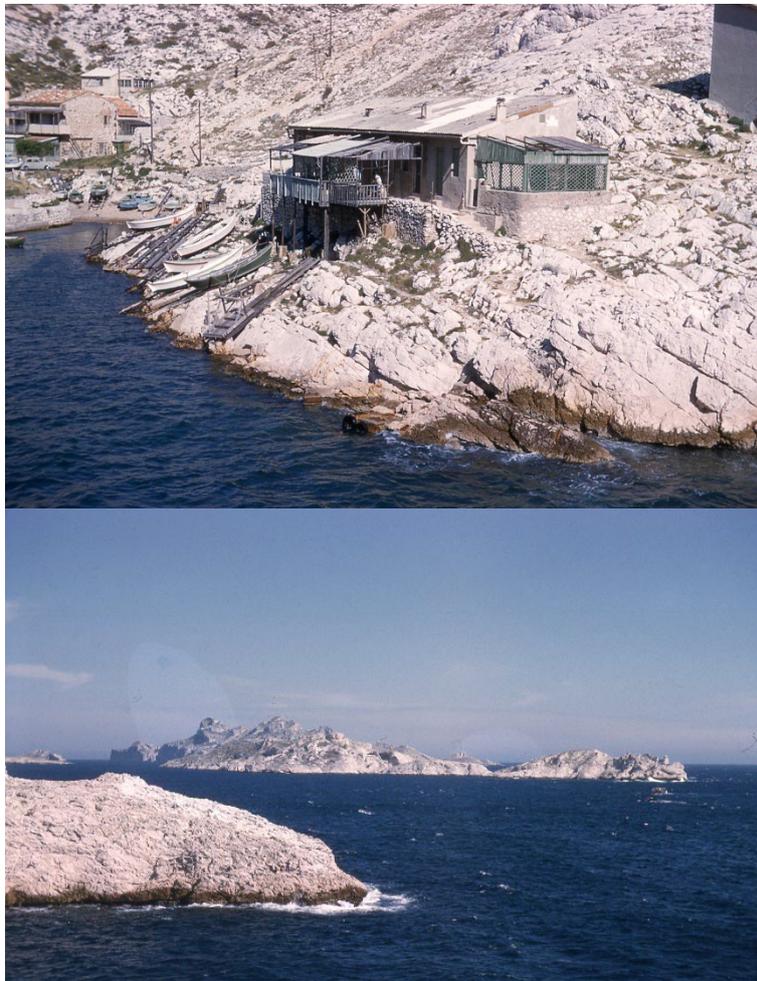
La découverte de la vie militaire avait parfois des aspects cocasses ; ceci je l'ai vu : on remit aux bleus des gourdes et des quarts ; petits équipements tous de récupération et pas nettoyés ! Comment les décaper ? Une seule solution : frotter avec le seul matériau disponible, le gravier des allées du camp ; elles devinrent rapidement toutes très propres... J'ignore s'il en fut de même des quarts. Culturellement notre troupe était un échantillon remarquable de la population française ; j'eus les jours suivants la possibilité de mieux connaître les trente jeunes de ma section ; une palette remarquable allant de l'analphabète à l'instituteur. Socialement l'échantillon aurait certainement passionné un

spécialiste. N'ayant pas cette qualité, je me borne à relater un cas exceptionnel : l'un des bleus -18 ou 19 ans - se présenta avec un rapport de gendarmerie attestant son existence en concubinage notoire avec une veuve, mère de six enfants, dont il était le seul soutien... Le règlement était net : renvoi immédiat dans son foyer.

Bien...

Maintenant, tout ce petit monde, il fallait l'amener sur le port, le faire monter dans un bateau et l'y caser dans la soute aménagée à cet effet, sorte de quatrième classe ! Il fallait également lui présenter son futur dans les trois jours à venir, jusqu'à Casablanca. Pas facile tout cela. En 57 ou

58, cela devient un peu flou dans ma mémoire, des jeunes se couchèrent sur les rails de je ne sais plus quelle gare pour bloquer un train vers Marseille, chargé d'un contingent de recrues destinées à l'Algérie. Imaginez l'état d'esprit de quelques « Aspis bruts de



24 : Presque du tourisme !

décoffrage » chargés d'amener à la manœuvre, dans un inconfort total, une troupe chargée d'une telle mentalité ! Heureusement l'absence de cohésion entre ces jeunes rendait passivement obéissante cette petite troupe de rouspéteurs.

15 mai 2020

Expédition

Ce fut une surprise...

En transit à Marseille dans l'attente d'un acheminement vers l'Algérie, le Colonel, commandant le

Marseille en particulier, ajouta les siennes pour nous expédier vers le port, tout heureux de nous voir partir; les bus étaient là !

« Va pouvoir retourner à la pêche, le Vieux... »,

entendis-je ronchonner mezza-voce...

Fort heureusement nous avons veillé au respect d'une consigne permanente dans cette base de transit : les baluchons ou cantines toujours prêts pour un départ.

Cependant c'était rapide, précipité ; en fait je compris par la suite que notre Capitaine et le commandant de la Koutoubia voulaient ainsi prendre de vitesse l'autorité civile qui veillait à ce que l'embargo soit scrupuleusement respecté.

« Qui est le plus ancien ? »

Je me présentai...

« Lieutenant, veillez à ce que le courrier soit distribué avant de quitter Marseille ! »

Une seule certitude : je devais découvrir le travail postal ; or le vagemestre ainsi que les postiers n'étaient pas, de toute évidence, en permanence à la disposition d'un bonhomme dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence à l'instant. Le temps de confier ma cantine à deux recrues, deux « instits » qui m'inspiraient confiance, je harponnai le vagemestre pour nous rendre illico de concert à la Poste. Quelques explications, attente un peu languette, ma visite étant « avant l'heure » et retour au bercail, désormais le bateau. Surprise, tout le monde était à bord, ma cantine itou ; le Commissaire de bord installé à l'entrée me précisa, ironique, qu'on n'attendait plus que moi ; c'était un peu vrai.

Je raconte cela rapidement, car dans ce remue-ménage, tout s'accomplit si prestement que je ne conserve qu'un souvenir flou de la chronologie exacte des faits ; toutefois c'est bien à bord que je distribuai le courrier ; pas facile, c'est grand un bateau et pas moyen de former le « carré » pour ce genre de circonstance.

tance.

J'eus tout de même la possibilité de rejoindre les copains pour admirer le largage des amarres et la sortie du port... Peu de civils ! Un vrai transport de troupe. Non : une base aérienne flottante sans aéronef.



25 : Sortie du port.

camp Sainte Marthe nous apprendis inopinément un beau matin que toute notre troupe était désormais mise à la disposition de la base aérienne de Marrakech, embarquement le plus tôt possible sur le SS Koutoubia de la Cie Paquet, pour un départ dans l'après-midi vers Casablanca.

Exécution !

Le Capitaine qui avait organisé ce départ, disons précipité, en outrepassant l'embargo nous retenant à Marseille, nous donna ses instructions pour l'embarquement. Le Colonel qui avait l'habitude de ces choses-là en général et des transports en commun dans

16 mai 2020

La Koutoubia



26 : Gibraltar.

La Koutoubia était un agréable bâtiment à destination du Maroc. L'ordre de départ arriva soudainement. Aspirants, nous étions confortablement installés en seconde classe, trois par cabine. Les recrues, plus de huit cents, disposaient de châlits dans la cale pour dormir et du pont pour respirer. Nous devions ce voyage à un capitaine, immobilisé à Sainte Marthe, nommé chef de détachement puisque le plus ancien dans le grade le plus élevé. La rumeur courrait qu'il avait ses raisons, politiques me sembla-t-il, pour retourner par tous les moyens en Algérie. Était-ce réel ? Je l'ignorerai toujours. La même rumeur affirmait qu'il avait réussi à contacter des marins disposés à faire arraisonner la Koutoubia et l'obliger à rejoindre Alger ; ce qui donna du corps à ce bruit fut incontestablement la route curieuse suivie par le bateau, suivant de près la côte espagnole, à proximité immédiate des eaux territoriale du pays.

Confinés à bord !

16 mai 2020

CONFINES EN MER

La soudaineté de notre ordre de route et sa rapidité d'exécution créa un risque de désœuvrement pour toute notre petite troupe. Nous embarquâmes tous avec un minimum de bagage : outre le paquetage militaire, quelques vêtements civils et peu de choses autres.

Personnellement ma seule richesse était un appareil photographique 24x36 acheté à Marseille avec la maigre cagnotte que j'avais conservée jusque-là, un instrument de bas de gamme ; quittant pour la première fois la métropole pour un séjour de longue durée dans une contrée inconnue, j'avais ressenti impérieusement la nécessité de me munir de l'essentiel pour conserver quelques souvenirs de ce qui m'attendait. J'étais donc « fauché » ... En revanche je n'avais rien à lire et pratiquement rien pour combler cette lacune... Toutefois à bord d'un simple vapeur transformé en transport de troupes les distractions étaient quasiment inexistantes ;

seule consolation : aucune raison de puiser dans mon escarcelle quasiment vide. Mes camarades étaient tous dans une situation identique aux détails personnels près. En bref, en dehors de l'encadrement, très peu d'activités en perspective. Quant aux « bleus » ... Les pauvres ! Même avenir immédiat mais entassés dans la cale !

Eux, c'était bien plus grave. Irrités par leur déplorable séjour marseillais, les conditions de voyage qui leur étaient imposées ne pouvaient qu'aggraver leur mécontentement. Parmi nos centaines de recrues ainsi traitées, confinées sans aucun confort dans un espace restreint, les idées ne pouvaient que fermenter ; en outre l'effectif était suffisant pour que nous ayons, statistiques aidant, la certitude de présences de quelques meneurs susceptibles de faire monter discrètement la tension dans la troupe.

Le seul remède : occuper inlassablement ces jeunes gens. En situation normale l'instruction, alternant sans relâche avec de



27 : Au large de l'Espagne.



28 : Tanger, arrivée ;

classiques corvées, constitue la thérapie. À bord avec en outre la présence continue de civils, on fait ce que l'on peut : pratiquement pas grand-chose ! Heureusement, en dépit de nos craintes le périple fut relativement calme.

Et pourtant... attendez la suite !

Récupéré en 1995

Tanger, 23 mai

L'escale à Tanger me fit découvrir le Maghreb. J'étais sans argent, ayant acheté un modeste mais néanmoins moderne appareil photographique juste avant mon embarquement. Ce fut aussi une découverte pour certains de nos soldats en herbe : Ainsi l'un d'entre eux, alléché par le bagout d'un des innombrables camelots amassés sur le quai, mis son argent dans l'un des couffins lancés sur le pont à cet effet et reçu en échange la très jolie montre qu'il désirait ; la montre était factice. Ayant pris l'un des premiers tours de service, je fus témoin de la scène et évidemment le confident immédiat de la victime. Je descendis à quai, informai la police marocaine poliment impassible, mais le voleur était loin... La conclusion ne se fit pas attendre : Tous les

soldats refusèrent de payer avant de recevoir les marchandises convoitées. Un appareil photographique passa ainsi sur le bateau mais ne fut pas payé. Coupable et objet du larcin disparurent immédiatement dans la cale avec la complicité de toute la bande. Je reçus les doléances du marchand, et des policiers marocains soudainement indignés. Je les écoutai à mon tour poliment et impassiblement ; je les assurai même que le bateau serait fouillé ce qui ne dupa personne mais vexa suprêmement. Quelques minutes plus tard le quai était vide de son bariolage de marchandises. Notre passage à Tanger fut fort remarqué des marocains et une grève des dockers fut déclenchée à Casablanca dès notre accostage. Les civils ne purent débarquer qu'à la condition d'une mise en quarantaine des militaires et la promesse de notre rapatriement immédiat. Ce qui fut fait. Jusqu'à ce jour ma seule vision du Maroc fut donc des quais de port et quelques rues de Tanger ; je ne suis jamais allé à Marrakech, ni à Agadir où j'avais gagné un séjour, gros lot de la loterie de la traversée.

Récupération de 1993

...

Tanger est ma première vision de la terre d'Afrique. Le bateau accoste et dans l'instant suivant, d'innombrables camelots couvrent le quai. Ils vendent toutes sortes de choses et nos recrues se bousculent le long du bastingage, alléchés par ce négoce impromptu. La méthode est simple : des filins sont envoyés sur le bateau : à chaque transaction un couffin sert à véhiculer l'achat et le paiement. La tentation est si forte d'acheter des lunettes d'approche, des appareils photos et toutes sortes d'autres articles à très bon marché que nos recrues imprudentes, malgré nos conseils de prudence, payent avant de recevoir la marchandise. L'un d'entre



29 : Tanger.

eux découvre ainsi dans son panier un matériel factice - je ne me souviens plus lequel - avec une belle carcasse mais sans mécanisme. Le camelot s'est évidemment envolé. La rage au cœur nos militaires continuent leur marchandage et évidemment refusent d'envoyer leur argent avant de palper l'objet convoité. L'inévitable se produit : l'un d'entre eux plonge dans la cale avec son achat et son argent. La police demande de monter à bord ; ils sont refoulés et nous refusons de coopérer. Le quai se vide alors subitement, nettoyé sagement par la police afin d'éviter la multiplication des incidents.

Récupération du 10 mai 1995

Casablanca, 23-26 mai

L'escale à Casablanca fut torride.

En plein soleil les coursives intérieures, les cabines et les cales d'un bâtiment, immobilisé à quai, sont des fournaies. L'un de mes camarades de cabine, qui avait une double nationalité était désespéré : sa jeune épouse avait rejoint le Maroc avec sa voiture et l'attendait sur le quai. Elle put cependant bénéficier d'une autorisation toute particulière de monter à bord, en raison de nombreuses relations dont le couple bénéficiait et rejoindre



31 : Tanger, Camelots.

pour quelques instants son mari. Nous leur laissâmes la cabine... Le retour vers Marseille fut sans histoire. Les repas étaient pris en première car la Koutoubia était comble. Nommé officier des effectif je passai une grande partie de mon temps à vérifier ma liste d'appelés : le médecin du bord avait oublié de m'avertir du débarquement d'urgence à Tanger de l'un d'entre eux, victime d'une appendicite aiguë.

Nous reçûmes diverses affectations. J'avais en dépôt, dans une enveloppe scellée, toutes les pièces matricules de mes camarades. Notre dispersion m'obligea à rompre les scellés et à redistribuer les pièces, ce que je fis réglementairement. Les relevés de nos permissions antérieures, y compris celle précédant notre départ, disparurent tous mystérieusement de nos dossiers.

Récupéré le 21 juin 2024.



30 : Campagne en mer, quelque part

Casablanca

L'arrivée à Casablanca ne fut donc pas le terme de notre traversée, seulement une escale de trois jours précédant un retour vers le point de départ. La suite ? Inconnue ! Situation embarrassante pour notre hiérarchie, acceptée avec plus ou moins de flegme selon le grade chez les subalternes. Fort heureusement une brise océane tempérait la température, surtout dans la cale. Il était nécessaire d'occuper les recrues ; on y parvint et l'équipage de La Koutoubia s'ingénua même à organiser une séance de cinéma, sur le pont, la nuit tombée. Les « Aspis » normalement placés en seconde, furent contraints, les pauvres, à accepter de passer en première pour les repas, l'afflux de passagers le nécessitant. Je n'ai jamais trouvé mieux dans les mess... Notre service nous laissa toutefois beaucoup de loisirs.

J'eus néanmoins un gros souci. Le Capitaine m'avait demandé, dès le départ de contrôler régulièrement l'effectif ; outre des entrées et des sorties régulières il y avait toujours le risque de cas d'indiscipline. Il est difficile de s'échapper d'un navire en mer et à terre, là à Casablanca la passerelle était surveillée jour et nuit par la police. Confinés ? Prisonniers, oui ! Mais sait-on jamais...

Surveiller l'effectif c'était simple. À l'heure des repas nos recrues défilaient une par une devant un comptoir pour recevoir leurs plateaux tels que préparés par les cuisiniers, rapide et simple aucun choix n'étant possible ; il suffisait de compter avec deux ou trois d'entre nous immédiatement disponibles pour vérifier éventuellement la présence dans la cale de tout absent à la cantine ; avec le mal de mer c'était banalement possible ; mais curieusement cela ne s'est point produit.

Catastrophe ! Lors du comptage à Casablanca, il me manqua un homme ! vérification re-vérification, rien à faire il m'en manquait toujours un. Appel normal et on identifia l'absent. Évidemment j'en informai le Commissaire de bord, j'en informai également les policiers marocains en faction qui avertirent leur hiérarchie. Cela paraît risible mais un acte d'insubordination est toujours envisageable, surtout dans nos conditions de confinement à bord ; un coup de tête et s'éclipser

discrètement à la nage devait être parfaitement jouable pour nombre de nos recrues.

Le départ était inéluctable et nous quittâmes Casablanca avec cette absence inexplicable ; des complications en perspectives ! Et puis lors du premier dîner après le départ, je parlai de cela à mes camarades, chacun donnant son avis. Or, je vous rappelle que nous étions dans le restaurant de première, en compagnie des Officiers du bâtiment ; le médecin qui nous entendit intervint :

« Mais j'ai débarqué une appendicite chez l'un de vos jeunes à Tanger ! »

Ouf !

L'information qui aurait dû circuler n'avait pas circulé. Devenu militaire patenté, Je n'en cherchai point les raisons et le lendemain je régularisai ce cas avec le Commissaire de bord.



33: Casablanca, accueil.

33 : Blocus.

Enfin le surlendemain, de très bonne heure, nous débarquions à Marseille. Mais ce n'était pas fini.

22 mai 2020

CAMPAGNES		
INDICATION DES CAMPAGNES	Indiquer les affaires auxquelles l'officier a pris part et leur date en regard de chaque campagne	INDICATION
<i>En mer...</i>	du <i>20 Mai 1958</i> au <i>29 Mai 1958</i>	

34 : Marin!

<i>Passé à l'équipage à Casablanca, dirigé sur Marseille et débarqué le Affecté BTA 247 et puis en compte à compter du Nouvel au grade de Lieutenant de réserve c/c du Élu à la disposition de la SRA et l'hi en Algérie Affecté Commandement de la D.A.T. Versailles par Hi en route et voye des conductes le Arrivé et pris en compte à l'EM.DAT Versailles le administré par la CA 81900 Brevet Supérieur technique Automobile (53-17) hono- logué sous n° 886 à compter du</i>			
		29 Mai 1958	
		7 Juin 1958	Page 149/389/1 du 20-5-57
	A/Lieutenant	1 ^{er} Juin 1958	Direct du 24-6-55 - J.O du 15-11 du 28-6-57 OM 9941/SPAA/MP du 1-6-58 ME 1218/SPMAA/H/PA du 27-5-57
		16 Juillet 1958	
	4 Juillet 1958		
	29 Avril 1958		DE 8189/A/SPMAA/H/PA du 21-8-57

35 : État des services, extrait.

Confinement ferroviaire.

Je suppose que toutes sortes de chefs s'étaient penchés sur notre sort. Je suppose également que la qualité de la nourriture, à nous servie, préoccupât peu notre hiérarchie militaire ainsi que d'autres éventuellement. Je vous rassure, en première ma fois ce fut excellent, dans la cale, j'ai vu mais je n'ai pas goûté néanmoins le peu de râleurs m'incite à penser que ce devait être au moins supportable...

« La soupe est bonne ? »

C'est du folklore courtelinesque ! Un détail rigolo cependant...

Quelques semaines plus tard, quand toute cette histoire fut calmée et votre serviteur affecté à titre provisoire dans un service installé dans des écuries, oui, bien connues, celles de Grand Roi, devant son modeste château à Versailles, je profitai d'une permission de fin de semaine en famille, la belle famille à Haguenau. Ma future belle-mère qui avait le sens de l'humour, me raconta que sa grande amie, ma mère, avait été rongée par l'angoisse de me savoir sur la Koutoubia, dont le ridicule transport de troupe avait eu les honneurs de la presse !

« Mon pauvre gamin, mais il doit mourir de faim ! »

Grande fut la difficulté de la convaincre d'abandonner son obstination à me faire parvenir des conserves... Des sardines qui prennent peu de place et sont nourrissantes... Ma pauvre mère ! Elle ignorait que la Compagnie Paquet traitait ses passagers en première avec délicatesse, avec du caviar, un bon aspect de ce voyage fou.

Bon, revenons à l'important. Nos chefs s'étaient occupés de notre sort et on nous attendait à Marseille sur le quai où nous débarquâmes rapidement. Des bus nous attendaient et la suite était bien organisée. Un vingtaine d'« Aspis » chacun avec une section - il ne manquait qu'une recrue et j'avais suffisamment

souffert pour en être certain et de plus savoir où elle était -, reçurent chacun un ordre de route vers une destination en métropole.

En ce qui me concernait et cinq de mes camarades avec nos sections, nous fûmes immédiatement conduits dans une vague gare de la banlieue marseillaise, un convoi spécial nous y attendait pour nous mener jusqu'à Toulouse. Trois sections dont la mienne étaient affectées à Toulouse même, les trois autres devant continuer avec un train régulier vers Bordeaux.

Plus ancien dans le grade, refrain sempiternel, j'eus l'honneur d'être chef de train ! On me refila, avant le départ une enveloppe scellée contenant les livrets militaires des six cadres, ceux de la troupe n'existant pas encore ou étant ailleurs, je n'ai jamais su... Il revenait aux services des effectifs des bases qui allaient nous recevoir, de se débrouiller à ce sujet.

Et ce n'est toujours pas fini...

23 mai 2020

...

Tout le monde en voiture !

Six aspirants et six sections d'environ trente appelés chacune ; des appelés n'ayant même pas un mois d'ancienneté militaire, laps de temps vécu dans des conditions lamentables, mal nourris la plupart du temps, mal logés tout le temps, désœuvrés et comprenant peu ce qui leur arrivait ; à ce propos nous n'en savions guère plus.

Tout ce petit monde chargé dans un train, lesté sans excès d'un en-cas matinal et d'une boîte de conserve individuelle, héritière de la fameuse ration « K », pour le trajet sachant qu'il se prolongerait tard, loin dans la nuit ; aucune urgence, alors notre convoi serait acheminé durant les créneaux laissés libres par le trafic ordinaire... Un agent de la SNCF, au départ m'avait prévenu du caractère inhabituel et improvisé de notre convoi donc sans horaire prédéfini.

Le train, comme un bateau, tant que cela se déplace difficile de s'en échapper. Mais notre train aurait certainement des arrêts et je ne me faisais guère d'illusion : six aspirants pour assurer un minimum de discipline dans ce train rempli de « bleus » sans instruction militaire et empreints de rancœur contre l'armée, nous aurions tôt ou tard des problèmes.

Le train avait une composition simple : une voiture de 1ère au centre pour les cadres, trois voitures ordinaires devant, autant derrière. Je réunis mes camarades dès le départ en leur indiquant que nous devrions chacun surveiller une voiture à chaque arrêt éventuel afin que nos « bleus » ne se dispersent pas. Peu d'illusion à ce sujet également, un cadre par voiture, c'est tout ce que nous pouvions faire mais chaque voiture possédait classiquement une porte de chaque côté à chaque extrémité ! Quatre au total ! On m'avait prévenu d'un arrêt au moins à Béziers pour un changement de locomotive.

J'oublie nos livrets. Nous étions six, pour l'instant réunis ; mais ensuite, quelle répartition ? Nous en serions informés à Toulouse. J'ouvris l'enveloppe scellée et remis à chacun son livret, document essentiel de son statut militaire. Petit fait ayant eu son importance pour nous : le dernier « pailleux » chargé de les mettre à jour, sans doute pressé par le temps dans la suite ubuesque d'ordres et de contre-ordres que nous vivions, avait sommairement mentionné les permissions accordées avant nos mises en route vers l'AFN sur de simples feuillets ; avec un ensemble touchant, les feuillets disparurent... Belles mentalités, au pluriel car nous étions six.

Béziers est proche... À tantôt pour le sac...

24 mai 2020

Béziers, Toulouse



36 : Service en Aquitaine...

Notre convoi n'était pas de première jeunesse ; en 1958 la SNCF faisait encore rouler du matériel digne de son futur musée à Mulhouse. Enfin, ce qui est visible à Mulhouse est bien nettoyé, réhabilité si nécessaire, propre à faire rêver des pittoresques voyages du passé. Ce jour, 20 mai nous étions dans ce passé, le pays se reconstruisait difficilement et ce matériel rescapé de la guerre qui nous portait jusqu'à

Toulouse en brinqueballant était peu confortable ; nos « bleus » étaient encore abrutis par leur réveil fort matinal en fin d'une mauvaise nuit de plus dans une cale inconfortable, le ventre creux et le gosier sec ; en outre, le soleil chauffait...

Après un dernier cahot, le train stoppa en gare de Béziers et rien ne pouvait s'opposer au déferlement de nos recrues vers le buffet, par-dessus les quais et les voies au mépris de la sécurité. Ce fut bien laborieux de ramener tous ces jeunes gens dans leurs wagons ; le calme revenu, une nouvelle locomotive en tête, l'agent de la SNCF siffla le départ.

Enfin, tard dans la nuit nous arrivâmes à Toulouse-Matabiau dans une gare presque déserte excepté quelques wagons de marchandises parqués là, le long du même quai. Un spectacle comique nous attendait. Si nos jeunes s'égayèrent immédiatement sur le quai, l'un des wagons de marchandises, mal fermé sans doute perdait sa cargaison... de cochons ! Un bonhomme, complètement paniqué nous héla, demandant notre aide. Tout rentra dans l'ordre et un petit comité d'accueil nous pris en charge.

Trois sections dont la mienne restaient à Toulouse pour être conduites à la Base Aérienne de Francazal, ce qui mettait fin à notre périple. J'eus néanmoins une dernière corvée : dresser un état des lieux, je devrais dire des wagons, avec un employé de la SNCF ; désolant : certains de nos jeunes ayant abusé de boissons alcoolisées achetées à Béziers s'étaient comportés comme des vandales durant la dernière partie du voyage. Flegmatique, le cheminot m'affirma que de tels comportements dans ce genre de circonstances étaient habituels... Hélas !

27 mai 2020

TOULOUSE

Séjour toulousain, juin 1958

L'arrivée dans la gare de Toulouse Matabiau fut nocturne. Embarqués dans un train spécial dans la banlieue de Marseille, tous les appelés furent assez éprouvés par cet ultime voyage. Sortis tôt de la cale de la



37 : Belfort, Aéro-club, petit virée.

Koutoubia dans laquelle ils séjournèrent tout de même dix jours dans un air surchauffé et confiné, mes gailards étaient particulièrement énervés. Ma qualité d'aspirant PMS me donnait le privilège d'être le plus ancien dans le grade le plus élevé. Cela me valut d'être désigné comme chef de train. L'avantage de disposer de tout un compartiment de première classe pour mon importante personne ne compensa aucunement tous mes ennuis de la journée.

Un arrêt assez long nous fut imposé à Narbonne. Malgré toutes mes précautions, une demi douzaine d'aspirants furent nettement insuffisants pour contenir une horde d'appelés, certains déjà conditionnés contre l'armée, tous énervés par le voyage. Nombreux furent ceux qui se précipitèrent vers la buvette et en revinrent chargés d'alcools. Le reste du voyage fut une beuverie. La chaleur aidant, les esprits montèrent en température et le soir, quand e fis l'inventaire des lieux avec un agents de la SNCF le bilan me parut lourd. L'employé, lui, semblait blasé.

Je retrouvai ensuite mes soldats ainsi que mes aspirants adjoints en train de rassembler des cochons égarés à travers les quais de la gare de Toulouse : ils s'étaient échappés d'un wagon pour bestiaux et leur propriétaire avait fait appel à mes gars pour récupérer son bien !

Réperé, sd.



38 : Toulouse-Francazal< ;

VERSAILLES

Séjour versillais, juillet, août

Ma lettre du 8 à mes parents permet de situer mon arrivée à Versailles. Je pensais la veille partir quelque part en Algérie ou au Maroc et je me retrouve, en affectation provisoire à Versailles, en stage à la Recherche Opérationnelle. J'ignorais totalement ce que cela signifiait ! Madame Burnet était la veuve d'un ingénieur ayant construit un réseau de tramways à Saint Petersburg ou à Moscou, je ne me souviens plus très bien. Mon ascendance russe l'avait séduite et je fus littéralement chouchouté durant tout mon séjour.

Récupéré sd.

ALGERIE, LITTORAL, ATLAS, HAUTS-PLATEAUX

<p>Affecté au Commandement de la 5^e RA et de l'Air en Algérie 2^e Major Alger. Puis en route via BTA 250 Paris par V. A. M. Le Raye des comptes le 17/9/58 et puis en compte à la C. A. 02/210 à/ de l'Etat de ses obligations ligales d'activité le 1.5.59 en application art. 2 de la loi 50.1478 du 20.11.50. Passé dans la disponibilité le dit jour. Maintenu au cas de disponibilité au titre de l'article 10 de la loi du 31.5.58 et en application art. 4 du décret 59.78 du 7.1.59. Passé par changement de dénomination au Commandement de la 5^e Région Algérie 00/360</p>		<p>17 Sept^{bre} 1958 18 Sept^{bre} 1958 18 Sept^{bre} 1958</p>	<p>ME N° 1359/A/SPHAA/14/DR du 25.9.58</p> <p>N° 13346/5RA/003 du 15.4.59</p>
--	--	---	---

39 : État des services, extrait.



40 : Alger, premiers pas...

ALGER

Enfin !

Toujours avec cette incertitude d'une journée, je prends mes quartiers chez une veuve. La maison que j'ai pu revoir par la suite, est dans une petite rue adjacente de la grande transversale d'Alger (Michelet), un peu en dessous du parc Galland. La maison en léger contrebas de la rue est largement en surplomb d'un bon étage de l'autre côté, là où se trouve ma chambre.

J'ai conservé le souvenir très net, qu'arrivé le matin à Maison-Blanche, je me suis d'abord rendu dans le Centre de transit de l'armée : quelques chambres dans des salles voûtées, sans doute en sous sol de l'avenue surplombant les quais. J'hérite d'un lit. Puis je trouve un taxi et je me rends à mon affectation : l'état-major de la 5e R.A. Là, grande surprise ; l'officier AFAA, le Lieutenant Bourdon, secrétaire de mon futur chef m'introduit rapidement en me signalant que la Gendarmerie me recherchait ; deux jours de plus et j'étais déserteur... la honte ! Je rencontre ainsi pour la première fois le Colonel Trouette ; il se rendit célèbre après le Putsch d'Alger par ses déclarations étonnantes de vieux briscard fidèles à ses chefs fautifs pour lesquels il témoignait ; le Canard Enchaîné en fit ses choux gras... Pour l'instant il me confirme qu'officiellement je suis bel et bien recherché par la Gendarmerie et évidemment me sermonne ! Je lui fais respectueusement remarquer qu'ignorant son existence la minute d'avant, il m'était difficile de le prévenir. Il en

convient. Il ne me tint jamais rigueur ensuite de cette fâcheuse et ridicule histoire. Il se prêta même par la suite très volontiers à mes petites farces destinées au lieutenant Zammit. Mais cela est une autre histoire que je conterai ailleurs⁵. Le Service des effectifs à Versailles avait simplement oublié de prévenir les collègues d'Alger de ma permission, tout à fait réglementaire. J'étais heureusement hors de cause : l'information aurait dû être transmise par le service qui avait annoncé mon arrivée en oubliant de le compléter par ce détail.

Cette affaire étant close, un sous-officier de l'état-major, lors de mon circuit d'arrivée, me conseille de régler immédiatement la question de mon logement. Il me donne l'adresse de Madame Jossier et je m'y rends ; l'affaire est vite conclue et en sortant pour aller reprendre ma valise au Centre de Transit, je croise un capitaine qui baisse les bras d'un air désespéré : lui n'avait toujours pas de chambre. Je n'ai donc pas du passer la nuit dans ce Centre, mais les souvenirs s'estompent.

Je me souviens également d'une anecdote amusante en montant vers l'état-major. J'étais en Taxi. Un vieil arabe était assis à côté du chauffeur de la vieille Citroën ; sans doute le père du conducteur ; moi, je reçus sur mes genoux un gamin de cinq ans environ, attiré par mes galons. L'auto n'avait aucun dispositif de direction ; alors, le chauffeur tendait réglementairement sa main à gauche lorsqu'il tournait vers la gauche et évidemment ne faisait rien pour la droite ;



41 : Notre Mascotte.



42 : Alger, parc Galland.



43 : Rue du Général Youssouf (image de 1989).



44: Photo de famille nombreuse.



le vieux père, lui, imitait systématiquement son fils en tendant sa main à droite... a

Récupération, 8 mai 1995.

les hauteurs de la ville, là où s'édifiaient de riches demeures et palais qui existent toujours, pour sortir de cette véritable mélasse.

Récupération, sd

État-Major 5^e R.A.



45 : 5e R.A., bureaux des Grands Chefs.

Baie, 1959.

De cette hauteur on dominait directement le centre d'Alger. On remarque vaguement à travers la brume, vers la gauche, l'ancienne Amirauté. La brume : certains matins, une véritable calamité. Elle formait une sorte de chape brune, grise, blanchâtre, enveloppant tout le bas de la ville. Mais, il suffisait d'atteindre

Départ



46 : SS Kairouan.

AURES,

R.A.V. dans l'Oued El Abiod

J'ai le souvenir d'un séjour plus long que l'intervalle d'un aller retour dans la journée. Beysac, que la paperasse ennuyait souverainement m'a laissé une attestation de service sommaire résumant la rotation ente Boufarik et Batna portant une date unique. Pourtant d'après mes attestations, hier j'étais à Tiaret, et demain je serai à Zénata. D'un autre point de vue, Beysac, nanti d'une famille nombreuse, évitait les longues absences de son foyer et l'accumulation des heures de vol dans la même journée ne le rebutait point.

Quoi qu'il en soit, Batna fut le point de départ d'une reconnaissance aérienne m'ayant laissé un souvenir profond. Je choisis ce mot à dessein. Deux appareils composaient classiquement la patrouille. Remontant vers le nord nous survolâmes d'abord les ruines de Timgad. Quelques passages : les ruines étaient toujours bien présentes et inoccupées de toute présence hostile. Mais, je l'ai souvent dit : les fellaghas savent se camoufler, deux T6 s'entendent venir de loin et un site romain est forcément plein de caches. Le paysage est magnifiquement verdoyant et nous survolons des forêts de chênes lièges, ou d'oliviers, ou encore d'autres essences indistinctes à plus de deux cent cinquante kilomètres à l'heure, même à une cinquantaine de mètres d'altitude. Soudain, la barrière des Aurès est toute proche. Une faille dans la muraille nous permet de passer. Elle est juste assez large pour le passage du torrent ou de son lit ainsi que d'une route très étroite. Le pilote

franchit l'obstacle en virant et j'ai l'impression qu'à droite et à gauche les ailes vont percuter la paroi.

La nature du paysage change brutalement : c'est désormais le désert. Un canyon s'ouvre devant nous. Il s'agit de l'Oued El Abiod. Le spectacle est parfaitement comparable à ce que je pourrai admirer des années plus tard dans le sud ouest des USA. L'oued serpente toute au fond caché par une palmeraie d'environ une cinquantaine de mètres de larges et de quatre-vingts kilomètres de long. Ailleurs ce ne sont que pierres et cailloux multicolores.

Mon pilote plonge dans le fond du canyon afin de faciliter l'observation. Nos coéquipiers restent en altitude pour nous protéger. A l'altitude où nous sommes l'avion doit évoluer en suivant les sinuosités des falaises qui nous encadrent. La vitesse est insuffisante pour reprendre de l'altitude : les virages serrés se succèdent. A peine avons nous évité une paroi qu'une autre se présente. La reconnaissance ici est un véritable exercice de voltige. En fait cette prouesse de pilotage nous passionne bien plus que de débusquer quelques rebelles.

Dans un court élargissement de la vallée il m'est soudain possible d'observer pour la première de ma vie un village, d'un avion mais de bas en haut. C'est en levant la tête que je l'aperçus en un éclair. L'image est suffisamment gravée dans mon esprit pour que je puisse la reconnaître bien plus tard dans la vitrine de l'Institut Géographique Algérien.

La sortie sur le désert est brutale. En une seconde nous débouchons du canyon à proximité d'une oasis au milieu du désert immense devant nous.

12 octobre 1959

BOUFARIK

Oued-Hamimine, AR, décembre 1959,

J'accompagnais Beyssac : le Capitaine offrait le baptême de l'air à l'un des appelés libérables, employé dans la salle d'opération. La météo était exécrable : un temps lourd, des nuages bas et certainement une très mauvaise visibilité. Le contrôle aérien nous interdit de partir vers Oued Hamimine. Le Capitaine, jouant de son autorité affirma au contrôle aérien de la base qu'il s'agissait d'un vol local. Il était courant qu'un officier prenne un avion de liaison pour s'entraîner, « faire des heures », arrondir ainsi sa solde et accessoirement balader un jeune du contingent. L'adjudant de service nous laissa donc partir.

Cap au nord. Après avoir dépassé le littoral Beyssac envoya un message :

« La météo est inexacte, la visibilité est bonne, je continue vers Oued Hamimine ; me recevez-vous ? »

...

« 5/5 »

...

« Terminé ! Au revoir ».

Nous longeâmes quelques minutes la côte, le temps au jeune de faire ses premières armes de pilote : il réagissait avec le palonnier comme avec un guidon de bicyclette ; l'ayant laissé s'amuser ainsi quelques instants au dessus de l'eau, Beyssac repris les commandes et mit le cap vers le sud. Nous pénétrâmes dans une vallée de Kabylie. Les sommets étaient invisibles. Je supposai que Beyssac, chasseur « Tout temps » devait connaître la région et l'itinéraire car, remonter une vallée en haute montagne, dans ces conditions, était suicidaire. La vallée se resserrait ; comme elle était sinieuse, nous étions dans l'impossibilité d'en voir l'extrémité, c'est à dire le col nous permettant d'atteindre les Hauts Plateaux. Cela dura plusieurs minutes ; j'étais inquiet ; Beyssac, qui regrettait son imprudence, l'était également ; le jeune comprenait vaguement que nous vivions des minutes dangereuses. Le col apparut enfin. Beyssac avait finalement vu juste. Volant exactement à la limite des nuages pour ne pas nous y perdre et percuter la montagne, nous passâmes certainement à un mètre ou deux du sol. Le vent ascendant ménageait certainement ce petit espace de visibilité.

Le vol fut ensuite sans histoire, mais le retour nous ménageait encore quelques émotions. L'itinéraire était approximativement le même qu'à l'aller, mais en sens inverse évidemment : survol des Hauts Plateaux, puis cap au nord pour rejoindre sans coup férir le littoral, enfin vol à vue pour rejoindre la base au dessus d'une côte que nous finissions tous par connaître en détail. Beyssac me proposa de piloter, ce que j'acceptai volontiers, ne manquant jamais une telle occasion. En outre, je savais bien piloter ce type de petit appareil de liaison, Beyssac le savait ; après les émotions du matin, Beyssac préférait visiblement revenir en sécurité. Il me

donna un cap et une altitude de vol et j'obéis. Plusieurs minutes plus tard j'eus l'impression qu'il dormait ; en ce qui me concernait, cela ne me troubla pas, les consignes de vol ne présentant aucune difficulté. Le jeune derrière semblait inexplicablement mal à l'aise. J'en eus l'explication par Boucraut les jours suivants. Beyssac était malade et ne pouvait plus paraît-il effectuer des missions de chasse. Seules les liaisons lui étaient autorisées et encore... C'était l'information qui courrait dans la salle d'opération ; je ne la connus que plus tard. En fait Beyssac était évanoui, ne supportant pas l'altitude. L'ignorant je continuais à maintenir cap et altitude, ce qui entretenait son malaise. Il dut avoir un instant de lucidité car, brutalement, il se réveilla et reprit les commandes et piqua vers le sol jusqu'à environ deux cents mètres. Ce comportement me surprit dans l'instant. Le retour ensuite s'effectua comme prévu.

Boucraut, toujours au courant de tout, vint me trouver le lendemain. Il m'expliqua l'état de Beyssac et, selon lui, toute la salle d'opération connaissait notre mésaventure du retour. Officieusement, dans la salle d'opération, ma détermination avait sauvé l'équipage et un rapport de ma part me vaudrait certainement une décoration. Boucraut, sensible aux distinctions, m'y engagea. Dumortier, déjà au courant et présent, en rit et moi de même. Je dois avouer que les vols avec Dumortier étaient toujours pleins d'imprévus, en raison du caractère désinvolte et primesautier du Capitaine, polytechnicien de surcroît, mais néanmoins mon ami. J'avais conservé le contrôle de l'avion sans difficulté, je n'avais même pas imaginé que la situation fut exceptionnelle et mon rapport aurait mis Beyssac en difficulté. J'aurais certainement en outre perdu l'amitié de beaucoup de camarades et peut être gagné leur mépris en gagnant une médaille dans de telles conditions : relégué dans la catégorie « Zammit » ! L'affaire ne concernait que Beyssac et moi. Cependant, ces scrupules, quelques autres ne les eurent pas dans des circonstances moins hasardeuses ; je raconterai un autre jour ce que je lus fortuitement, juste avant ma libération, dans le cahier des citations de la Chancellerie, au quartier Hélène Boucher.

Rédigé en 60

CONSTANTINE

Télergma

Je séjournai assez souvent dans le Constantinois.

Excepté un retour en chemin de fer, j'empruntais systématiquement la voie aérienne. Les vols réguliers menaient à Télergma, les autres à Oued Hamimine, Je ne fis que passer à Bône.

sd

Avion-stop

Lemercier m'a tiré d'un mauvais pas. Je m'étais rendu à Constantine pour une mission d'étude sur les bombardements. Les bombardements de l'Armée de l'Air étaient, semble-t-il, peu efficaces. L'avis des malheureux civils restés dans leurs mechtas situées en zones interdites était certainement différent. Je m'étais vite rendu compte que cette guerre était véritablement pourrie. Les riches Pieds Noirs protégeaient leurs biens, nos grands chefs militaires multipliaient les opérations susceptibles d'avancer leurs promotions en grades et décorations. Je devais donc participer à un bombardement et, malgré la modestie de mon grade de sous-lieutenant produire un rapport critique sur cette opération.



47 : Télergma.

La cible était un groupe de mechtas situées sur une ligne de crête quelques part vers le sud de Bône.

Les avions étaient, si mes souvenirs sont exacts, des B27 rescapés de la dernière guerre. A l'altitude à laquelle il fallait opérer et en raison du relief, je me souviens qu'il était nécessaire que le bombardier disposât d'environ six kilomètres avec un cap imposé, pour localiser la cible, aligner l'avion et commander son largage. Le cap était important : hors de cet alignement, la cible restait masquée par le relief.

L'opération était une opération combinée Terre-Air : elle était importante et son succès pouvait être ainsi attribué à plusieurs responsables et contribuer aux promotions qu'ils attendaient. Les artilleurs étaient donc de la partie et avaient, de leur

côté déterminé la position de leurs batteries et la direction de leurs tirs. Tel qu'il l'avait conçu, le bombardement par artillerie dressait un véritable rideau d'obus devant la route de nos bombardiers. Là également, la morphologie du sol interdisait toute autre disposition.

Combiner un bombardement aérien et par artillerie pour détruire quelques pauvres masures me semblait une folie. L'un ou l'autre aurait suffi. En aparté,

j'ai, timidement et respectueusement, fait cette remarque à l'un des officiers supérieurs de l'État-major. Il m'écouta à peine et tout ce petit monde convint de modifier la route des bombardiers, ce qui était facile mais ce qui garantissait à coup sur l'insuccès du bombardement aérien : la visée devenait quasiment impossible ! L'opération était donc incontestablement une fumisterie qui serait présentée comme une brillante action ; Les



48 : Constantine, Armée de l'Air.



49 : Rummel.

auteurs seraient donc récompensés. J'étais complètement éccœuré.

Dans l'avion qui nous conduisait de Constantine à Bône, nous parlions de choses et d'autres. J'en vins ainsi à parler de mon congé imminent pour Noël et de mon prochain mariage. L'un des officiers présents me demanda si j'avais bien pensé à mon retour vers Alger. Je lui répondis qu'à ma connaissance les liaisons entre Télergma et Maison-Blanche étaient fréquentes et qu'il devait être facile d'avoir un passage. Tous mes collègues s'accordèrent pour souligner mon imprudence et m'engagèrent vivement de vérifier immédiatement à l'escale de Bône les possibilités de retour vers Alger. Ce que je fis. Ma consternation fut grande : tous les avions étaient pleins et mon retour impossible.

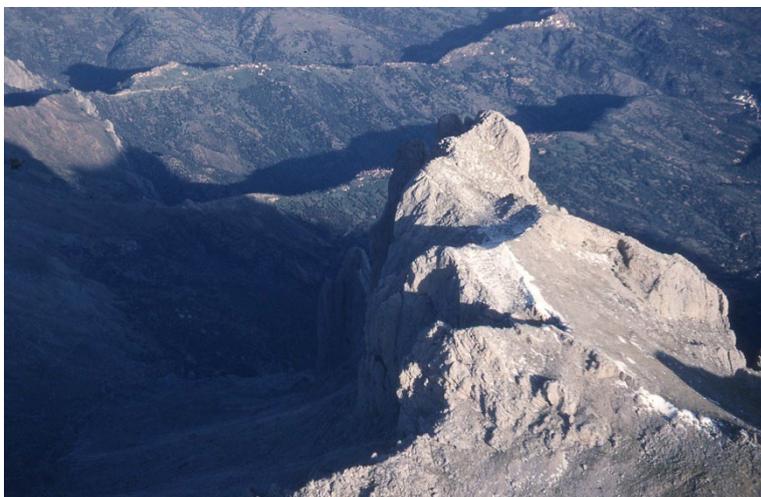
J'étais donc fort ennuyé en retournant vers mes camarades.

C'est alors que je croisai inopinément Lemerrier, un camarade d'hypotaube, reçu à Salon vers 1953 et devenu pilote de transport. Il était à Bône avec un équipage et le Nord qu'il convoyait du Bourget à Alger via Bône était vide. Ma mission d'enquête étant sans intérêt, je fis immédiatement le nécessaire pour embarquer et dans l'heure suivante je volais vers Maison-Blanche. L'avion était bel et bien vide alors que du fret et d'autres permissionnaires attendaient un improbable moyen de transport. La stupidité collective de l'Armée est illimitée ! J'en découvris ensuite bien d'autres témoignages

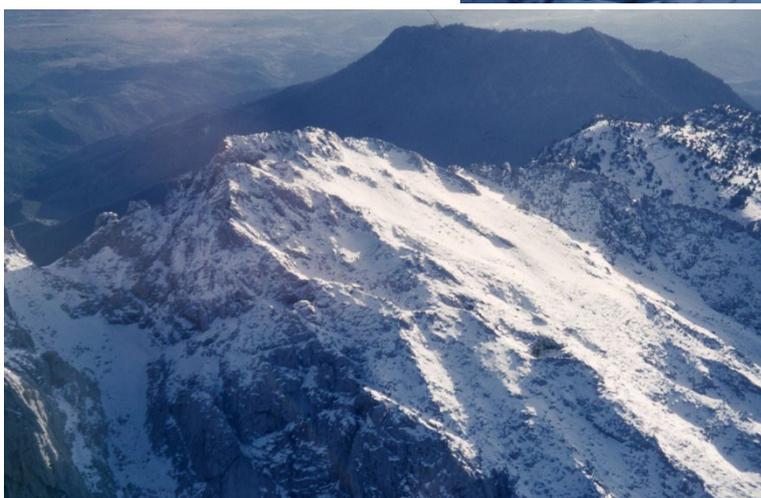
Récupération sd.

DJURDJURA

.....



50 : Djurdjura.



SETIF, 28 NOVEMBRE

La base de Sétif était assez éloignée de la ville. Les soirées dans le cantonnement étaient à Sétif comme partout ailleurs en Algérie identique les unes aux autres pour tout le personnel : discussions, bridges, lectures.

Or, un bal organisé pour je ne sais plus quelle raison, devait avoir lieu en ville. Il fallait y aller : la région était dangereuse ; en pleine nuit, une voiture isolée, avait toutes les chances de provoquer l'attention d'un tireur fellagha.

Des parachutistes voisinaient avec l'armée de l'air. Contactés, l'expédition fut vite organisée : l'armée de l'air fournit le bus dans lequel s'engouffrèrent les amateurs de soirée, les Paras fournirent deux automitrailleuses pour encadrer notre véhicule. La route se fit ainsi sans encombre à l'aller comme au retour. Il existait des limites que même les fellaghas les plus fanatisés savaient reconnaître et respecter.

La ville, en pleine nuit, était morne ; spectacle attristant, dans les rues glaciales des réfugiés dormaient dehors sous les arcades de la rue principales. La salle des fêtes, abritant le bal était comble. Mais il était évident que l'assistance était essentiellement masculine. Seules quelques épouses de cadres s'étaient aventurées là. Dès les premières notes marquant l'ouverture du bal, il fut évident que ce bal manquait de cavalières. De nombreuses bouteilles circulèrent alors et la soirée se



51 : Sétif, R.A.V.

termina en beuverie générale ; l'élément féminin avait rapidement et prudemment abandonné les lieux. J'ignore si le bâtiment était protégé mais dans notre état, nous aurions tous été incapables de répondre à une agression quelconque...

La folle nuit s'étant terminée tout de même relativement tôt, toute l'équipe se retrouve en fort

bonne forme dans les T6 pour les reconnaissances prévues ce matin. Comme à l'accoutumée, ce genre de mission consiste à ratisser depuis le ciel une zone déterminée. Les T6 sont bruyants et j'ai toujours eu la conviction que les malheureux qui se faisait repérer étaient des néophytes sans importance et, dans la plupart des cas, des bergers courant après leur bétail. Comment expliquer à des chèvres ou des chameaux qu'ils pénètrent dans une zone interdite ? Le fellagha efficace sait reconnaître l'arrivée d'un avion et il se cache. Bref nous revînmes bredouilles.

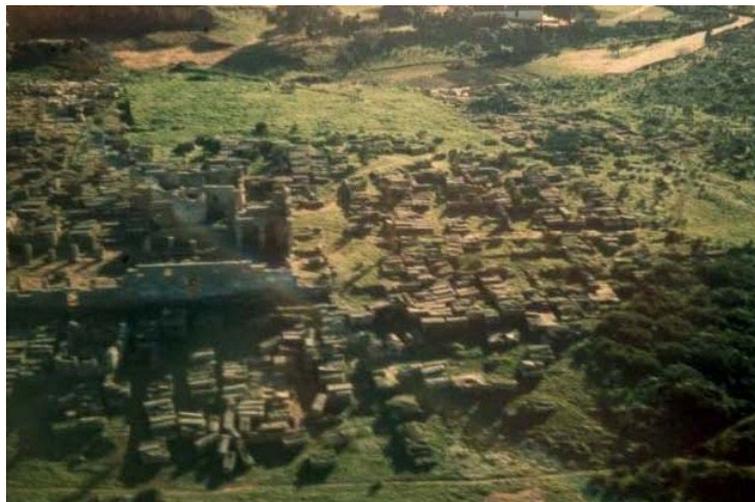
La route du retour nous mène au-dessus de Djemilla. Chaque pilote passe plusieurs fois sur le site : c'est splendide !

Récupération , 15 mai 195

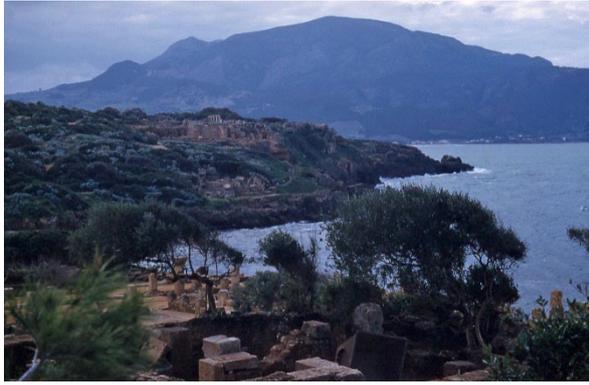
Djemilla

Retour de Sétif et survol de la vieille cité.

Ss.



52 : Djemilla.



54 : Site de Tipasa.

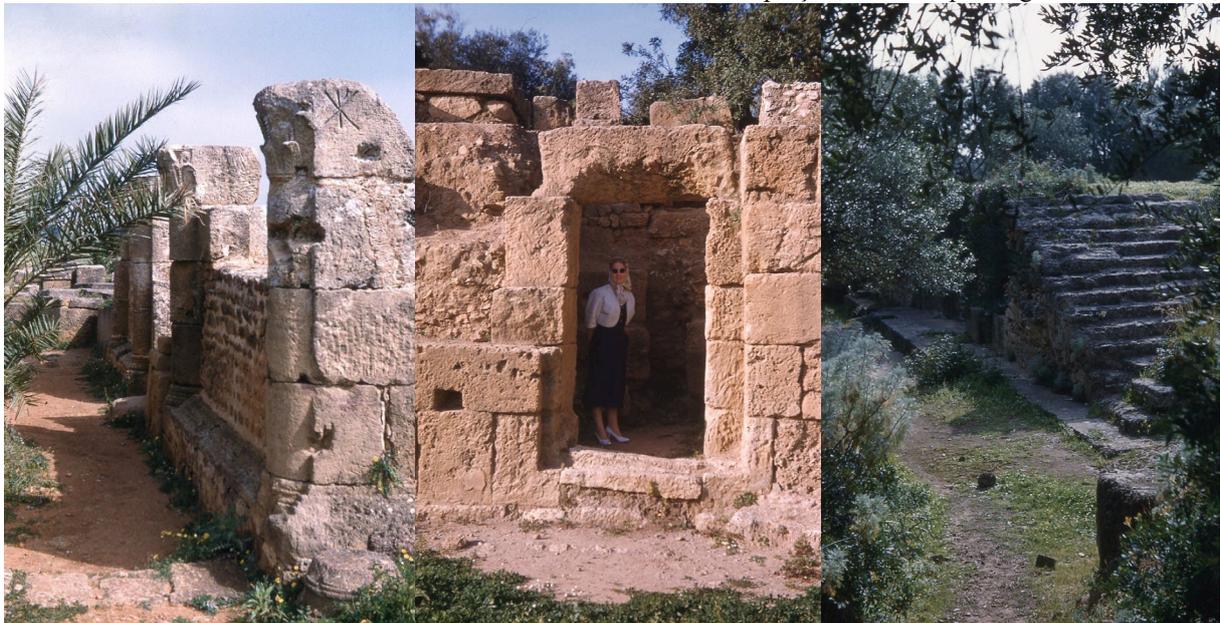
visibles, sans effort, plusieurs siècles après qu'elle eut définitivement cessé.

Le Chénoua fut longtemps une zone de dissidence active ; en 1958, la route de corniche contournant cette montagne fut de nouveau ouverte à la circulation, néanmoins on nous recommandait de n'y aller qu'en groupe et armés ; je n'y suis allé qu'une fois, un jour libre de tout service, par curiosité ; c'est une jolie promenade qui devait être fréquentée en période de paix ; en d'autres circonstances, pour aller à Cherchell, depuis Alger, la route directe, à l'intérieur des terres, était bien plus rapide.

Récupération, 2 novembre 2011

958, une rue de la ville antique.

On aperçoit, dans le prolongement de la rue,



53 : Rues.

TIPASA ET ENVIRONS

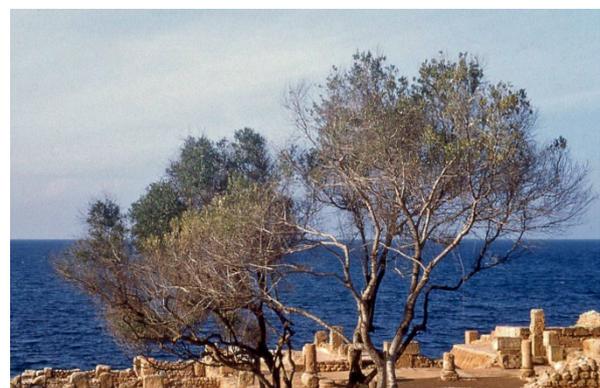
Le site

Toute une ville antique, avec ses palais, ses thermes, sa basilique, sa nécropole et bien évidemment ses habitations et ses commerces, s'étend sur les collines, face à cette magnifique baie. En toile de fond, le Chénoua qui nous sépare de la ville de Cherchell.

Une succession de petites criques occupées par des plages de sable forme le rivage. De nombreux vaisseaux marchands devaient y accoster autrefois. Ce n'est qu'une supposition personnelle, mais fondée sur le fait qu'on découvrait en cet endroit, en se promenant et simplement en regardant attentivement le sol sans le fouiller, d'innombrables petits fragments d'amphores, notamment des culs d'amphores ; ces artefacts montraient bien qu'on fichait les amphores, là dans le sable, lors des déchargements. On peut croire à l'importance de cette activité, les traces en étant encore parfaitement

quelques sarcophages. Un champ de vision plus large montrerait un cimetière ; une quantité impressionnante de sarcophages se dissémine en effet là, sur le sol.

Récupération, 20 novembre 2011



55: Vue imprenable sur le large...



56 : Images de Tipasa.

**TOMBEAU
DE LA
CHRE-
TIENNE**

Camus

Auteur illustre qui me précéda dans l'antique cité, en des temps moins troublés, et en conta le charme.

Grace à l'Internet, j'eus l'occasion de converser, non pas avec Camus, dommage, mais avec l'un de ses nombreux admirateurs recherchant des images de Tipasa et de ses environs pour une exposition. Quelques images que j'avais saisies banalement lors de mon long séjour algérien, placées dans un forum de vosgiens où l'on discutait de tout un peu, avaient suscité de l'intérêt.

L'attention se porta sur le Tombeau de la Chrétienne.

Autres notes

Revenons sur terre...

Voici ce que je rapportai à mes amis vosgiens de mon incursion en littérature...

Une rencontre inattendue en fréquentant l'internet, me consacra en fin de semaine dernière, au rang prestigieux d'illustrateur d'une exposition consacrée à Albert Camus qui écrivit de bien jolis souvenirs sur Tipasa et ses environs (i).

Fermez le ban !

Donc j'expédiai à l'organisateur quelques images saisies en 1959, comme cela en passant, sans évidemment penser à leur usage futur car sur le moment j'avais tout de même autre chose à faire. Voilà, retour



57 : d°, retour de mission, avril 1960

de mission, virage à droite, au "radada", et petit coup d'œil en vitesse, manière de pratiquer un peu de tourisme. Il me semble vous avoir communiqué une telle image dans le passé. Bah ! Je recommence en vous souhaitant le bonjour.

*Amis vosgiens,
18 juin 2013 Lettre
pour l'amateur
d'images*

À la suite de notre mariage, ma jeune épouse m'accompagna en Algérie. Institutrice, elle obtint une mutation à Alger. J'avais mon grand-père, ami d'un préfet en poste à Alger, alors sa nomination en fut grandement facilitée et j'acquis ainsi une réputation de « pistonné » jusqu'aux niveaux étoilés de ma hiérarchie militaire. Hormis cette affectation, nous n'usâmes jamais de cette relation. Je vous en parle néanmoins car sa première suppléance fut dans une école toute proche du parc Galand, une classe en maternelle ; je l'accompagnais parfois, je me souviens des allées de ce joli jardin.

Nous allions souvent à Tipasa le dimanche, lorsque je n'étais pas ailleurs ; les militaires étaient les bienvenus dans un club, possédant une plage privée à proximité de cette petite et ancienne bourgade : le Club des Pins, je pense qu'il se nommait ainsi. J'espère ne pas mélanger car cela commence à dater. Par contre, un peu plus loin, j'ai retenu avec précision un passage au « radada », avec mon capitaine, autour du Tombeau de la Chrétienne alors que nous rentrions d'Oran ; ma mémoire, ce ne sont point mes neurones mais mon carnet de vol...

Amitiés

Récupération de courriel

Notes récupérées

Mission terminée, on rentre. Tiens, on n'est pas loin du « Tombeau »...

Un coup d'œil à la jauge : on est bon ; alors on s'offre un peu de tourisme. Juste un passage ! Et un cliché à la sauvette avec un appareil très ordinaire, sur le côté, à toute allure.

La médiocrité de l'image est donc compréhensible mais je n'en ai pas d'autre de si près ! Le « Tombeau de la Chrétienne » est un vieux et célèbre monument d'Algérie. J'ai totalement oublié le nom de la commune qui le possède,

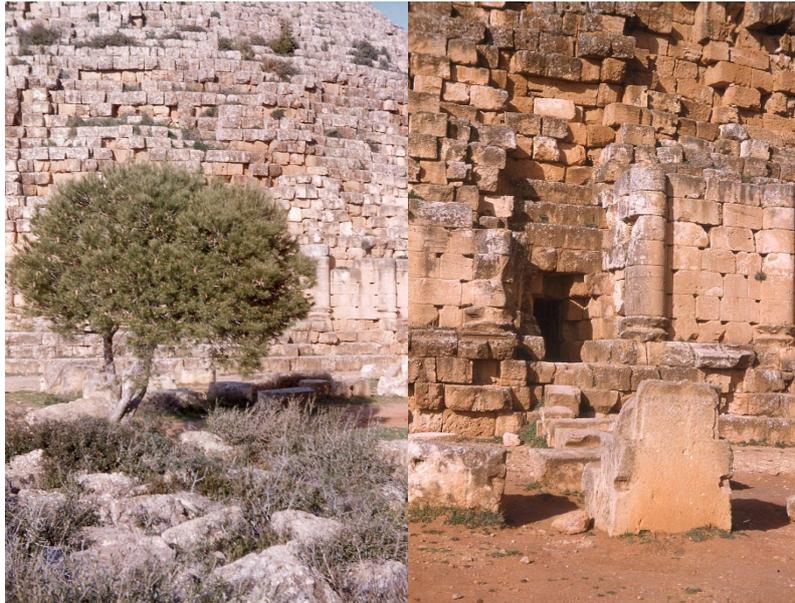


58 : Avril 1953.

mais n'importe quelle encyclopédie pourra satisfaire votre éventuelle curiosité sur ce point de détail. Par contre, je peux affirmer que c'est un agréable but de promenade dominicale depuis Alger : une soixantaine de kilomètres, tout près du magnifique site de Tipasa, proche de la mer.

Je n'ai reçu, au sujet de l'histoire de ce monument, que des explications confuses et contradictoires que je n'ai jamais approfondies ; ce n'est pas sérieux, mais c'est ainsi. Une seule information me paraît certaine : il date du tout début de notre ère ce qui rend suspecte son appellation car il n'existait aucune chrétienne dans le Maghreb à cette époque...

En 1960, moyennant une modeste rétribution, un gardien conduisait les visiteurs à l'intérieur : un couloir, bas de plafond débouchait dans une petite salle nue, rien de plus, sauf la fraîcheur des lieux bien agréable lorsque le soleil brûlait à l'extérieur. Je viens de numériser cette image et une autre mais prise de bien plus loin et le monument y ressemble à une lointaine taupinière.



59 : Tombeau de la Chrétienne.

Correspondance

Un courriel m'invita récemment à consulter ne étude d'événements dans un lointain passé de l'Algérie (Laporte, vi) ; alléché, j'opinaï et demandai la transmission du document libre d'accès. Une requête me pria néanmoins de motiver ma demande.

Q :

SS Savovsky Serge left a reason for downloading Numides et Puniqes en Algérie

R :

Survols militaires rapides de sites archéologiques algériens (1958-1960) suscitant ma curiosité toujours insatisfaite...

Ensuite :

JL Jean-Pierre LAPORTE 2 days

Avez-vous pris des photo aériennes ?

Compte tenu de leur ancienneté, elles seraient précieuses

Bien cordialement.

Jean-Pierre LAPORTE

18 février 2024

R

Bonjour.

Je vais vous décevoir.

Durant mon service militaire en Algérie je découvris souvent lors de missions aériennes, des sites archéologiques admirables suscitant ma curiosité d'amateur, insatisfaite en raison de la brièveté de la découverte, curiosité restée cependant celle d'un amateur soixante années après. J'ai accumulé des heures de vol en Algérie

mais hélas, seulement trois images... Je m'envolai seulement deux fois avec ma caméra 24x36 ; je rapportai ainsi une vue de Djemila le 4 novembre 1959, deux du Tombeau de la Chrétienne près de Tipasa le 22 janvier 1960.

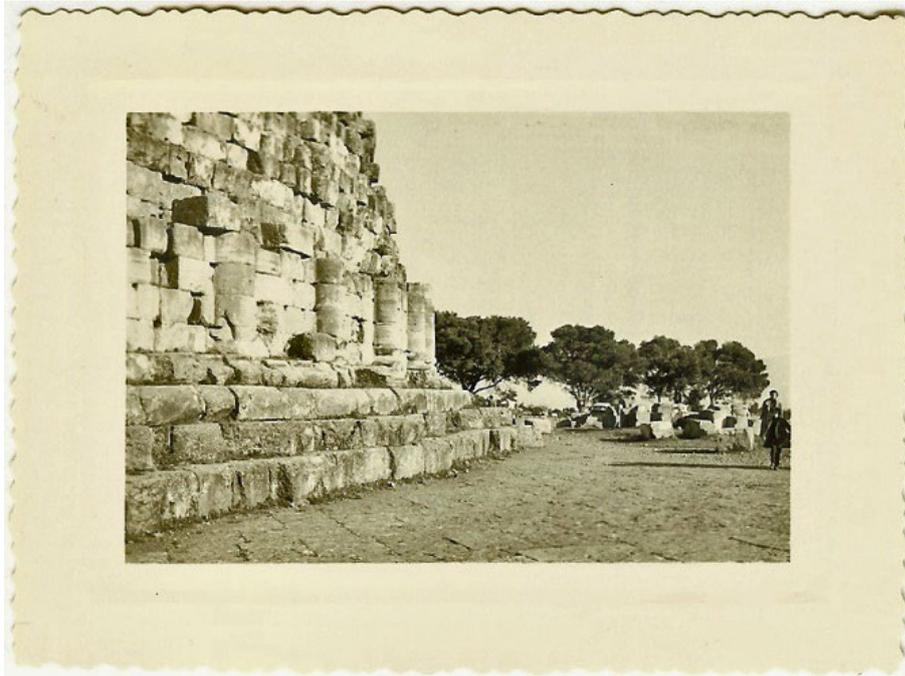
L'obturation de 1/300ede seconde de ma caméra « bas de gamme » pour des prises de vues latérales à plus de deux

cents kilomètres par heure, à quelques mètres du sol ne produisit évidemment que de pauvres diapositives, résultat médiocre aggravé par la médiocrité de la numérisation des diapositives effectuée il y a vingt ans avec l'un des premiers scanners aisément disponibles, sont de précieux souvenirs que je conserve.

Nonobstant ce sont de bons souvenirs ; dans tous les cas je considère l'information, par conséquent



60 : Tombeau de la Chrétienne.



61 : Tombeau de la Chrétienne.

les images, comme une richesse devant être préservée, éventuellement améliorée. Je vous en communique copie.

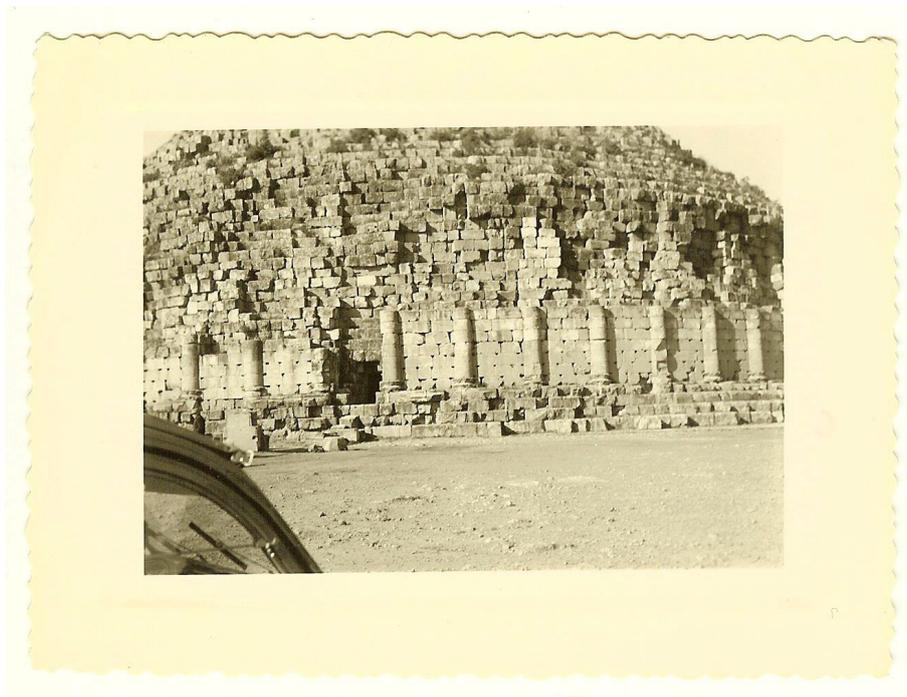
J'accumulai également les heures de marche. Elles procurent des mêmes découvertes, évidemment au sol mais tout aussi plaisantes ; je cite entre autres : Timpasa, le Djebel Oum Settas. Etc.

*À votre disposition éventuellement.
Cordialement.*

Récupération.

À l'époque, je possédais un « 24x36 » assez rudimentaire, acquis à Marseille, en mai 1958, juste avant d'embarquer pour une « campagne en mer » de dix jours ; l'Armée me destinait au Maroc, où on me pria sans me permettre de débarquer de retourner à mon point de départ avec ma section. Compte tenu du niveau de ma solde d'« aspi » et, bien que logé et nourri, ma bourse d'alors était bien plate, ce qui explique la modicité de mon appareil photographique. Je l'avais toujours dans une de mes poches et je m'en saisisais rapidement dès que quelque chose aiguillait ma curiosité. Aujourd'hui, récupérant ces souvenirs ayant subi en outre quelques outrages des années écoulées, j'ai parfois bien du mal à récupérer des images présentables. Mais ce furent mes « grandes vacances » de l'autre côté de l'Oued Méditerranée et j'y tiens ! J'en suis revenu, des copains n'ont pas eu cette chance...

...



62: Tombeau de la Chrétienne, vu du sol.>>

TLEMCCEN

Je consigne des souvenirs vieux de trente-cinq ans. Je certifie l'exactitude des petits faits dont je témoigne. Ils sont certainement sans importance pour l'histoire de ce malheureux pays. Mais ces petits rien constituaient le quotidien de l'officier de réserve dans l'armée de l'air, acceptant de s'extraire du confort sécurisant de l'État Major Algérois. Par contre je ne suis plus bien sûr de leurs concordances dans le temps. J'ai effectué de nombreuses missions et certaines sont oubliées dans mon carnet de vol. Il est donc possible que les histoires que je rapporte soient mal situées dans le temps.

Dumortier m'accompagnait à Tlemcen. Nous avions à rapporter sur une affaire fort importante : L'armée de L'air possédait en Algérie deux blanchisseries de grande taille pour nettoyer tous le linge de corps et de cantonnement de ses hommes. Pourquoi donc étaient-elles privées de linges sales à laver ? N'importe quel naïf l'aura deviné : quelques entrepreneurs fort habiles réussirent à conclure des marchés lucratifs avec le Commissariat de L'armée de L'air sans s'occuper de leur utilité. Précisons : ils s'en souciaient afin de mieux masquer leur inutilité. Je suppose que quelques commissaires, plus gradés que notre Zammit local furent récompensés. Une blanchisserie industrielle existait donc à Alger l'autre à Oran, ou à Tlemcen. Dans ce cas il suffira de permuter les noms de ces dernières villes dans ce que je conte pour rétablir la vérité.

Alger ? Nous avons déjà la réponse. La concussion était flagrante. En outre, l'alimentation de la blanchisserie nécessitait de ramasser le linge d'hommes de troupe disséminés sur un territoire grand comme plusieurs départements métropolitains. Cela posait des problèmes tout de même difficiles à un corps de métier qui possédait plus d'avions que de moyens terrestres de transport. En outre, certains transports nécessitaient la traversée de zones dissidentes. Dumortier me dit alors : Tolstoï (c'était mon surnom), on connaît la réponse, personne ne l'acceptera car c'est dénoncer la malhonnêteté ou la connerie. Nos patrons ne sont pas pressés de recevoir notre rapport dont le contenu est évident. Allons nous promener, personne ne nous le reprochera. Va donc pour Oran, où se trouvait la seconde lingerie, et pour Zénata, client principal.

L'aller fut sans histoire et touristique. Nous arrivâmes à Zénata sans encombre et nous commençâmes notre enquête, indispensable à la survie de tous. Le Colonel qui commandait la base se moquait de cette histoire farfelue dont il n'était pas dupe. Comprenant que nous n'étions pas de brillants mais dangereux technocrates, mais deux lurons profitant de la situation, il se fit notre complice et nous laissa faire. L'adjutant, responsable des effets de troupes, n'était pas au courant de ces idioties. Il nous reçut avec quelques craintes. Il fut vite rassuré par nos propos et se libéra :

« Cette blanchisserie, je n'en ai rien à foutre. Je ne peux pas immobiliser un avion pour envoyer à Oran des caleçons sales et c'est dangereux de

le faire par la route. On ne va tout de même pas risquer la vie de soldats pour envoyer du linge sale à Oran ! Alors chacun se débrouille avec sa saleté ».

Comme Dumortier et moi lavions nous-mêmes nos slips, nous en convînmes et la conversation se termina par des considérations générales malsonnantes sur les hauts gradés et les riches Pieds Noirs qui se remplissaient les poches avec des constructions inutiles.

En route pour Oran. Un Adjudant partant en permission en France nous demanda de profiter de l'avion. Mais comment donc, mon cher, vous êtes le bienvenu à bord. Le pauvre ignorait notre réputation confinée à l'État Major à Alger ! Dumortier me laissa les manettes comme d'habitude. J'étais donc copilote et, comme je lui tournais le dos et que j'étais tout à fait à l'aise, notre passager continua d'ignorer que je n'étais pas officiellement un pilote. Admettons que le parcours de Zénata à Oran est d'une facilité évidente. Oran était calme à cette époque et le trafic aérien de la base presque nul. Je fus autorisé à faire une approche directe. Le B-A BA ! Dumortier se tourna alors vers l'Adjudant et lui dit en me désignant du doigt, avec son grand sourire de Polytechnicien dans les nuages : c'est la première fois qu'il pilote. Je me tournais à mon tour vers l'Adjudant avec un sourire aussi niais pour confirmer l'assertion de mon chef et le malheureux vit que je n'avais pas l'insigne de pilote. Un Martien n'aurait pas été aussi vert ! Je suis toujours vivant en dépit de mes rebonds, Dumortier également, l'Adjudant aussi.

J'avais conservé le souvenir d'une nuit passée à Oran. Le carnet de vol me contredit. Cela est sans importance. En fin d'après-midi nous repartîmes vers Boufarik. Entre Oran et la Mitidja, l'Atlas est splendide, surtout lorsqu'on le survole dans un petit avion avec la liberté d'aller un peu n'importe où pour admirer par exemple un piton rocheux sous toutes ses faces. Ce que nous fîmes consciencieusement. Le temps passait malheureusement et la nuit s'approchait. Il fallait rentrer. C'est à ce moment qu'un jet d'huile nous arriva en plein dans le pare brise. Là, c'était sérieux, une avarie dans le radiateur d'huile au-dessus d'une montagne, il fallait vite aviser. Comme il faisait chaud, le cockpit était entrouvert du côté de Dumortier. Mon chef déplaça une carte pour nous repérer et immédiatement la feuille fut aspirée et éjectée. Qu'à cela ne tienne, prenons une autre carte ! Nous étions stupides, Dumortier surtout, qui déplaça la seconde carte sans fermer la vitre. Le résultat fut le même ! Dumortier était un plaisantin mais un être calme dans les circonstances difficiles. Il me donna l'une de ses leçons de bon sens : Tolstoï, cap au nord en vitesse et grimpe à deux mille mètres. Dès que nous serons sur la côte nous serons sauvés. C'était la sagesse même après nos folies précédentes. Nous rentrâmes effectivement sans encombre à Boufarik, après un merveilleux survol nocturne de la côte et d'Alger parfaitement visibles, tellement le temps était clair. Il fallut néanmoins nous éclairer la piste.

Le trajet entre Boufarik et Alger fut moins instructif. La nuit était devenue sombre, nous étions seuls

sur une route bien connue au point de connaître tous les virages où des attentats avaient été commis. Ma Simca était neuve et roulait bien. La seconde leçon de Dumortier était bien moins efficace : roule plus vite. Quand les phares éclairent cinq cents mètres de route rectiligne avec au bout un virage, la conscience d'être une cible

de premier choix, c'est à dire immanquable, taraude l'esprit. La vitesse n'y fait rien. En outre, nous n'étions point armés. Nous devions être plus verts que notre Adjudant passager.

sd.

SOUVENIRS D'ALGERIE, ARCHEOLOGIE

Tamanrasset

1959, KSAR MAHIDJIBA

Je possède quelques images de monuments historiques en Afrique, toujours en petit nombre, les possibilités du « numérique » étant inconnues à l'époque. Je vous les communique au fur et à mesure de leurs extractions de mes archives.

Ce ne fut pas ma première destination dans ce continent mais ce fut le pays qui m'accueillit le plus longuement. Je vous présenterai peu d'images classiques de ces anciens départements français car mes promenades avaient d'autres buts que le tourisme, à quelques exceptions près.

Débutons avec un site ignoré de la plupart des voyageurs : Oum Settas. L'endroit est complètement isolé dans un cirque montagneux du Constantinois. On y trouvait une ferme, à l'époque désertée par ses propriétaires pour des raisons évidentes, deux ou trois mechtas autour d'un point d'eau minable et insalubre, une mini-base de l'Armée de l'Air qui me fut confiée quelques semaines, le hasard ayant fait que je m'y trouvais inopinément le plus ancien dans le grade le plus élevé, bien que limité à une seule ficelle. L'armée de l'Air nous avait expédiés dans ce coin perdu, mes camarades et moi, pour apprendre à piloter des planeurs, le cirque montagneux se prêtant bien au vol de pente. Mission accomplie à ce propos.

Or, des vestiges archéologiques peu connus parsèment cet endroit. Certains jours le vent, descendant des crêtes, interdisait les vols. Alors nous allions explorer la vallée ; c'est ainsi que nous visitâmes des ruines visibles de loin, de toute la vallée et surtout des planeurs en vol, et qui nous intriguaient. Cette première image près des ruines, montre une grande partie du cirque dans lequel nous vivions et volions. Or, nous étions entraînés au pilotage sous la direction d'un instructeur civil, le centre, avant les hostilités, ayant été essentiellement civil. Cet instructeur, C..., contrairement à ses

élèves venus d'ailleurs, connaissait bien la région ; il m'indiqua que les ruines observées constituaient les restes d'une forteresse établie par les Romains lorsqu'ils occupaient cette région. C'est tout ce que j'en sais mais je pense qu'en cherchant soigneusement, on devrait trouver d'autres informations plus précises sur l'histoire de ces vestiges. De toute évidence, les légionnaires romains qui cantonnaient là, ou d'autres, bénéficiaient d'une vue imprenable sur la vallée.

Alors, puisque nous sommes à leur place, profitons-en : voyez, à l'arrière-plan, un chemin court au pied de la pente ; on le distingue par une légère trace grisâtre ; il s'arrête brusquement à droite de l'image ; à cet endroit des puisatiers forèrent pour capter de l'eau. J'y suis allé, conduit par un autre civil, également familier des lieux. Le vol à voile ayant une certaine vogue dans le Constantinois, il fut nécessaire d'améliorer les ressources en eau du centre. Que voulez-vous, les civils n'ont pas le goût des militaires pour l'inconfort et surtout leur abnégation pour effectuer quotidiennement une corvée, avec une citerne, en armes, afin de pomper de l'eau dans un trou plein de rats crevés, à l'autre bout de la vallée, eau, tout juste bonne pour la toilette, et encore, je n'en suis pas certain. On interrogea donc des ingénieurs hydrologues, lesquels indiquèrent où creuser pour trouver de l'eau, la pomper et l'expédier vers le centre. On en trouva non seulement, à l'endroit indiqué, mais on découvrit également un ouvrage souterrain, en maçonnerie bien appareillée, pour capter le précieux liquide, construit là il y a plusieurs siècles avec des traces de départs de canalisations de distribution. Encore les Romains ? Pourquoi pas, ils en étaient bien capables. Malheureusement les hostilités contrarièrent le chantier, les civils vélivolistes se firent rares.

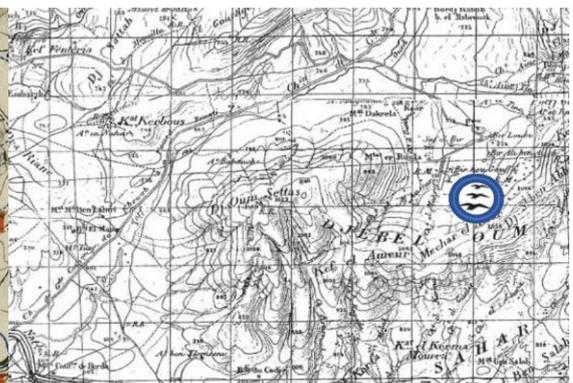
Les militaires cependant s'obstinèrent... Mais eux, dont j'étais, se contentaient d'eau en boîte ou en fût pour étancher leur soif.

À suivre, dans quelques jours.

19 février 2024



64 : Carte archéologique. (pj. JPL)



64 : (pj. SS)

Situation

Bonjour M. Savoysky

Ci joint la carte archéologique de la région de Constantine, les numéros en rouge sont ceux de l'Atlas archéologique. Votre site doit se trouver à droite, entre les numéros 170 et 183 (59). Lequel est-ce ?

Bien amicalement. Merci d'avance.

20 février 2024

Point de départ

Bonjour.

Vous répondre nécessite une plongée dans mes souvenirs vieux de soixante ans... Ils sont là, dans ma tête, imprécis et confus et dans un beau désordre. J'ai recherché un site de l'internet me permettant d'obvier cette difficulté en me donnant un point de départ :

Aérodromes et bases 1945-1962 (14) - ENPA Cap Matifou

Ce lien ouvre une sauvegarde d'une présentation en « PowerPoint » de bases dans le Constantinois. Une vue (pj) situe sans ambiguïté la base d'Oum Settas avec un dessin de piste ; je peux vous affirmer que cette piste n'était qu'une longue bande de terrain sommairement aménagé selon le vocabulaire de naguère, précision



pour rappeler la prudence dans l'interprétation de vieux documents (62). Cela étant je place volontiers cette piste entre les repères 178 et 179 du plan que vous m'avez communiqué. C'est mon point de départ. En route...

...

Bonsoir

Merci de votre réponse, qui situe bien la zone. Je vais tenter de localiser le site sur Google Earth. J'ai déjeuné à midi avec un ami de Constantine. Affaire à suivre. Je vous tiendrai au courant.

Bien amicalement

J P Laporte

25 février 2024

Bonsoir Monsieur Savoysky

Le site dont vous m'avez envoyé les photos est maintenant identifié.

Il s'agit de Ksar Mahidjiba, Gsell, Atlas, f. 17, n° 172, qui m'intéresse beaucoup, et sur lequel je vais désormais recueillir des indices.

J'ai regardé sur Google Earth, il semble très



65 : Ksar Mahidjiba.

important et intact. Voici les coordonnées exactes du temple (ou mausolée?) qui vous permettront de le retrouver directement (si vous avez téléchargé Google Earth :

36°16'59.77''N 6°49'55.59'' E

Merci encore de votre contribution importante à l'histoire de la région.

Si vous avez d'autres photos de sites, de vestiges divers (ruines, inscriptions, stèles, etc....), je suis preneur.

Merci d'avance

Bien cordialement

Jean-Pierre Laporte

Même date

Ksar Mahidjiba

Bonjour.

Je continue de chasser dans mes cartons et dans ma tête, le tout bien désordonné, mes souvenirs d'Algérie ayant éventuellement un intérêt historique.



67 : Base aérienne, site archéologique en gestation.



66 : Oum Settas. Dolmen.

Jeune sous-lieutenant dans le corps des officiers mécaniciens de réserve de notre Armée de l'Air, mon ancienneté dans le grade me propulsa dès mon arrivée à Oum Settas dans la fonction de chef de détachement. J'aime affirmer que j'étais ainsi devenu pour un mois le plus jeune commandant de base aérienne. Petite plaisanterie dite et rangée, la fonction me donna néanmoins une position privilégiée auprès du chef pilote, un civil constantinois : Jean Baptiste Cometti (1911-1991), et des quelques rares civils fréquentant ce qui était toujours un aéro-club.

Né à Constantine, J.-B. Cometti aimait profondément l'Algérie, particulièrement le Constantinois qu'il survolait en tous sens. Or nous avions de longues conversations lors des repas que nous présidions ensemble, usages obligent... Il était intarissable sur « son Constantinois » et le passé d'Oum Settas fut souvent évoqué. Je rapporte ici en résumant quelques anecdotes issues, je le précise, de dialogues de convives, amateurs d'histoire antique et non pas d'historiens chevronnés.

M'étonnant dès le début de nos entretiens de la densité de l'habitat dans ce djebel d'apparence aussi inhospitalière, J.-B. me rétorqua que son occupation humaine prouvait le contraire depuis une époque reculée, dolmens et tumuli attestant ce fait ; j'en reparlerai mais je joins immédiatement la seule image de dolmen ramenée de ce séjour.,

Le lendemain de notre arrivée l'entraînement débuta. Je pris une image du point de lancement des planeurs, endroit fort fréquenté, tous les vols commençant là. L'image offre aujourd'hui un intérêt inattendu ; on y distingue facilement la base aérienne et dans le lointain sur la crête des vestiges, vestiges inévitablement visibles pour les pilotes s'affairant là quotidiennement, assistant les planeurs lancés par le treuil. Non moins inévitablement je questionnai J.-B. à ce sujet.

L'origine romaine de ruines est souvent citée sans plus de détails en dépit de la diversité des occupations passées ; ce fut le cas et J.-B. précisa qu'il s'agissait d'un poste romain assurant la sécurité à cet endroit d'un itinéraire entre contrées formant aujourd'hui la Tunisie et l'Algérie. L'ayant questionné au sujet de pierres taillées longilignes, élancées, possédant une rainure sur le côté, il m'affirma que c'étaient des éléments de pressoirs à huile ; le site aurait été couvert à cette

époque d'oliveraies disparues avec la colonisation arabe.

À suivre.

Bien amicalement.

Même date

Fouilles

Bonjour.

Fin septembre, le siroco souffle ; Un souvenir me revient...

Nos compagnons de vols, les vautours spiralent ailleurs et nous, pauvres terriens restons cloués au sol. J'organise une sortie ; le commandement prévenu, je conduis une petite patrouille vers les ruines que je

m'obstine encore d'attribuer par facilité à la soldatesque romaine.

Arrivé au sommet du site, je le trouvai « propre », peu garni de la broussaille encombrant son environnement proche. Le soir, J.-L. C. m'expliqua que des officiers Anglais avaient fouillé le site, assistés par des prisonniers Allemands.

Ma connaissance des événements en Afrique du Nord durant la seconde guerre mondiale est bien confuse. Néanmoins, je pense que ce témoignage mérite attention ; si véritablement de telles fouilles existèrent, il en reste peut-être des traces, heureuses ou non.

Amicalement

25 février 2024

SOUVENIRS D'ALGERIE, VOL A VOILE

En juillet, se déroule le premier stage civil accompagné de militaires. Ces derniers sont au nombre de quatre : sergent Georges Denoual, caporal Marcel Anere, soldats Bernard Salou et Jacques Bellevrat. Il y a neuf civils : Gislain Balden, François Mercadal, Hugues Proust, Christian Gohin, René Pericat, Pierre Ribrerolles, Jean Jacquin, Roger Podda et Gérard Techens.

En août, il y a également quatre militaires pour huit stagiaires civils : adjudant Geoffroy, sergent-chef Escario, caporal Keush, soldat Pallot et : Bourderon, Grima, Merzel Kad, Gatt, Lessavre, Ponsada, Grégoire et Lunardelli.

Le stage de septembre voit une majorité de militaires (treize) pour deux civils : Debenque et Mangion, et : sous-lieutenants Savoysky, Meer et Lefebvre ; adjudant Corvi ; sergents Morin, Poirsone et Carcassonne ; caporal-chef Dossetto, caporaux Roynau et Bouvet ; soldats Abadie, Piron et Poignet.

Les travaux d'infrastructure se poursuivent. Le pavillon du gardien est terminé et Jean-Baptiste Cometti l'occupe provisoirement en attendant que les autres logements prévus soient réalisés. Le chemin d'accès, entre la route du Khroub, à El Aria, et le Centre, est une nouvelle fois refait et enfin goudronné. La corvée d'eau demeure maintenant un souvenir car le Centre est alimenté par un branchement sur la conduite qui dessert El Aria. Le gardien-cuisinier *Pas Cadencé* est assisté d'un aide-cuisinier. En effet, le Centre qui fonctionne sous forme de stages ininterrompus de Pâques à septembre, reçoit en plus, pendant les fêtes et les week-ends, les vélivoles de la région. Le nombre de bouches à nourrir est parfois très important et un cuisinier seul n'y suffit plus.

Le matériel volant demeure à peu près le même que précédemment mais les Avia 152a et les Caudron C 800 ont disparus. Les vols en double-commande sont tous effectués sur les deux Dacal 105 et Dacal 106 affectés en permanence au Centre. Les lâchers se font sur Nord 1300 dont le poste de pilotage est semblable à celui de la place élève des planeurs Dacal. Les deux monoplaces Fauvel AV 36 sont disponibles pour l'entraînement, des pilotes confirmés.

En un peu plus de six mois de vols, il a été réalisé 4 574 lancers pour 1 199 heures de vol. Un bilan effectué en fin d'année fait apparaître que, depuis sa création, Oum-Settas a enregistré 48 338 lancers pour 15 629 heures de vol. Ont été officiellement homologués : 300 brevets B, 35 distances de brevet D, 1 distance de brevet E, 207 brevets C, 68 altitudes de brevet D, 24 altitudes de brevet E et 121 durées de brevet D.

1960 : Après la *Semaine des barricades* à Alger, le problème, en voie de solution sur le plan militaire, se déplace sur le terrain politique, ce qui aggrave l'inquiétude des populations vivant en Algérie, bien loin des salons parisiens.

Cependant, le développement du vol à voile algérien, et sa modernisation, se poursuivent. En ce qui concerne le matériel volant, l'événement est constitué par la mise en service d'un planeur monoplace qui dépasse en performances le Nord 2000 que, depuis 1947, tout vélivole rêvait de piloter : c'est le Wassmer WA 21 *Javelot 2*, construit par l'Atelier d'Alger à partir d'éléments fournis par les Ets Wassmer à Issoire (Puy-de-Dôme). Le premier exemplaire, le n° 11 immatriculé F-CCEL, est livré à Oum-Settas le 1^{er} mars. Un deuxième suivra le 28 juillet, le n° 12 F-CCEM. Ils viennent enfin remplacer les Avia 40p dont le vieillissement commençait à créer quelques soucis après 15 ans de bons et loyaux services.

En matière d'infrastructure, la construction est commencée d'un bâtiment moderne à usage de dortoir composé de seize chambres à deux lits, équipées de sanitaires. Il est implanté un peu en arrière des installations, de façon à assurer un certain calme aux occupants. François Ferrucci, inspecteur des Mouvements de jeunesse et d'Education nationale, qui a pris l'initiative de créer l'association Air et Culture, obtient des subventions qui facilitent grandement l'équipement des chambres. Est aussi commencée l'édification d'un bâtiment technique pour abriter le groupe électrogène et l'atelier de mécanique. Le groupe électrogène, une belle pièce de mécanique, provient du stock de la Direction de l'aviation civile chargée, en particulier, de la mise en oeuvre des aides radioélectriques à la navigation aérienne au Sahara.

Des efforts sont également faits dans l'organisation. Air-Équipage, fortement aidé par le CLAP, publie une brochure sur les conditions de stage à Oum-Settas. Ce document d'information, très complet, est remis à chaque candidat stagiaire. Le stagiaire qui arrive au Centre reçoit, depuis cette année, deux livrets illustrés : *Consignes générales pour le vol sans moteur* qui explique les règles à respecter pour la pratique de vol à voile, et : *Consignes de vol particulières au Centre de Vol à Voile de Constantine-Djebel-Oum-Settas*. Ainsi, chaque pilote ou élève-pilote est parfaitement au courant des règles de vol en usage sur ce site particulier, ce qui doit améliorer la sécurité. Jusqu'à ce moment, ces directives n'étaient connues que par la tradition orale, procédé moyenâgeux qui facilitait trop les omissions et les déformations.

Oum-Settas ouvre ses portes le premier dimanche d'avril, quinze jours avant Pâques. Le stage de Pâques est particulièrement fourni avec 18 personnes dont beaucoup du CLAP. Ce sont : Arthaud, Dadci, Junck, Pace, Vaudour, Bosviel, Lavigne, Seraggi, Vincent, Carneau, Escoubas, Leber, Siramy, Caye, Girlinda, Napoléon, et Thouy. Ce stage est abondamment commenté par *La dépêche de Constantine* qui tient régulièrement ses lecteurs au courant des activités d'Oum-Settas ; elle signale, dans cette période, deux montées en vol d'onde à 3 800 m, interrompues en raison du froid.

Cyrille de Lapparent, instructeur adjoint, assiste Jean-Baptiste Cometti pour la double-commande. Il restera au Centre pendant tout l'été et réussira une performance extraordinaire : sans oxygène et en VSV dans un cumulo-nimbus, il monte à 9 400 m, soit 8 600 m au-dessus d'Oum-Settas, et doit arrêter son ascension, son planeur chargé de glace (- 40°) et ses ongles bleuissant sous l'effet de l'anorexie. Ce record est homologué par la Fédération française de vol à voile.

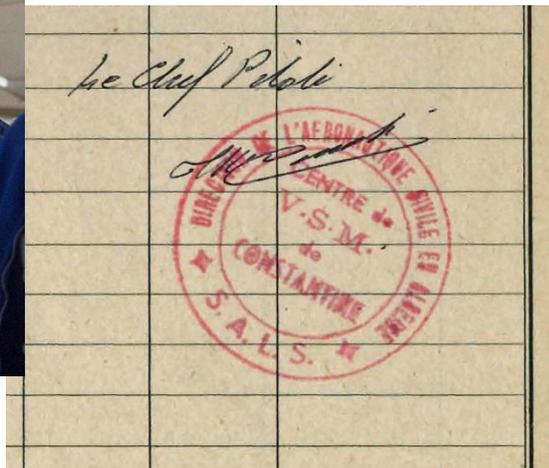
Les stages de l'Armée de l'Air se déroulent en mai et en juin, puis ce sont les stages civils en juillet, août et septembre. Le stage de juillet-août comporte quatorze participants avec encore un nombre important de membres du CLAP : Binger, Lesavre, Schaufel, Berger, Bourderon, Llopiz, Serpaggi, Jacques Godeau, Lunardelli, Turc, Yvan Godeau, Missud, Verger, Leber et Oudjaoudi, dit *Jonas*.

Vincent a été embauché comme aide-cuisinier. Claude Dubourg quitte le Centre et un détachement du 3-67 RA, commandé par le brigadier Roger André, assure la sécurité.

Environ 140 vols en double-commande sont effectués à Oued-Hamimin en novembre et décembre. Au total, pour l'année 1960, il aura été effectué 1 200 heures de vol pour environ 4 000 lancers.



69 : Souvenir de J.-B. Cometi.



DEBUT

Après lecture du document en exergue (63), je proposai dans l'emplacement réservé aux messages du site, de partager mes souvenirs d'Oum-Settas...

...

Bonjour,

Merci pour votre proposition.

Je suis très intéressé par vos photos du Djebel-Oum-Settas et elles seront les bienvenues dans la documentation sur ce centre de vol à voile.

Vous êtes présent dans le livre d'Or du Djebel-Oum-Settas et dans mon livre sur le vol à voile en Algérie (ci-joints).

Auriez-vous d'autres photos ou documents concernant votre séjour en Algérie ?

Bien cordialement.

Pierre Jarrige

Impasse André Marty

Saint-Ferréol

31250 Revel

06 87 82 27 68

05 61 83 40 47

...

Bonjour.

Je vous remercie de vos envois (63, v). Je vous communique un « pdf » réunissant mes photographies lors du stage de septembre 1959. Ma caméra était un « Royer » bas de gamme, le photographe : un amateur... Ce que je vous remets est issu d'une numérisation effectuée il y a vingt ans sans trop de soin. Je possède toujours les diapositives originales à toutes fins utiles.

Je souhaite que ces images puissent vous être utiles.

J'ai d'autres images de mes « grandes vacances » aux frais du gouvernement en Algérie, de Marseille, base de transit obligée en mai 1958 jusqu'à Tamnasset.

Bien amicalement.

25 février 2024

...

Bonjour,

Merci pour votre envoi.

Ces photos sont remarquables.

J'obtiendrais une meilleure définition en les faisant scanner par un professionnel. Pourriez-vous m'envoyer les diapositives en courrier suivi ou en recommandé. Je vous les retournerai rapidement avec les scans. Les photos des « grandes vacances » m'intéressent également.

Bien amicalement.

Pierre Jarrige.

Même date

Bonsoir

Vous devrez patienter !

Je suis un "TPV" nonagénaire. Je suis actuellement à Vincennes, chez une amie, attendant vendredi ma fille et sa famille, vivant en Utah, pour retourner enfin dans ma maison familiale, dans les Vosges. Ma maison a un grand grenier où se trouvent mes diapositives. Dans quel état ? Je n'ose pas trop y penser.

Je vous contacterai dès que sur place.

Amicalement.

Même date

...

Bonjour,

Il n'y a pas d'urgence !

Les diapositives qui sont à l'ombre ne posent pas de problème de vieillissement (c'est pas comme nous).

Amicalement.

Pierre Jarrige

26 février 2024

OUM SETTAS

Bonjour.

Je prépare mon retour dans les Vosges. En fait, je n'ai plus qu'à attendre vendredi matin un appel de mes enfants m'informant de leur arrivée à Roissy. Je m'occupe en apportant un peu d'ordre dans mes archives numérisées. J'ai entrepris un archivage numérique de mes notes et images depuis 1980 approximativement. Les débuts furent sommaires et malhabiles...

Je retrouve ainsi des notes et images, documentation dite « grise » en usant du vocabulaire des archivistes. À tout hasard je vous en propose deux exemples que je détaillerai dès mon retour dans mes pénates.

Le texte fut enregistré en 1995, d'après des notes griffonnées. Les images furent numérisées plus tardivement ; elles concernent un meeting auquel j'assistai à Maison Blanche, le dimanche suivant mon retour d'Oum Settass.

Amicalement.

28 février 2024

p.j.

J'obtins ce stage tout à fait par hasard ; j'étais là lorsque Dumortier reçu la copie du télégramme et demanda à la cantonade : qui veut faire du vol à voile ? Je fis la demande, j'obtins le stage.

Oum Settass est une large vallée, en forme d'éventail, ceinturée de collines ou de falaises sur presque tous ses côtés. L'extrémité ouverte marque le point de départ d'une vieille route rejoignant la petite ville du Kroubs, à environ une vingtaine de kilomètres. Vers l'intérieur quelques mauvais chemins rejoignent le Centre de vol à voile, quelques mechtas, une grosse propriété incendiée et abandonnée, enfin dominant le tout, les ruines d'un fort romain gardant l'accès vers un col en direction de la Tunisie.



71 : *Chambre.*

Le Centre est enfermé dans une enceinte approximativement carrée de barbelés d'une centaine de mètres de côté. Le bâtiment principal est le hangar avec, latéralement sous le prolongement du toit, ce qui va servir de dortoir à la vingtaine d'hommes réunis pour un mois. Devant une petite place pour dégager les planeurs et sur le côté le chenil. Le bâtiment administratif occupe

un côté adjacent de la place ; c'est une maisonnette construite en dur abritant le cantonnement des six artilleurs chargés de la défense permanente de la place, un bureau, quelques chambres notamment pour les instructeurs, un réfectoire et la cuisine ; les portes et les volets sont blindés, mais le toit est tout à fait normal et ne résisterait certainement pas à un tir de mortier. Un mur en maçonnerie légère, percé de quelques meurtrières, protège les fenêtres et la porte de l'appentis. Suffisant contre des armes légères, à la condition qu'il n'y ait aucun tir provoquant des ricochets nous frappant par le dessus ou par l'arrière, ce mur sauterait obligatoirement s'il subissait un tir de bazooka. Un mirador, une citerne surélevée, les latrines, enfin quelques points d'eau sanitaire complètent le décor.

A peine arrivé, je fais connaissance avec Cometti, le chef instructeur ; il est civil. Il m'informe que je suis le plus ancien dans le grade le plus élevé ; je deviens donc commandant de la base. Les consignes de sécurité sont claires mais néanmoins parfois curieuses. La base est en pleine zone dissidente : l'enclos et la piste, les chemins et le village sont donc les seuls en-

droits où nous pouvons circuler librement. Partout ailleurs les avions doivent tirer, sans sommation évidemment ; nous devons signaler tout déplacement, dans cette zone interdite, par radio à la base d'Oued Hamimine qui assure les reconnaissances dans le secteur. J'ignore comment les villageois travaillent dans leurs maigres champs ; il existe sans doute quelques accommodements. Les artilleurs sont tenus d'établir un con-



tact radio toutes les deux heures ; en cas de silence, des tirs d'encadrement seraient alors déclenchés. La nuit nos artilleurs locaux montent la garde dans le

70 : *Oum Settas, Base aérienne.*

mirador jusqu'à quatre heures ; ils cessent ensuite cette surveillance ; il reste donc deux heures jusqu'à notre lever, durant lesquelles toute attaque bénéficierait d'une surprise garantie. Personne ne s'en soucie parmi les permanents civils et les habitués qui viennent de Constantine, notamment en fin de semaine. J'appris, bien plus tard, la raison de cette quiétude : je la raconterai plus tard, car elle est surprenante. Les corvées d'eau sont de petites expéditions. Le puits est dans le village, mais quatre hommes sont nécessaires. L'un surveille le remplissage de la citerne remorquée pendant que le deuxième maintient la crépine bien immergée sous le niveau ; là flottent en effet tous les cadavres de bestioles tombées dans ce puisard sans margelle ; l'eau est donc impropre à la consommation et réservée aux usages sanitaires. La boisson nous est fournie en boîte. Par contre, les villageois consomment de cette eau et n'en semblent pas affectés dans leur santé ! Enfin les deux derniers hommes surveillent les environs, leur arme prête à tirer. Lorsqu'il fait très chaud, le pompage est suivi d'une douche que chacun prend à son tour, toujours sous la protection de deux camarades armés.

Prenant mes fonctions, mon premier souci est l'hygiène du cantonnement. La vermine



72 : Corvée d'eau.

grouille dans l'appentis, surchauffé par trois jours d'ensoleillement et d'absence d'occupation donc d'aération. Je me rends immédiatement à Oued Hamimine où le médecin chef, habitué de cette situation, me fait délivrer deux grands bidons d'insecticide, et m'indique comment procéder. De retour, aidé par trois hommes, je



73 : Petit ravitaillement.

pulvérise rapidement mais soigneusement, les deux bidons dans l'appentis en soignant particulièrement les fentes et les recoins des poutrelles. L'air devient vite irrespirable et nous abandonnons les lieux scrupuleusement clos. Deux heures plus tard, armés de balais et de couteaux, nous procédons à un nettoyage de détail.

Nous remplissons ainsi rapidement deux seaux de vermines diverses. La collection aurait fait la joie d'un entomologiste ! Il est certain que nos prédécesseurs furent aussi scrupuleux que nous sur ce sujet ; la quantité et la qualité de bestioles recueillies m'effarent.



Je veille donc, dès le premier soir, à la qualité des moustiquaires : les moustiques existent mais sont moins inquiétants que d'autres bestioles : les blattes, scorpions, tarentules, etc. abondent également et peuvent infliger des morsures ou piqûres ennuyeuses. Chaque matin,



74 : Voisins.

tous les résidents sont tenus de secouer chaussettes et chaussures avant de les enfiler ; nous surveillons également l'intérieur des vêtements, particulièrement les manches, les poches, les jambes.

L'entraînement commence tôt le matin, à la condition que le vent souffle vers la montagne et remonte vers la crête. Le treuil est placé en bas de la piste avec environ quatre cents mètres de filin d'acier. La jeep, ou

plutôt ce qu'il en reste, tracte les planeurs jusqu'à son point de départ. Deux stagiaires maintiennent les ailes horizontales après avoir placé la boucle dans le crochet saillant sous le nez de l'appareil. Le câble se tend, le planeur roule et atteint rapidement une vitesse suffisante pour que les ailes le supportent. Il faut alors cabrer l'appareil qui s'élève comme un cerf-volant. Le pilote ne voit rien devant lui ; lorsque le planeur est suffisamment proche de la verticale du treuil, le câble de traction glisse naturellement du crochet qu'il faut escamoter deux fois par sécurité pour être sûr du désengagement de l'appareil. En principe, la conception du système élimine tout risque de blocage, mais la vétusté des équipements fait toujours craindre la mésaventure, surtout chez les imaginatifs, ce qui est mon cas. Dans cette circonstance, la consigne ordonne au treuil leur de cisailier le câble et au pilote de sauter immédiatement sans chercher à atterrir, manœuvre quasiment impossible avec le filin pendant du nez. Quatre cents mètres sont suffisants pour réussir un saut avec un parachute à ouverture commandée.

Immédiatement après le largage, le pilote doit piquer pour augmenter rapidement sa vitesse, puis reprendre une assiette normale de vol. Certains font un tour de piste et atterrissent immédiatement, d'autres plus expérimentés ou accompagnés d'un moniteur recherchent des ascendances près des falaises. Il est facile de les repérer car des vautours peuplent la région ; ils pratiquent en compagnie le même exercice que les stagiaires. Du sol, le spectacle des oiseaux et des planeurs s'élevant de concert en spirale est étourdissant. Dans le planeur, la vision de ces volatiles est encore plus remarquable ; comme ils sont instinctivement protégés de tous, puisqu'ils assainissent le pays, ils ne s'inquiètent pas de notre présence, se contentant de tourner de temps en temps leur cou déplumé vers l'un d'entre nous pour l'observer d'un air assez dédaigneux. Lorsque l'altitude est suffisante, il convient alors de se rapprocher de la falaise pour la longer à une distance raisonnable et accomplir ainsi plusieurs aller-retours. Ensuite, lorsque l'altitude devient trop basse ou que la durée autorisée est atteinte, chacun doit ramener son appareil vers le haut de la piste et atterrir ; il faut alors éviter les roches qui parsèment la pente juste au bout de la piste et surtout sauter au-dessus du fossé creusé certainement pour éviter le ravinement du terrain par les pluies abondantes du printemps.

J'ai signalé précédemment les ruines romaines surveillant la route du col. Vers la fin du stage, un coup de Sirocco échauffa brutalement toute la vallée et de surcroît provoqua des rabattants le long des falaises. Nous fûmes subitement désœuvrés dans la touffeur des baraques. Certains hommes venaient d'unités de commandos ou de parachutistes. Ils paradaient assez volontiers devant leurs camarades, mais la chaleur, l'un d'entre eux devint provoquant. Je le connaissais bien : il m'avait insidieusement défié alors que nous étions à l'écart. Il récolta sans coup férir la surprise de son existence : j'étais léger, mince et strict. Étant strict en ce qui concernait ma tenue, l'uniforme cachait aux homes

mon allure relativement sportive. La pratique régulière du judo depuis plusieurs années, me permettait effectivement d'entretenir une bonne forme physique. Je mis donc ce matamore assez rapidement par terre, sans brutalité inutile : ce fut un heureux coup de technique pure ; j'en fus surpris moi-même mais cela suffit. Il était certainement plus lourd et fort et même agile que son lieutenant, mais il m'admit immédiatement dans son monde de valeurs ; il me respecta et surtout m'obéit scrupuleusement jusqu'à la fin du stage. Émergeant de ma torpeur, je lui dis alors de se calmer et il me répondit : « on s'emmerde ici mon lieutenant ». C'était malheureusement vrai. Le sergent d'artillerie me proposa alors d'amener toute ma troupe vers le fort. C'était une bonne idée. J'acquiesçais. Nous prîmes nos tenues de campagne et nos armes et puis en route ! Alors que nous montions la pente de plus en plus abrupte, une patrouille de T6 nous survola à deux reprises. Nous ayant reconnus ils s'en allèrent. Et puis nous fûmes soudain sur la terrasse du fort. Les constructions étaient imposantes et leur isolement impressionnant : chacun essayait d'imaginer comment vivaient autrefois nos ancêtres légionnaires, dans ce lieu devenu désert. Je remarquai une curieuse construction composée d'une sorte de pierre plate surmontée de deux chambranles d'environ deux mètres sans linteau. Le mystère de cette structure était total pour chacun d'entre nous. Le soir j'en parlai à Cometti qui connaissait bien la région. Il connaissait l'objet qui m'avait intrigué. Selon lui, il avait été relevé par des prisonniers allemands durant la dernière guerre, employés à dégager les ruines. C'était ce qui restait d'un pressoir à huile. La brousse semi-désertique couvrant la vallée ne laissant aucune place aux oliviers ou à tout autre oléagineux, je m'en étonnai encore plus. Cometti me dit alors que jusqu'à l'arrivée des arabes conquérant la région, celle-ci était effectivement bien irriguée et boisée d'oliviers. Les chèvres amenées par les pasteurs suivant les cavaliers arabes s'occupèrent du déboisement.

Un civil, fidèle du Centre, ayant senti mon intérêt pour l'archéologie, me conduisit un soir vers un chantier presque abandonné. Afin d'alimenter le Centre en eau, des hydrographes étaient venus en reconnaissance et avaient conseillé d'effectuer des sondages en un point particulier de la vallée, non loin de nos bicoques. La sonde rencontra vite une voûte souterraine soigneusement appareillée et en fort bon état malgré plusieurs siècles d'âge. La construction datait elle aussi de l'époque romaine : c'était un système de captage d'eau pour irriguer la vallée et faciliter le travail des agriculteurs d'autrefois. L'entreprise descendit une pompe immergée et le tour fut joué : il suffisait d'ajouter une conduite jusqu'au Centre. Les exactions de fellaghas qui incendièrent la vallée fit abandonner ce projet commencé il y a deux mille ans. Les corvées d'eau sanitaires et l'alimentation en eau de conserve avaient encore de l'avenir. Cette vallée recelait sans nul doute de multiples surprises archéologiques : le fort, le puits romain, de nombreux dolmens et certainement d'autres



75 : Envol.

choses bien cachées sous nos pieds feront sans doute la joie des touristes futurs, lorsque la paix sera revenue.

Le cuisinier du Centre, un maghrébin jovial d'une cinquantaine d'année avait beaucoup de parents. Très souvent des groupes de cousins arrivaient et passaient la nuit chez lui. Ces visites m'ayant intrigué, j'avais interrogé le sergent d'artillerie ; il m'avait répondu avec cette explication familiale. La forme de



76 : Retour.

vacances calmes et sportives dont je bénéficiai m'avait détendu et ma méfiance s'en trouvait diminuée. J'avais donc accepté cette raison sans l'approfondir. Les arabes ont des familles nombreuses et le cousinage n'est après tout qu'une forme de clan. Plusieurs semaines après, j'assistai à la conférence d'état-major du matin. J'écoutais distraitemment la longue litanie des opérations et actions de toutes sortes de la veille ; soudain le nom d'Oum Settas éveilla mon attention. Le rapport signalait l'arrestation d'un responsable fellagha local. A la suite de la conférence je demandai quelque explication supplémentaire au camarade travaillant au bureau du renseignement. Il s'agissait du fameux cuisiner ! les autres détails étaient époustouflants. L'ancienne voie romaine venant de Tunisie et passant sous les ruines romaines étaient régulièrement fréquentées par des fellaghas rejoignant leurs unités à la fin de leur entraînement de l'autre côté de la frontière. Le Centre était leur halte et un point de repos. Probablement certains usagers du Centre connurent l'identité véritable des cousins ; la vérité dort peut-être dans un paquet de vieux papiers.

...

Bonjour,

Il serait possible, quand j'aurai vos photos en bonne définition, de compléter ce document très intéressant.

Auriez-vous les scans des pages de votre carnet de vol ?

A quelle unité de l'armée de l'Air apparteniez-vous à ce moment ?

Bien cordialement.

Pierre Jarrige.

Même date

...

Images

Bonjour.

De retour à la maison, donc dans mon grenier, je retrouve les diapos.

Quatre classeurs Kodak de l'époque contenant une centaine de diapos chacun.

État.

À l'exception de quelques-unes, toutes les diapos sont serties sous verres de protection selon différents procédés. Je passe sur les détails pour garantir immédiatement un travail de restauration minutieux et long ; en outre ces protections n'ont pas systématiquement eu l'effet désiré.

Si vous pouvez bénéficier de l'assistance d'archivistes conformés en vieilles photographies j'aurais tendance à vous expédier les quatre classeurs, très solides, en y touchant le moins possible, laissant ce soin aux spécialistes.



77 : Vélivolistes.

Contenu.

Les images s'échelonnent de 1957 à 1960. 50% d'entre elles approximativement, couvrant tout mon service militaire, depuis mon départ pour l'Algérie motivant l'achat d'un 24x36 jusqu'à mon retour, concernant entre autres : Alger, Oum Settas, Gardhaïa, Béchar, Tipasa, Tamanrasset, etc. 50% concernant ma famille.

J'hésite à faire le tri avant envoi, ne sachant pas en outre ce qui pourrait vous intéresser hors Oum Settas.

Pourrions-nous en discuter ? Mon neveu, receveur des Postes est prêt pour un envoi soigné.

Serge Savoysky, D ès Sc,
7 rue Victor Durain
06 08 51 33 60
88150 Thaon les Vosges

serge.v.savoysky@wanadoo.fr

p.s. Il me reste un catalogue pas trop obsolète.
Cordialement.

11 mars 2024

...

Mon adresse :
Pierre Jarrige
Impasse André Marty



78: Manœuvres du treuil et du câble.

Saint-Ferréol

31250 Revel

Tél 06 87 82 27 68

05 61 83 40 47

12 mars 2024

...

Bonjour,

Je corresponds de nouveau après quelques jours durant lesquels les difficultés en transmission s'enchevêtrèrent de façon ahurissante...

J'ai bien reçu votre envoi en retour juste avant de quitter mon domicile, partant me promener dans ma famille assez dispersée. Retraité, je dispose de tout mon temps, nonagénaire j'use de cette liberté avec la lenteur convenant à la fénéantise qui me gagne au fil des ans.

J'ai lu rapidement le texte mis en ligne ; j'en suis

tout fier mais un peu honteux de vous l'avoir communiqué sans vérification. Deux pluriels sont omis : « prisonniers allemand » et « des agriculteur » ; « sur », adjectif, demande un accent circonflexe.

Dès mon retour à Thaon dans une dizaine de jours je retournerai dans mes archives afin de vous transmettre ce que j'ai pu noter ou conserver de mon séjour militaire en Algérie. Souvenirs intéressants ou non, j'ignore ; une sorte d'instinct m'a toujours enclin à ne rien jeter sans savoir pourquoi...

12 mai 2024

SUD, SAHARA

COLOMB-BECHAR

Découverte

Je précise : août 1959. Le mois des vacances !

En 1959, une bonne douzaine d'années après la Libération et en dépit de nos coûteux conflits en Indochine, puis en Algérie, et en quelques autres contrées, le goût des vacances se banalisait en France et ailleurs, saturant nos routes nationales avant d'engorger les péages d'autoroutes d'un futur proche. De



79 : Colomb-Béchar, ancien douar.



81 : Colomb-Béchar, oasis.

cette ambiance, j'ai conservé l'habitude de parler de mes « Grandes Vacances en Algérie », au frais du Gouvernement. Elles durèrent suffisamment longtemps pour avoir vécu, comme nombre de mes congénères, un départ ordonné par un Gouvernement d'une France à gauche et revenir après le demi-tour spectaculaire de notre pays.

Quelques nuances néanmoins distinguaient ces vacances de celles des « pékins » dont je n'étais plus temporairement.

D'abord je voyageais en avion, facilité encore peu courante à l'époque. Dans le cargo d'un « Nord » par exemple, au milieu de sacs de patates ou autres légumes et ne voyez là aucune allusion à une certaine catégorie socioprofessionnelle ; ceux auxquels vous auriez pu penser, lorsque je parle de légumes, préféreraient l'hélicoptère ; mais le plus souvent, j'empruntais un « Martinet », les petits coucous plus ou moins bien rafistolés de l'Armée de l'Air, fréquemment comme co-pilote improvisé et sans autorisation, mais personne ne s'en souciait.



80 : Colomb-Béchar, ville moderne.

Ensuite, aucun « tour operator » n'assistait le voyageur pour s'occuper des menus détails de sa vie quotidienne ; le logement préoccupait au premier chef car c'était parfois bien difficile de trouver un endroit pour dormir, dans l'une ou l'autre de nos bases aériennes, toujours isolées dans un environnement le plus souvent hostile.

Enfin la nécessité de se présenter au grand chef local ou à l'un de ses adjoints, pas toujours

heureux de voir débarquer un « jeunot » chargé parfois d'un travail disons, sensible...



C'est ainsi que j'arrivai un début d'après-midi pour ma première visite à Colomb-Béchar. Ne me demandez rien au sujet de la température : insupportable rien que d'y penser aujourd'hui encore. Pour tous mes collègues de l'endroit, la journée de travail était terminée ; le déjeuner avalé, le moment de la sieste venait de vider le mess ; la vie ne reprendrait que dans une paire d'heures, dans la piscine.



82: Colomb-Béchar. Église.

Après avoir déposé mes affaires dans une chambre aussi accueillante qu'un four, je choisis d'aller me promener dans la palmeraie, rien d'autre à faire, ne devant me présenter à qui de droit que le lendemain matin à 5 heures, à la fraîche...

Marché.

Peu visible sur l'image, la foule des badauds se réfugie, à l'abri du soleil, sous les bâches tendues entre de nombreuses perches. L'ombre est ainsi assurée aux visiteurs, mais, là-

J'arrive devant la porte... On me hèle...
« Mon lieutenant, que faites-vous ? »
« Ma foi, je vais prendre l'air... »
« Mais vous êtes fou ! »

Tel quel. Et je compris subitement l'exactitude de la remarque en ouvrant la porte, en constatant l'écrasante touffeur du dehors et la clarté aveuglante du soleil encore au voisinage du zénith.

Finalement, la chaleur du dedans s'avérant plus fraîche que celle du dehors, je remerciai le gardien du lieu et allai m'allonger comme les copains. Ensuite, vers le soir, je préférerais la palmeraie à la piscine.

Voyez comme les ombres s'allongent déjà : la nuit viendra vite, le soleil passant rapidement sous

l'horizon à ces latitudes. L'oued, donne une touche amical

paysage. Or, durant le mois précédent, un orage éclata brutalement sur Colomb-Béchar, accompagné d'une averse diluvienne, la première depuis une paire d'années. L'oued déborda, détruisit plusieurs maisons et emporta quelques habitants, sans les rendre, hélas !

Vosgiens 2022

dessous règne une chaleur étouffante... On y vendait un peu de tout, y compris de la viande. J'ose espérer que les cuisinières la rôtissaient ensuite convenablement. J'ai bien précisé ! août ! Hou, hou ! Le soleil tapait dur !

Vosgiens 2012

FLATTERS, DJANET



Je suis passé à plusieurs reprises à Flatters : c'est un point de passage obligé vers le sud-est saharien. La piste est en plein désert et l'oasis toute petite. La base est réduite à quelques baraques et hangars ; le village minuscule les dunes sont à la porte. Au loin se profile la falaise bordant le plateau, déchiquetée par les vents de sable, le soleil, le gel nocturne ainsi que les rares mais violentes pluies.

Lors de l'un de mes passages, en sortant de l'avion, un homme s'approcha de nous et nous salua. Nous lui rendîmes son salut. Son âge ? Il était indéfinissable. Bien couvert par sa gandoura, la figure protégée d'un chèche, rien ou presque n'apparaissait de son corps. Le peu visible de son visage et de ses mains, était tanné par le soleil, la sécheresse et le sable. Il nous demanda où nous allions et s'il y avait de la place dans

l'avion. Nous avons de la place, et de l'eau pour un passager supplémentaire, mais nous n'allions pas dans la direction demandée et notre destination ne l'en rapprochaient pas. Il retourna dans son coin d'ombre, s'accroupit et continua d'attendre. Je connaissais cette pratique qui évitait aux nomades les longs cheminements dans le désert mais c'était ma première rencontre de ce type. Selon l'Adjudant de l'escale, cela faisait plusieurs jours qu'il vivait là. Il avait quelques dates, un peu de



83 : Flatters, oasis.

sel et l'eau sortait de n'importe quel robinet sur la base. Nous échangeâmes quelques informations sur le temps, les événements puis après un ultime échange de politesses, nous nous quittâmes...

Notre ambition est de prendre le prochain avion se rendant à Djanet. Il arrive, mais selon un usage bien établi, il doit effectuer deux rotations vers Djanet : la première pour le fret, la seconde pour les passagers. La piste de Flatters et celle de Djanet sont courtes et en altitude. La sécurité exige l'allègement des avions et donc ces deux rotations. Nous attendrons donc demain, mais nous serons obligés de revenir immédiatement sans séjourner à Djanet.

Nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur, d'autant mieux que le commandant de la base nous reçoit avec tous les égards dus à de jeunes Sous-Lieutenants frais émoulus d'Alger où il se passe tant de choses ! Ici, il ne se passe rien et nous avons été les témoins d'événements ignorés de toute l'oasis.



84 : Flatters, base aérienne.

En attendant l'heure du repas et l'invitation du Commandant, nous errons dans l'oasis. Un petit monument rappelle le passage des troupes de la France Libre remontant vers la Lybie. Plus curieux est un cimetière de véhicules militaires à moitiés enterrés dans les dunes. La sécheresse ainsi que le vent chargé de sable maintiennent ces vestiges dans un état de propreté

remarquable : on les dirait neufs ! Un peu plus loin les deux seuls légionnaires que nous ayons croisés s'acharnent à épuiser une malheureuse Jeep en tentant de lui faire escalader les pentes abruptes des dunes. Il est même étonnant que le véhicule ne se soit jamais retourné. Quelques palmiers pointent enfin dans cette désolation ; ils entourent une pièce d'eau minuscule et saumâtre. Imbuvable !

La chaleur du sable ensoleillé traverse les semelles de nos sandales. Il est impossible d'y poser le pied nu. Par contre, la face dans l'ombre est glaciale, par comparaison. Sortis du mess en pleine nuit nous sommes mordus par un froid intense : il gèle !

sd.

Courte escale à Djanet

L'approche de Djanet est remarquable : les roches ruiniformes parsèment le sol à perte de vue. Il nous sera impossible de nous y promener : l'escale ne sera que d'une heure. Le survol de la ville, accrochée à sa falaise valait tout de même le déplacement.

Récupéré, 1995



85 : Escale à Djanet

GARDAÏAA VENANT D'OUARGLA

M'ZAB

J'étais à Ouargla avec deux camarades pour une promenade dans le sud algérien, à quelques jours de la « quille » nos chefs respectifs, balade octroyée par nos chefs ! Incidemment nous rencontrâmes une équipe de cinéastes des armées. Ils venaient d'arriver dans un vieux DC3 avec un équipage chargé de les promener selon leur programme de prises de vues.

Les relations se nouent vite au mess, surtout dans le sud algérien, le bavardage étant la principale distraction d'après dîner. Nous apprîmes ainsi qu'ils



86 : Vallée du M'Zab..



89 : Probablement Beni Isguen

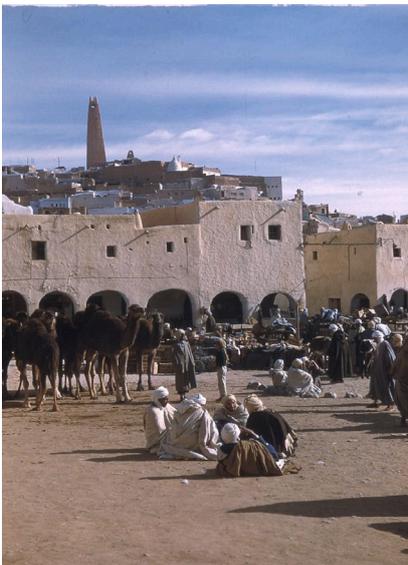


89 : Gardaïa

consacraient la journée du lendemain à des prises de vues dans la vallée du M'Zab. Ils nous proposèrent de les accompagner...

Le matin, tôt, notre avion tourna autour de la vallée avant de se poser, nous offrant quelques jolies vues de ses villes. Dans tous les cas, lors d'un passage au ras du sol, à toute allure évidemment, avec un appareil d'amateur, il serait irréaliste d'espérer des merveilles. La brièveté du survol restreint le nombre de clichés, un ou deux... Il en fut ainsi à Djemila, au retour... Un seul passage et le site s'éloigna vite, derrière.

L'armée de l'air nous offre une promenade dans le sud saharien : Boucraut, X..., et moi-même, nous bénéficions de cette largesse en récompense de nos bons et loyaux services durant les longs mois passés en Algérie. Nous fûmes, il est vrai, de petit nombre qui acceptait toutes les missions, obligeant à sortir du havre de sécurité qu'était l'état-major ; parfois, nous en redemandions ! Cela nous assurait la sympathie des officiers supérieurs. Nous partîmes donc un beau matin, à trois, pour une sorte d'avion-stop. (950516).



87 : Gardaïa.



OUARGLA VERS GARDAÏA⁶

Ouargla est notre première escale. Les oasis sahariennes sont hautes en couleurs pour un occidental, même habitué de ce milieu. La journée est passée à errer dans les rues et ruelles de la petite ville avec de multiples incursions dans la palmeraie. La grande rue avec ses arcades est nommée ici « rue de Rivoli ». La référence est évidente et nous trouvons, sous les arcades, de multiples échoppes. En dépit de la modestie de nos soldes, nous nous laissons tenter par quelques bimboleries. Je trouve, en particulier une jolie Croix du Sud pour Lucile.

De retour à la base, qui constitue notre hôtel, nous rencontrons une équipe du Service Cinématographique des Armées. Une chance ! La guerre est rude pour ces jeunes gens : ce sont visiblement de joyeux lurons, professionnels sans aucun doute, mais disposant de sérieuses relations : leur affectation les assure de reportages répétés à travers le monde ; les places y sont donc chères. Ils nous proposent de les suivre à Gardhaïa, leur avion étant peu chargé. Nous acceptons volontiers, notre tentative de nous rendre dans cette ville, par la route et en auto-stop, s'étant soldée par un échec. (950516).

Cinq villes occupent la vallée du Mزاب. C'est, du moins, ce que nous affirment nos commensaux. C'est ce que nous pouvons constater en première approximation en roulant de la base vers la ville ; la route passe au bord du plateau et le coup d'œil nous incite à un arrêt pour jouir de ce panorama exceptionnel.

Plusieurs cadres attendaient l'équipe du Service Cinématographique. Chacun d'entre nous dispose donc pratiquement d'un guide personnel et les conversations vont bon train. J'apprends ainsi qu'un Nord eut ici un accident en approche finale : le pas de ses hélices s'est inversé en plein vol ; l'appareil était ancien et dans les séries les plus anciennes, les dispositifs de sécurité étaient notoirement insuffisants. Une telle mésaventure équivaut à un choc frontal contre un mur indestructible. L'avion éclata donc en de multiples morceaux qui s'éparpillèrent au sol sur des centaines de mètres à la ronde. Nous en retrouvâmes un ou deux, totalement informes

La ville de Gardhaïa vit de sa place ; là, sont concentrés autour de la mairie, les principaux commerçants et artisans du lieu. Le barbier opère en plein air



91 : Vers le M'Zab.



90 : Ouargla hors oasis.

et, conscience professionnelle oblige, s'arrange pour que son client ne soit jamais dans le champ des appareils photos. La vieille ville borde l'un des côtés de la place ; une rue y pénètre. Les ruelles sont fort enchevêtrées. L'une nous mène dans la mosquée où nous pénétrons, invité par son desservant. L'intérieur est d'une propreté remarquable et curiosité locale, nous découvrons partout de petits réceptacles ressemblant à des bénitiers sans en avoir la fonction : leur destination est de recueillir les noyaux de dates introduites par les fidèles désirant se restaurer en ces lieux. Rien ne doit souiller le sol. Au moment de sortir sur la terrasse, notre accompagnateur nous demande d'attendre un petit moment à l'intérieur. Il sort seul et clame dans toutes les directions une phrase incompréhensible. Il nous explique que la mosquée est sur le



93 : À vendre.

point le plus élevé du village ; sa terrasse domine donc presque toutes les autres ; comme il fallait préserver la pudeur de toutes les femmes qui pouvaient s'y trouver, ce message les prévint de

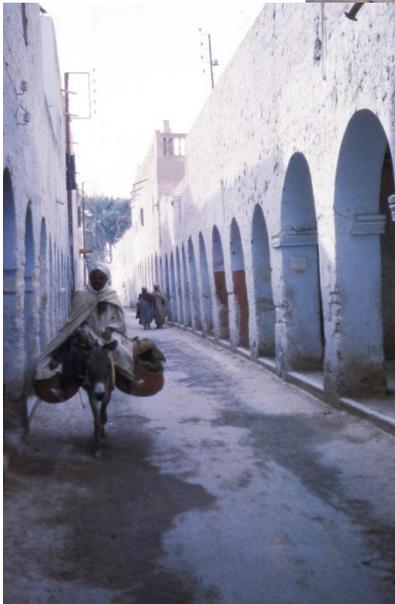
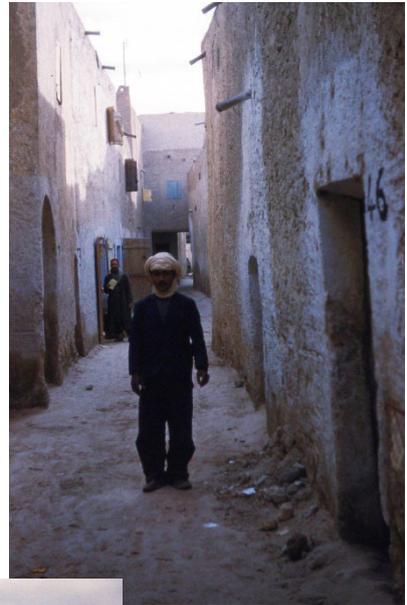
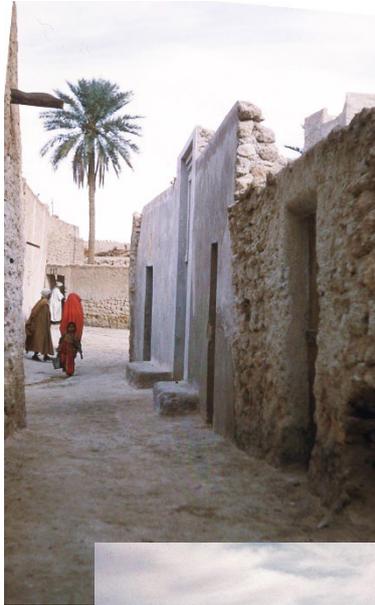
notre arrivée
Nous pûmes
ainsi admirer la désescalade des maisons sans
troubler les maîtresses
de ces demeures

Récupération.



93 : Oasis.

⁶ L'ordre lexicographique des lieux est l'inverse de de leur ordre chronologique.



F94 : Ouargla.

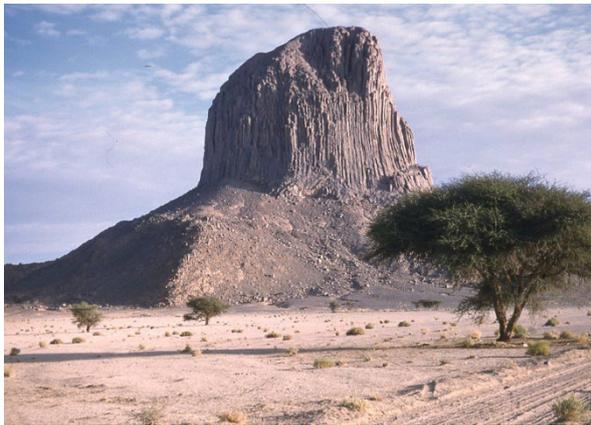


95 : Ermitage

HOGGAR

Lumière

1959. Tôt, le matin, en quittant Tamanrasset. Le soleil, en se levant projette les ombres tout au loin...



98 : Tôt le matin.

Visites

J'ai passé toute mon enfance et mon adolescence en France sans pratiquement en sortir. Je fis quelques rares incursions en Suisse ou en Allemagne. Les difficultés de transport et surtout leurs prix, notre impécuniosité, les difficultés administratives pour l'Allemagne ou l'Espagne, tous ces obstacles firent que la guerre d'Algérie fut pour moi et bien d'autres jeunes Français une découverte de l'extérieur. Un paysage était donc pour moi obligatoirement verdoyant et le désert n'était qu'une abstraction que j'imaginai mal : le désert de la Crau était ma seule référence concrète sur ce sujet. Un volcan était forcément vert et de formes arrondies : je ne connaissais que notre bon vieux Massif Central.

La première vision du Hoggar, aérienne de surcroît, fut extraordinaire. La maigreur de la végétation laissait toutes les formes volcaniques s'exprimer sans restriction : Dykes décharnés, coulées sombres de laves sillonnant au milieu de grès multicolores, pitons basaltiques, je ne savais plus où porter mon regard pour



96 : Débris explosion.

reconnaître ce qui m'avait été enseigné au lycée, par la parole, le texte et de petites images le plus souvent en noir et blanc.



97 : Vestiges volcaniques

Trois Sous-Officiers m'accompagnaient depuis Maison-Blanche. Nous pensions quitter Tamanrasset par le même avion mais l'Adjudant de l'escale nous apprit que trois jours plus tard, un avion devait convoier un groupe de chasseurs alpins. Leur séjour étant de longue durée, puisqu'ils venaient pour s'entraîner, leur avion retournait vide, ou à peu près, vers Alger. Nous disposions donc de trois ou quatre jours de liberté sur place. Ce genre de liberté avec les ordres de missions était toléré. Notre logement fut assuré à l'hôtel du Touring Club, jusqu'à l'arrivée des Chasseurs. Le Patron de



99 : 6x6.

l'hôtel nous dit que pour une nuit nous pourrions coucher dans le couloir ; cela ne nous choqua point et nous restâmes : chacun d'entre nous avait connu de pires conditions d'hébergement ! J'eus, toujours par le truchement du gérant l'adresse d'un guide. Il demandait vingt mille francs pour une excursion d'une journée dans la montagne. Cela représentait plus d'une semaine de solde pour chacun. Divisée par quatre la somme était plus abordable et l'occasion ne se représenterait sans doute jamais. L'accord fut conclu avec le guide. C'était un Français de souche, venu un jour à Tamanrasset et resté depuis pare que la région, le climat et la fortune de son beau-père le lui avaient permis.

Le lendemain fut donc tout entier consacré à un aller-retour vers l'ermitage du Père de Foucault. Nous revîmes ainsi, un peu plus lentement et sous un autre angle tous les panoramas admirés depuis l'avion.

Les détails invisibles du ciel se révélaient. Le désert est fertile : des plantes assez sèches à cette saison parsemaient le sol et le guide nous affirma qu'au printemps leur floraison était remarquable.

Le désert est également habité : au bout de cinquante kilomètres environ, nous rencontrâmes un Touareg qui nous arrêta ; il nous demanda si nous avions croisé l'un de ses chameau et les détails qu'il nous donna étaient supposés nous aider à distinguer cet animal d'autres éventuels. Pour moi un chameau ressemble à n'importe quel autre chameau et je me demandais quelle était l'utilité de chercher ce genre de bête en cet endroit. Notre interlocuteur devait se joindre dans quelques semaines à une caravane pour aller vers le Tchad. Ses bêtes, selon la coutume, pâtureraient en liberté dans ces vastes étendues. Il n'avait aucune inquiétude : il savait reconnaître son bien et le distinguer du bien des autres ; il ne lui serait jamais venu à l'esprit de prendre un animal ne lui appartenant pas et cette honnêteté était générale. Notre guide n'avait pas vu cette bête ; notre homme repartit donc pour continuer sa quête.

Un peu plus loin, mais en dehors de la piste, une silhouette menue se profilait en avançant rapidement sur l'horizon : c'était une Petite Sœur des Pauvres, l'ordre créé par le Père de Foucault. La tête pleine d'images, nous rentrâmes, tard le soir.

Au moment du dîner je croisai deux Officier, un Colonel de notre arme accompagné d'un autre Colonel de l'Armée de Terre. Le gérant me dit qu'ils étaient arrivés par un avion, le matin même, affrété par le Colonel de l'Armée de l'Air. Un Nord pour deux passagers, l'argent du contribuable était manifestement bien utilisé ! Ma stupeur fut encore plus grande quand le gérant ajouta



102 : Un mausolée en haut?



102 : Sur la piste



103 : Pic Illamane.

102 : Sommet culminant, pic Illamane que le Colonel de l'Armée de Terre avait fait mettre à sa disposition un six-six avec un chauffeur et un Sergent de la compagnie saharienne locale pour une promenade à travers le Hoggar.

Mes trois camarades et moi-même avions pris un avion régulier de liaison et notre promenade nous l'avions payée. Je me dis alors qu'il valait mieux laisser mes sentiments réprobateurs de côté et profiter de la situation ; culotté comme seul un civil déguisé en « Sous-bite » peut l'être, je me présentai aux deux « Colons » et déclarai ma grande soif de parfaire mes connaissances sur

cette magnifique région, réputée française à l'égal de Dunkerque.

Réponses simultanées des deux Colons, dans la tonalité fort conviviale particulière aux êtres se croisant au milieu de vastes étendues désertiques :

« Mon jeune camarade, vous êtes le bienvenu »,

suivies de remerciements de ma part, bien évidemment !

Hé ! Échange de propos parfaitement urbain, je n'ose pas dire civil, étant revêtu de ma tenue n°2 d'été, qui n'aurait pas détonné dans les salons d'un mess de garnison, par exemple celui proche de Saint Augustin...

Je repars donc dans la montagne. Jusqu'à l'ermitage le chemin est identique à celui de la veille. Le retour fut différent et je vis ainsi de près le fameux pic Illamane culminant à trois mille mètres. Le plateau



104 : Point d'eau.



105 : Guelta.

étant à environ quinze cents mètres, cette colonne de basalte vue d'en bas est des plus impressionnante. Autre forte impression : le Six-six escalade le rebord d'une coulée. La pente du talus est raide et la piste monte rapidement. Les virages doivent être négociés par de multiples manœuvres. Nous sommes donc assis à l'arrière d'un véhicule, reculant dans le virage trop raide pour être passé en une seule fois. L'étrécissement de la piste fit que l'arrière de la plate-forme fut à plusieurs moments en surplomb au-dessus de la pente. Au retour, un grand gaillard au bord de la piste nous héla. Notre guide échangea quelques propos avec ce personnage dont seuls les yeux étaient visibles au milieu de ses voiles blancs, noirs et bleus. Le guide nous expliqua ensuite que nous venions de rencontrer un chef, un grand chef, que ce chef était informé de notre passage, enfin qu'il attendait notre venue pour nous confier son courrier, deux ou trois missives pour Alger !

Comment était-il au courant de notre passage ? Ignorant comment « 2e Bureau se traduit en targui, je suis incapable de répondre à cette question néanmoins pertinente ; restons pragmatiques : il savait ! Pourquoi ne postait-il pas son courrier au bureau de Poste à Tamanrasset ? Question également pertinente à laquelle il est difficile de répondre ; admettons pour simplifier qu'il n'existait pas de chefs à Tamanrasset, dignes de recevoir les lettres du chef précité. Foin de ces palabres, pour les deux « Colons » l'affaire était simple :

« Lieutenant, pouvez-vous vous charger de cela ? »

« Ben... Oui » !

Répondis-je avec ce sens du devoir et dans ce formalisme militaire propres aux civils déguisés. J'inaugurai ainsi ma fonction de postier au fin fond du sud saharien, en zone targui... Mes cousins Vosgespattes et postiers en verdissent encore de jalousie ! Mais ce n'était pas fini...

En effet, dans la journée la compagnie annoncée de Chasseurs Alpains avait envahi l'hôtel. De vrais gamins, enthousiasmés par ce qu'ils avaient aperçu de la montagne en arrivant. Le stock de cartes postales de l'hôtel en avait fondu comme neige au soleil, si tant est que cette expression puisse avoir une signification à Tamanrasset... La suite se devine :

« Patron, comment j'peux envoyer ça en France ? »

« Oh ! Le lieutenant, là, retourne à Alger demain, il pourra s'en charger ; vous ferez bien cela, n'est-ce-pas, mon lieutenant ? »

En plus de facteur civil, je devins donc vague-mestre ; hé oui, ils étaient tous nantis d'un S.P.

Petits souvenirs. J'ai un peu embelli, mais si peu...

21 octobre 1959

Matin

Les premiers vestiges de cheminées volcaniques se dressent de part et d'autre de la piste. Au voisinage du tropique, la trajectoire du soleil passe toujours à proximité du zénith, tous les jours de l'année. Matin et soir, elle coupe l'horizon presque à la verticale ; alors

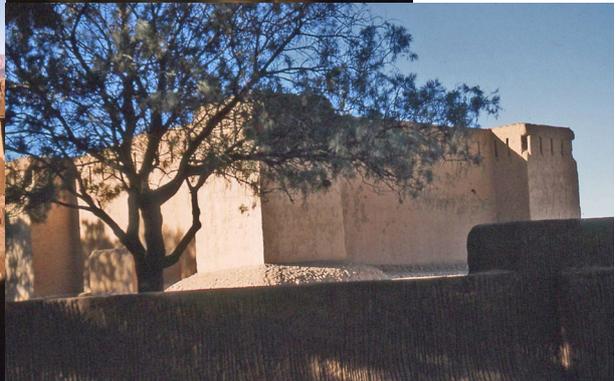
le lever et le coucher sont brefs ; la luminosité, toujours excellente, en l'absence de vent de sable, rend fortement contrastées les quelques ombres qui s'allongent démesurément dès les premiers rayons (fig.98).

Janvier 1960, Bordj du Père de Foucault

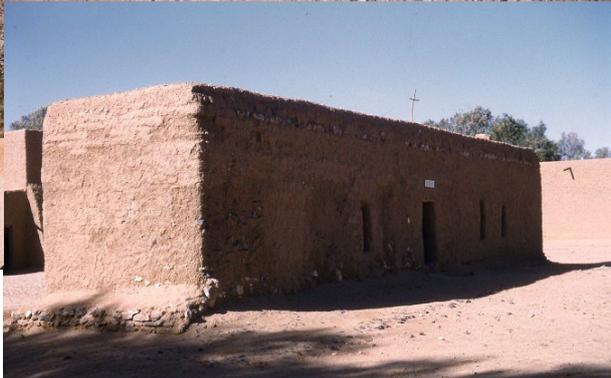
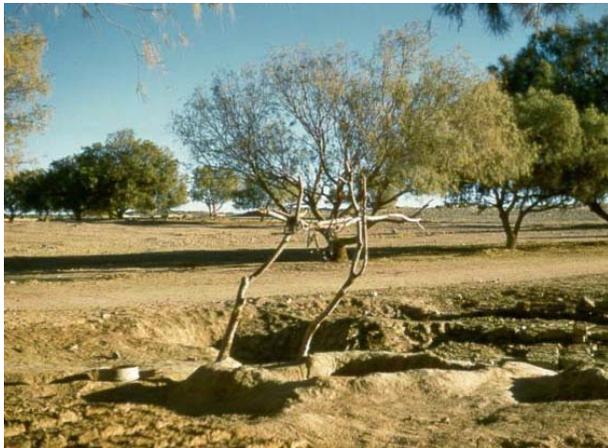
Sur cette autre image, on distingue nettement la trace de l'impact du projectile qui tua le Père de Foucault. Est-ce un témoignage certain de l'événement ? Une main pieuse l'encadra, peut-être pour le protéger. Rien n'y fit et au fil des visites le trou continue de s'agrandir. Cela, en fait, n'a aucune importance mais dénote bien les curieuses habitudes des touristes.

Tamanrasset continue d'être un lieu privilégié par les opérateurs de tourisme, bien que proche de certains endroits infréquentables aujourd'hui. Ainsi va l'histoire ; en 1960, jamais je ne sortais de la région d'Alger sans arme, sauf dans le Hoggar, région bénéficiant à l'époque d'un calme total. J'aimerais y retourner, mais désormais pour mes voyages je privilégie les destinations où je sais retrouver mes enfants.

22 janvier 2011



106 : Bordj du Père de Foucault.



107 : Vues de Tamanrasset.

...

Janvier 1960.

Le Père de Foucault et ses compagnons construisirent ce refuge massif en pisé afin de se protéger contre les incursions de pillards ou contre des actes de malveillance d'indigènes intolérants, totalement opposés à la présence de chrétiens dans la région (fig.107).

L'histoire raconte que le Père de Foucault fut attiré à l'extérieur de ce refuge par l'un de ses proches qu'il croyait fidèle et tué d'une balle. On montrait en 1960 la trace de l'impact de la balle dans le mur de boue et de paille, considérablement élargie par les attouchements de visiteurs ; je reste encore perplexe à ce sujet, car même dans un mur en pisé je voyais mal comment un projectile, tiré vraisemblablement d'une arme d'un autre âge, pouvait laisser une telle marque après avoir traversé un corps... À cette époque troublée, le tourisme en Algérie avait certainement quelques exigences de sensationnel.

20 janvier 2011

...

Janvier 1960, Puits.

De nombreux souvenirs m'attirent en Afrique. J'y reviens donc. Le Sud algérien diffère profondément du littoral méditerranéen ; le Hoggar, encore plus au sud diffère encore plus de ce qui précède, par le pays et ses habitants.

Qu'est devenue la ville de Tamanrasset aujourd'hui, souvent opposée à Dunkerque autrefois pour illustrer les limites de notre pays ? Je n'y suis jamais retourné. J'en conserve le souvenir d'une grosse bourgade très propre, dispersée dans une oasis parsemée d'arbres ici et là. Les maisons traditionnelles, y compris l'église, m'avaient intrigué par leur forme en couloir ; en fait, m'a-t-on expliqué, la largeur des édifices était

imposée par la taille des matériaux utilisés comme poutres : de longs parallélépipèdes de basalte... Je livre cette explication avec quelques réserves car, un demi-siècle plus tard, je n'en ai toujours pas vérifié l'exactitude.

Et voilà ce qui explique l'existence de la bourgade : l'eau, puisée grâce à de nombreux puits .

Même date

...

Guelta

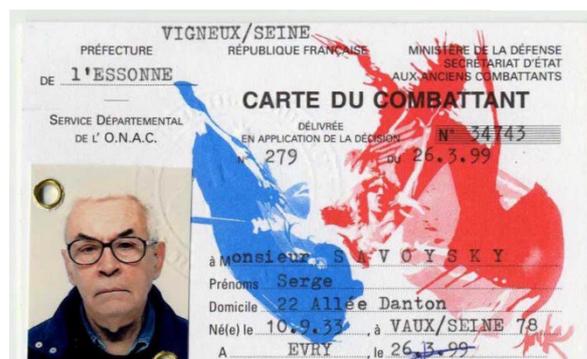
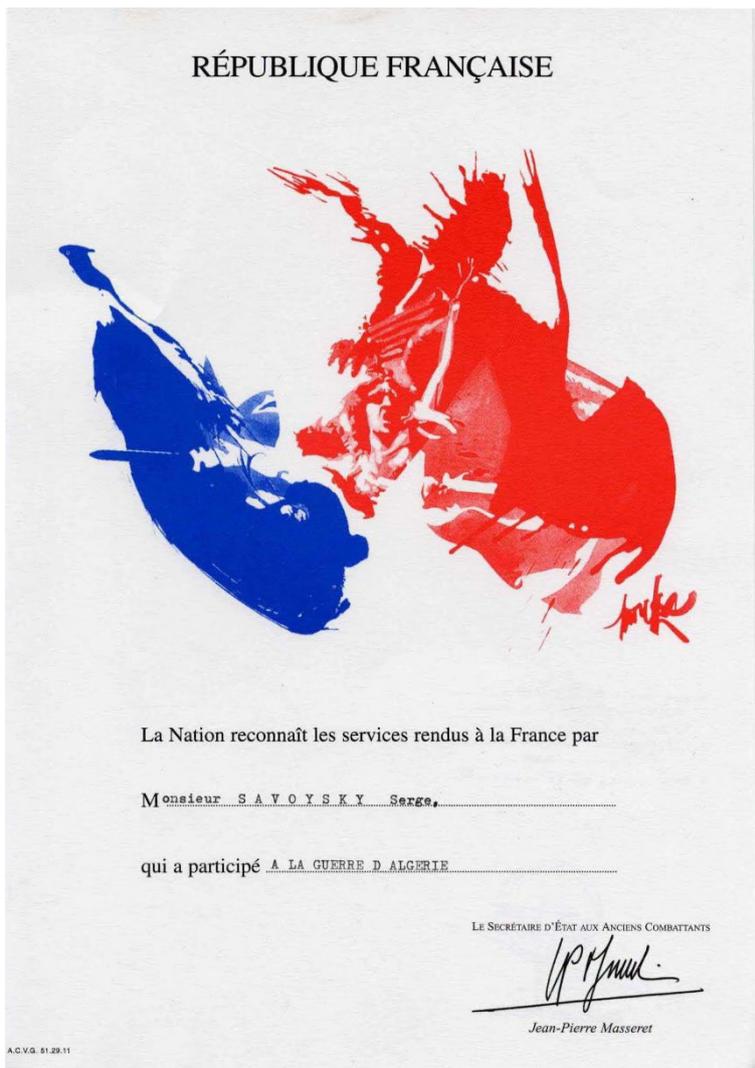
Des gens vivent dans le Hoggar, des animaux également bien entendu, des végétaux croissent çà et là ; alors il y a nécessairement de l'eau. Mais les points d'eau sont tout de même rares. Durant le peu que j'ai circulé dans ce massif, je n'ai vu que celui-là (fig.107). Il en existe certainement d'autres mais je ne sais pas où.

Loin de Tamanrasset, j'ai rencontré à trois reprises des personnes isolées marchant le long de l'une des pistes que je suivais, une sœur du dispensaire de la ville qui se rendait au chevet d'une parturiente, dans un camp hors des pistes et hors d'atteinte du véhicule, un chamelier qui regroupait ses animaux pour une prochaine caravane vers le sud, un Touareg qui attendait tranquillement le passage d'une voiture pour demander à son conducteur de déposer du courrier à la poste. Toutes rencontres surprenantes au fin fond du désert pour des personnes peu habituées des usages de cette région. Toutefois, chacune de ces rencontres signifiait que la personne connaissait la zone et surtout savait nécessairement où trouver de l'eau. À toutes fins utiles, contrairement à une autre image récente d'eau dans le désert, celle là est parfaitement potable et fraîche car la température baisse fortement la nuit.

Récupération

HONORARIAT

ANCIEN COMBATTANT



108 ; Ancien Combattant.

ARCHIVES A.A.,

Je vous ai raconté les mesures que je pris naguère pour préserver le fichier du personnel de mon laboratoire, fichier entièrement enregistré sur des cartes perforées conservées sans trop de précaution dans un sous-sol. S'entassait là dans un désordre inquiétant toute la mémoire des travaux d'un laboratoire de recherche, en principe destinée aux Archives Nationales. Je vous raconterai ultérieurement d'autres découvertes de ce genre, ailleurs, dans d'autres sous-sols également inhospitaliers pour ces mémoires collectives. Heureusement, existent des exemples opposés....

Il y a une quarantaine d'années, redevenu parfaitement civil, je fus élu secrétaire de la section de l'Essonne de l'Association Nationale des Officiers de Réserve de l'Armée de l'Air. J'eus dans cette fonction l'occasion d'organiser une visite des archives du personnel de notre Armée déposées dans les locaux de la Base Aérienne de Chartres. Base chargée d'histoire mais doucement endormie désormais dans cette destinée di-sons, terre à terre...

Nous avions été gentiment invités par le Colonel commandant cette base dont la piste était même fermée à tout trafic aérien. Je répondis à cette invitation, accompagné de trois camarades, intéressés comme moi surtout par l'idée d'une petite balade dans cette citée et par le plaisir de partager un déjeuner en échangeant nos souvenirs de réservistes.

Or la visite de ces Archives fut remarquable, bien que modestement conservées par un officier,

seulement secondé par quelques appelés. Nous visitâmes un local dans lequel s'alignaient dans un ordre impeccable les dossiers individuels de tous ceux ayant eu comme nous l'honneur de servir les Ailes Françaises. Bien évidemment j'admire le mien, très plat il est vrai ...

Mais mes camarades et moi, assez émus étions entourés là de personnages prestigieux : Guynemer, Fonck, Saint Exupéry, Mouchotte, Clostermann, Del-fino, etc. ... Vous comprenez certainement qu'il m'est impossible de les citer tous ici, mais ils étaient tous là ! Un trésor pour les historiens futurs. Voilà, je vous semble vraisemblablement cocardier. Et alors ?

Forum vosgien

SAINT GEORGES

Dans ma jeunesse militaire, je logeais dans le bas d'Alger. Une trentaine d'année plus tard j'y retournerai à plusieurs reprises, invité du gouvernement algérien quoique aux frais des Communautés Européennes. On me logea au Saint Georges, une ancienne et assez bonne auberge formée d'extensions modernes autour d'un ancien palais.

Allez, je plaisante, le Saint Georges, aux multiples étoiles, est un établissement luxueux agréable et surtout d'un très grand confort ; et toujours au dessus de la brume.

Récupération

BIBLIOGRAPHIE

- i **Camus** (Albert). Noces à Tipasa. *in* : Essais. Bibliothèque de la Pléiade. nrf. Gallimard et Calman-Lévy, Paris, 1965. pp.55/60
- ii **Furetière** (Antoine). Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les termes des sciences et des arts. Tome I, A - H. Seconde édition. Amoud et Reigneir Leer, La Haye, Rotterdam, 1701. n.p., 1116p. (Gallica)
- iii **Gaffarel** (Paul), **Duranty** (Mlle de). La peste de 1720 à Marseille & en France, d'après des documents inédits. Ouvrage orné de gravures. viii p., 632p. Paris, Perrin, 1911. (Gallica)
- iv **Hawking** (Stephen). Brèves réponses aux grandes questions. Trad. de l'anglais par Tania de Loewe. Odile Jacob, Paris, 2018. 237p. ISBN 978-2-7381-4567-3.
- v **Jarrige** (Pierre). Centre de vol à voile Djebel Oum Settas. Pierre Jarrige, 2015. 79p. ISBN 978-2-9506620-2-6
- vi **Laporte** (Jean Pirre). Nubel Sammac Firmus et les autres. Nubel, Sammac, Firmus et les autres. Une famille berbère dans l'Empire romain. In : *L'Africa romana xix, Sassari 2010*, Roma 2012, pp. 979-1002. (bibl. num.)
- vii **Rochetin** (L.). Tericiae, une des stations de la voie Aurélienne dans la haute Provence. *in* : Mémoires de l'Académie de Vaucluse, Tome XIV, 1895. Avignon, François Seuguin, imprimeur-éditeur, 1895. pp.18/34. (Gallica)
- viii **Salch** (Ch.-L.). Atlas des villes et villages fortifiés en France du Ve siècle à la fin du Xve siècle. Atlas des villes et villages fortifiés en France du Ve siècle à la fin du Xve siècle. Editions Publitotal, Strasbourg, 1987. 496p.

ILLUSTRATIONS

1 : Gare et Chantraine.6	54: Vue imprenable sur le large... 47
2 : Coup de crayon, Abri.....7	56 : Images de Tipasa..... 48
3 : Éclat récupéré dans le grenier.....7	57 : d°, retour de mission, avril 1960..... 49
4 : 11 mai 1941, Gare d'Épinal.....8	58 : Avril 1953..... 49
5 : La Rochelle, 9 mai 1955.....9	59 : Tombeau de la Chrétienne..... 50
6 : Brevet prémilitaire de parachutisme.....10	60 : Tombeau de la Chrétienne..... 50
7 : Parachutisme.....11	61 : Tombeau de la Chrétienne..... 51
8 : DC3.....12	62: Tombeau de la Chrétienne, vu du sol.>>..... 51
9 : Copains.....12	64 : Carte archéologique.(pj. JPL)..... 55
10 : Messe de l'Ascension 1955.....13	64 : (pj. SS)..... 55
11 : Largage.....13	65 : Ksar Mahidjiba..... 56
12 : Rochefort, avril 1958. Canon de 30. Mine.....14	66 : Oum Settas. Dolmen..... 57
13 : La Rochelle, avril 1958. Bazooka. Mortier.....15	67 : Base aérienne, site archéologique en gestation. 57
14 : CEV, Bobec († sac).....17	68 : Oum Settas, Vol à voile..... 59
15 : C.E.V., Survol chantier Donzère.....17	69 : Souvenir de J.-B. Cometi..... 60
16 : Gloster Meteor, "servitude-risque".18	70 : Oum Settas, Base aérienne..... 62
17 : Caravelle 01, Vautour 06, essais d'équipements.18	71 : Chambrée..... 62
18 : "Es".....18	73 : Corvée d'eau..... 63
20 : Club Sainte Marthe.....20	72 : Petit ravitaillement..... 63
20 : Carpe Diem !.....20	74 : Voisins..... 64
21 : État des services, extrait.....20	75 : Envol..... 65
22 : Service astreignant.....21	76 : Retour..... 66
23 : La Koutoubia.....22	77 : Vélivolistes..... 66
24 : Presque du tourisme !.....23	78: Manœuvres du treuil et du câble..... 67
25 : Sortie du port.....24	79 : Colomb-Béchar, ancien douar..... 69
26 : Gibraltar.....25	80 : Colomb-Béchar, ville moderne..... 69
27 : Au large de l'Espagne.....25	82 : Colomb-Béchar, oasis..... 69
28 : Tanger, arrivée ;.....26	81: Colomb-Béchar.Église..... 70
29 : Tanger.....26	83 : Flatters, oasis..... 72
31 : Campagne en mer, quelque part.....27	85 : Flatters, base aérienne..... 73
30 : Tanger, Camelots.....27	84 : Escale à Djanet..... 73
33: Casablanca, accueil.....28	86 : Vallée du M'Zab..... 74
33 : Blocus.....28	89 : Gardaïa..... 74
34 : Marin!.....28	88 : Probablement Beni Isguen..... 74
35 : État des services, extrait.....29	88 : Gardaïa..... 74
36 : Service en Aquitaine.....30	90 : Ouargla hors oasis..... 75
38 : Belfort, Aéro-club, petit virée.....31	91 ; Vers le M'Zab..... 75
37 : Toulouse-Franczal< ;.....31	93 : Oasis..... 75
39 : État des services, extrait.....33	93 : À vendre..... 75
40 : Alger, premiers pas.....34	F95 : Ouargla..... 76
41 : Notre Mascotte.....35	96 : Ermitage..... 77
42: Alger, parc Galland.....35	97 : Débris explosion..... 77
43 : Rue du Général Youssouf (image de 1989).....35	99 : Vestiges volcaniques..... 77
44: Photo de famille nombreuse.....36	98 : Tôt le matin..... 77
45 : 5e R.A., bureaux des Grands Chefs.....36	100 : 6x6..... 77
46 : SS Kairouan.....38	101 : Un mausolée en haut?..... 78
47 : Télérgma.....43	102 : Sur la piste..... 78
48 : Constantine, Armée de l'Air.....43	103 : Sommet culminant, pic Illamane..... 78
49 : Rummel.....44	104 : Pic Ilamane..... 78
50 : Djurdjura.....45	105 : Point d'eau..... 79
51 : Sétif, R.A.V.....46	106 : Guelta..... 79
52 : Djemila.....46	107 : Bordj du Père de Foucault..... 80
55 : Rues.....47	108 : Vues de Tamanrasset..... 81
53 : Site de Tipasa.....47	109 ; Ancien Combattant..... 83

INDEX

Alger.....	36
Aurès.....	40
Auteur.	
Camus, Albert.....	49
Jarrige, Pierre.....	61
<i>Laporte, Jean Pierre</i>	50
Base.	
Algérie.	
Alger, EM5eRa.....	36
Batna.....	40
Ouargla.....	75
France.	
C.E.V.....	17
Batna.....	40
Colomb-Béchar.....	69
Djemilla.....	46
El Abiod (Oued).....	40
Ermitage (Père de Foucault).....	78
Fortification	
Algérie	
Bordj du Père de Foucault, Tamanrasset.....	82
Hostilités.	
France, 39-45.	
Bombardement.....	6
Ouargla.....	75
Personne.	
Cometti, Jean-Baptiste.....	57
Sétif.....	46
Site.	

Algérie.	
Aurès.....	40
Baie, Alger.....	36
Chénoua.....	47
Club des Pins.....	49
Djemilla.....	46, 50
El Abiod (Oued).....	40
Ermitage (Père de Foucault).....	78
Hoggar.....	78
Ksar Mahidjiba.....	57
M'Zab.....	74
Oum Settas.....	55
Timgad.....	40
Tipasa.....	50
Tombeau de la Chrétienne.....	49
Oasis.	
Colomb-Béchar.....	69
Ouargla.....	75
Tamanrasset.....	77
Timgad.....	40
Ville.	
Algérie.	
Alger.....	47
Cherchell.....	47
Colomb-Béchar.....	69
Gardaïa.....	74
Ouargla.....	75
Sétif.....	46
Tamanrasset.....	77
Tipasa.....	49
France.	
Brétigny sur Orge.....	17
Épinal.....	6
<i>Marseille</i>	51
Poitiers.....	11

TABLE DES MATIERES

Avant-propos.....	3	Tipasa et environs.....	47
Premiers sauvetages de vieux souvenirs peuplés d'avions.....	5	Le site	47
Août 40.....	5	958, une rue de la ville antique.....	47
Bombardement	6	Tombeau de la Chrétienne.....	49
Moralité.....	8	Camus.....	49
Premiers pas militaires	9	Notes récupérées	49
Préparation	10	Correspondance.....	50
Années poitevines	10	Q :.....	50
Préparation supérieure.....	12	R :.....	50
Années 55 à 57.....	12	Ensuite :.....	50
Au jus, là-dedans !	12	R.....	50
Ascension 1955.....	13	Tlemcen.....	52
Loisir dominical.....	13	Souvenirs d'Algérie, archéologie.....	55
Caen-Carpique	14	Tamanrasset.....	55
Phobie	14	1959, Ksar Mahidjiba.....	55
B.A. 725, Bourget du Lac	14	Situation	56
B.A. 721, Rochefort	14	Point de départ.....	56
Tchakhotine.....	14	Ksar Mahidjiba.....	57
Civil	17	Fouilles.....	58
C.E.V.....	17	Souvenirs d'Algérie, vol à voile.....	59
Étranges campagnes	19	Début.....	61
Confinements	20	Oum Settas	61
Confinés à terre	20	p.j.....	61
Au soleil.....	20	Images	66
13 mai 1958.....	21	Sud, Sahara.....	69
Lettre 14 mai 1958	22	Colomb-Béchar	69
Va pour le Maroc !	22	Découverte	69
Expédition.....	24	Marché.	70
La Koutoubia	25	Flatters, Djanet	72
Confinés en mer	25	Courte escale à Djanet.....	73
Tanger, 23 mai	26	Gardaïaa venant d'Ouargla.....	74
Casablanca, 23-26 mai	27	M'Zab.....	74
Casablanca	27	Ouargla vers Gardaïa.....	75
Tout le monde en voiture !	29	Hoggar.....	77
Béziers, Toulouse.....	30	Lumière	77
Toulouse.....	30	Visites.....	77
Séjour toulousain, juin 1958	30	Matin	80
Versailles.....	31	Janvier 1960, Bordj du Père de Foucault.....	80
Séjour versaillais, juillet, août.....	31	Janvier 1960, Puits.	82
Algérie, Littoral, Atlas, Hauts-Plateaux	33	Guelta	82
Alger	35	Honorariat	83
Enfin !	35	Ancien Combattant.....	83
Baie, 1959.	36	Archives A.A.,.....	84
État-Major 5° R.A.	36	Saint Georges	84
Départ.....	38	Bibliographie.....	85
Aurès,	40	Illustrations.....	87
R.A.V. dans l'Oued El Abiod	40	Index.....	88
Boufarik	42	Table des matières.....	89
Oued-Hamimine, AR, décembre 1959,.....	42		
Constantine.....	43		
Télergma	43		
Avion-stop.....	43		
Djurdjura	45		
Sétif, 28 novembre	46		
Djemilla	46		

